

**TRAJECTOIRES ET BESOINS
DES FEMMES RACISÉES AYANT UN VÉCU
EN LIEN AVEC L'INDUSTRIE DU SEXE :**
DE LA SÉCURITÉ RÉSIDENIELLE
À L'IMPACT DE LA PANDÉMIE
DE COVID-19

Par :
Sophie GILBERT
Anne-Marie EMARD
Isabelle CHENG
Catherine LAROSE-OSTERRATH
Anne-Sophie THERRIEN BINETTE

En partenariat avec :



UQÀM | **Service aux collectivités**
Université du Québec à Montréal

GRIJJA Groupe de recherche sur
l'inscription sociale et
identitaire des jeunes adultes

Ce projet est financé par Femmes et Égalités des genres Canada.



Femmes et Égalité
des genres Canada

Women and Gender
Equality Canada

Canada

RÉQEF RÉSEAU
QUÉBÉCOIS
EN ÉTUDES
FÉMINISTES



Protocole UQAM
Relais-femmes

Ce projet a bénéficié du soutien financier du Ministère des Femmes et de l'Égalité des Genres, du Réseau québécois en études féministes (RéQEF), du Programme d'aide financière à la recherche et à la création de l'UQAM, volet 2 (Service aux collectivités : soutien au transfert de connaissances) et du Programme de dégrèvement d'enseignement aux fins de recherche et de création de l'UQAM. Les conclusions présentées sont celles des autrices, partenaires et collaboratrices et ne représentent pas nécessairement celles des autres organismes ayant soutenu financièrement le projet.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023.

ISBN version imprimée : 978-2-925169-03-1

ISBN version électronique : 978-2-925169-02-4

Graphisme et mise en pages : Fadelle Noël

Révision linguistique : Andrée Laprise

MEMBRES DU COMITÉ D'ENCADREMENT DU PARTENARIAT DE RECHERCHE-ACTION

(PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE) :

Isabelle CHENG, doctorante en psychologie, UQAM

Scindya DE BARROS, agente de recherche, Un toit pour Elles

Bailaou DIALLO, co-coordonnatrice, Un toit pour Elles

Lorena DIAZ, agente de recherche, Un toit pour Elles

Anne-Marie ÉMARD, agente de support à la recherche, UQAM

Sophie GILBERT, professeure au département de psychologie de l'UQAM

Eve-Marie LAMPRON, agente de développement responsable du Service aux collectivités, UQAM

Catherine LAROSE-OSTERRATH, doctorante en psychologie, UQAM

Anne-Sophie THERRIEN-BINETTE, doctorante en psychologie, UQAM

Diane MATTE, militante, Un toit pour Elles

RÉFÉRENCE SUGGÉRÉE : Gilbert, S., Émard, A.-M., Cheng, I., Larose-Osterrath, C., Therrien-Binette, A. -S., en partenariat avec Un toit pour Elles (2023). *Trajectoires et besoins des femmes racisées ayant un lien avec l'industrie du sexe : de la sécurité résidentielle à l'impact de la pandémie de Covid-19*. Service aux collectivités de l'Université du Québec à Montréal/Un toit pour Elles.

LE RAPPORT PEUT ÉGALEMENT ÊTRE CONSULTÉ :

- À Service aux collectivités de l'UQAM : <http://sac.uqam.ca/liste-de-publications.html>
- Sur le site internet de l'organisme partenaire : <https://www.untoitpourellesquebec.org/>
- Sur le site internet du groupe de recherche sur l'inscription sociale et identitaire des jeunes adultes (GRIJA) : <https://grija.ca/>

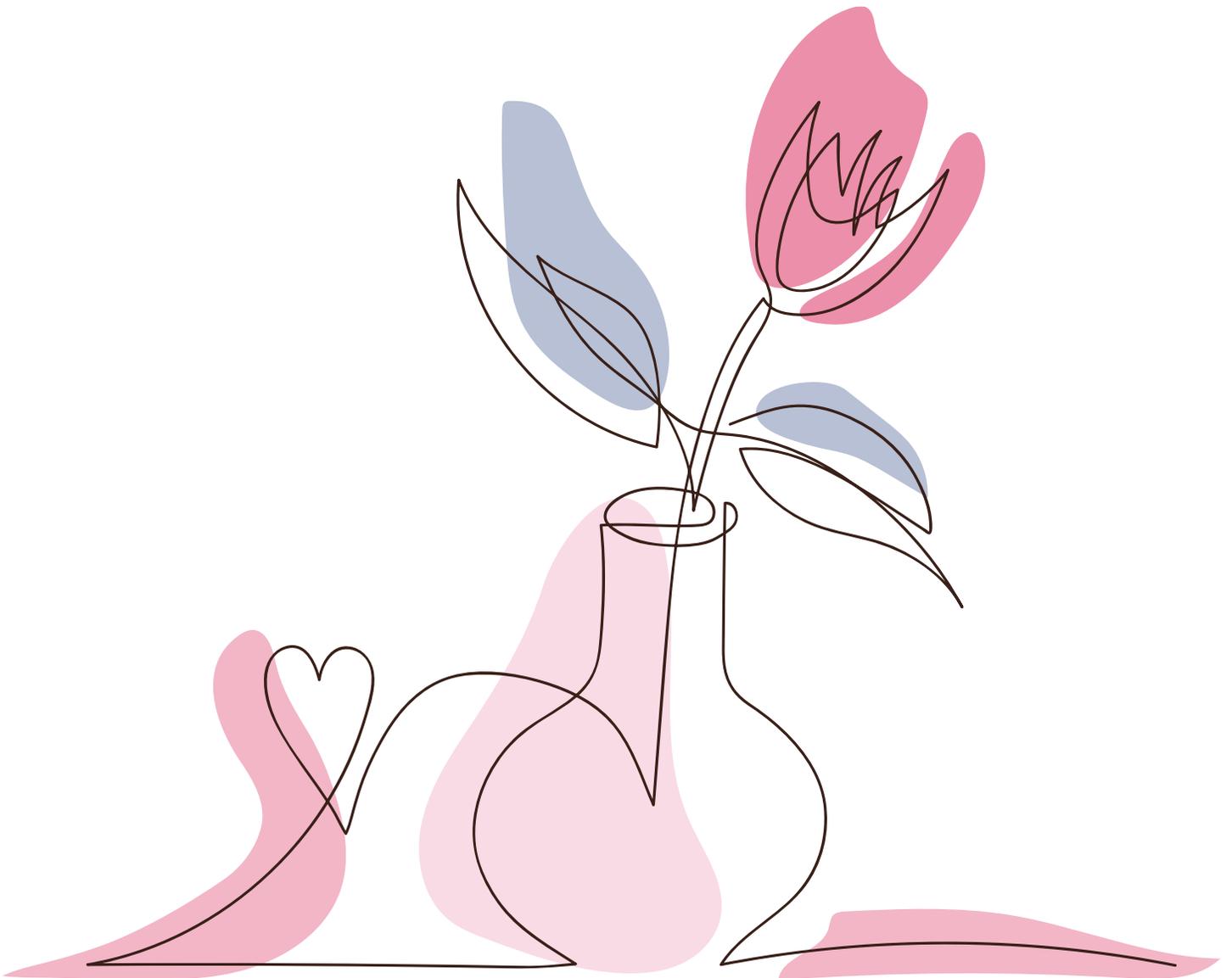
© UQAM, utpELLES, 2023.

Les locaux de l'UQAM et d'Un toit pour Elles sont situés à Montréal/Tiohtià:ke, Québec, Canada, sur des territoires ancestraux non cédés qui ont longtemps servi de lieu de vie, de rencontres et d'échanges entre les peuples autochtones, notamment la nation Mohawk/Kanien'kehá:ka. Toute l'équipe de recherche partenariale tient à reconnaître, d'une part, les discriminations systémiques, historiques et actuelles qui affectent les membres des communautés des Premières Nations, Métis et Inuits du Canada. D'autre part, les membres de l'équipe continuent de respecter et de valoriser humblement les savoirs et pratiques autochtones dans leur richesse et leur pertinence, tout en réaffirmant leur solidarité face à une plus grande justice sociale décoloniale.

REMERCIEMENTS

L'équipe de recherche tient à remercier chaleureusement les partenaires de la CLES et d'utpELLES qui ont largement soutenu le recrutement. Un grand merci à notre agente du Service aux collectivités de l'UQAM, sans qui ce projet n'aurait pu être réalisé de façon aussi rapide, extensive et rigoureuse.

Merci à toutes les participantes à la recherche qui ont accepté notre invitation; votre générosité constitue le cœur de ce rapport qui nous l'espérons, saura impacter la suite de votre histoire, de même que le parcours des femmes racisées ayant un vécu dans l'industrie du sexe.



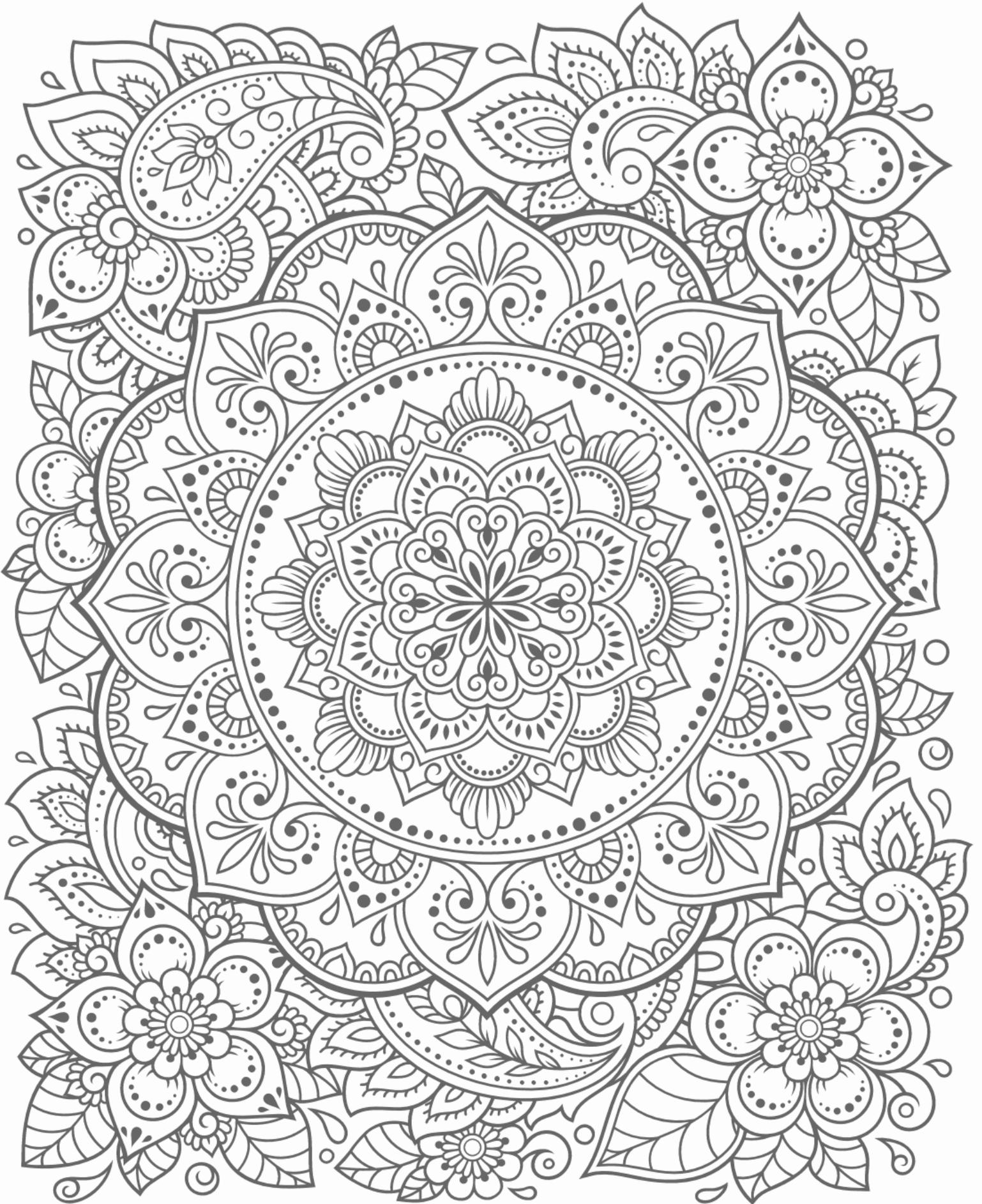


TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	III
TABLE DES MATIÈRES	V
LISTE DES FIGURES	VIII
INTRODUCTION	1
CONTEXTE DE LA RECHERCHE	1
RECENSION DES ÉCRITS : QUE SAVONS-NOUS DES BESOINS DES FEMMES RACISÉES AYANT UN VÉCU DANS L'INDUSTRIE DU SEXE ?	3
Entre victimisation et reprise de pouvoir	4
Des facteurs précipitants à la diversité des trajectoires	5
Un savoir – limité – sur les femmes racisées dans l'industrie	6
Besoins des femmes dans l'industrie; le logement au premier plan ?	7
OBJECTIF ET QUESTIONS DE RECHERCHE	9
MÉTHODOLOGIE	10
RECRUTEMENT	10
RECUEIL DE DONNÉES	12
ANALYSE DES DONNÉES	12
RIGUEUR ET CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES	13
POSITIONNEMENT DES CHERCHEURES	14
DESCRIPTION DE L'ÉCHANTILLON	15
RÉSULTATS	17
QUI SONT CES FEMMES ?	17
VÉCU FAMILIAL INFANTILE : UNE HISTOIRE VOILÉE, UNE ENFANCE VOLÉE ?	18
Différentes formes de maltraitance	18
De la précarité économique à l'image de soi altérée	20
La donne raciale et culturelle	21
POURQUOI L'INDUSTRIE DU SEXE ?	35
LA PART DE L'AUTRE	36

VERS DES ENJEUX INTÉRIORISÉS : RENVERSER LA DONNE DE L'HISTOIRE	40
Le plaisir.....	42
Sortir de la précarité socioéconomique	44
Enjeux affectifs	50
Enjeux narcissiques : rectifier l'image de soi altérée.....	52
VERS LE DÉSENCHANTEMENT	58
Une précarité qui perdure, même voilée	59
Du lien affectif à la transaction objectifiante	62
Maintien de la faille narcissique : le brusque retour des enjeux raciaux.....	65
Vers la désaffiliation	68
LORSQUE SE REFERME LA PARENTHÈSE, LE RETOUR À LA « VRAIE VIE »	71
UN LIEU OÙ VIVRE : ATTENTES ET OBSTACLES.....	74
Un lieu sécurisant : rompre avec le passé	75
De la similarité sécurisante à l'altérité motivante	79
Répétition des expériences de racisme dans l'accès au logement.....	80
DU RETOUR AUX ÉTUDES AU RÉINVESTISSEMENT DE L'EMPLOI	85
Réintégrer le fil du temps	85
Confrontation aux enjeux initiaux	87
Quelques éléments liés à l'immigration	88
Vers le soutien sociétal : de l'argent, encore de l'argent	88
LE SYSTÈME, SOUS LA LOUPE DU STIGMA	90
La maternité – de la répétition à la porte de sortie.....	91
D'ABORD, LES BLESSURES INHÉRENTES AU RAPPORT À SOI	95
Des séquelles à l'encontre de l'inscription sociale	96
Persistance de la consommation : une souffrance à considérer ?	99
RAPPORT À L'AUTRE : VERS QUI SE TOURNER ?.....	101
« Il faut un village... » : complexité du rapport à l'aide.....	104
RECOMMANDATIONS... PAR LES FEMMES ET POUR LES FEMMES	109
De l'hébergement au logement autonome : le soutien	110
Aide ponctuelle (temps d'arrêt) et apprivoisement des femmes dans l'industrie ..	110
La base, c'est le logement, la stabilité, la sécurité.....	112
Au-delà d'un toit : un suivi évolutif, sur le long terme et adapté	114

La place des paires : des interventions de groupe au <i>coaching</i>	116
Miser sur les compétences des femmes, des <i>survivantes</i>	117
Déconstruction : réappropriation de soi comme sujet.....	118
Un nouvel espace-temps : du lieu pour se déposer, à la régression pour se reconstruire	121
Une autre réponse (que l'industrie) aux quêtes initiales	124
De la maternité à la transmission : une voie pour le changement ?	134
IMPACT DE LA PANDÉMIE DE COVID-19	135
Des impacts communs	135
Précarisation.....	136
Fragilisation	136
Le tremplin	136
EN GUISE DE CONCLUSION	139
DES RÉPONSES À NOS OBJECTIFS INITIAUX.....	139
RECOMMANDATIONS DES CHERCHEURES.....	140
QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUPPLÉMENTAIRES	142
Le regard sur les femmes racisées dans l'industrie du sexe : un effet loupe sur la répétition de l'oppression des femmes ?	142
Entre victimisation et agentivité : comment reconnaître l'ensemble de la trajectoire des femmes ?.....	142
LIMITES DE CETTE RECHERCHE ET PISTES POUR LA RECHERCHE FUTURE	144
ANNEXE	145
BIBLIOGRAPHIE	149

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Obstacles à l'obtention d'un portrait clair des femmes ayant un vécu dans l'industrie du sexe	4
Figure 2 : Intersection entre les facteurs précipitants structurels et individuels	5
Figure 3 : Multiples oppressions vécues par les femmes immigrantes et racisées au Canada.....	6
Figure 4 : Modalités d'analyse	13
Figure 5 : Vers l'objectification des femmes ayant un vécu dans l'industrie	29
Figure 6 : Processus de vulnérabilisation chez les femmes, de l'enfance à l'adolescence	34
Figure 7 : Représentation du modèle écosystémique de Bronfenbrenner, 1979, dans Beaulieu et al. (2021).....	35
Figure 8 : De la famille à l'industrie, en passant par l'investissement du social à l'adolescence	36
Figure 9 : Réponse de l'industrie du sexe au vécu infantile et adolescent	37
Figure 10 : Quêtes sous-jacentes au mouvement vers l'industrie du sexe.....	40
Figure 11 : Résumé de la trajectoire des femmes, de l'enfance à l'industrie du sexe	70
Figure 12 : Trajectoires de (ré)inscription sociale.....	73
Figure 13 : Sources d'inadéquation du milieu de vie	75
Figure 14 : Recherche de logement et répétition du racisme chez les femmes noires	81
Figure 15 : Un second niveau de la trajectoire de sortie de l'industrie	95
Figure 16 : Motifs du manque de préparation à l'inscription normative dans la société	105
Figure 17 : Recommandations par et pour les femmes.....	110
Figure 18 : Composantes essentielles du changement de trajectoire chez les femmes	118
Figure 19 : Des réponses alternatives aux quêtes initiales	124
Figure 20 : Interaction entre les différentes formes de précarité	128
Figure 21 : Lorsque la pandémie constitue un tremplin vers la sortie de l'industrie.....	137
Figure 22 : Comment soutenir le processus de sortie de l'industrie chez les femmes racisées ?	141
Figure 23: Limites de cette recherche et propositions de recherches futures	144

INTRODUCTION

La présente recherche est issue d'une demande, adressée au Service aux collectivités de l'UQAM (SAC) par l'organisme *Un toit pour Elles* (utpELLES), soutenu par la *Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle* (CLES). Il s'agissait pour utpELLES de développer le programme *Un toit à soi*, visant à offrir aux femmes ayant un vécu dans l'industrie du sexe un logement et de l'accompagnement adaptés. Notre équipe de recherche a répondu à cette demande, et conjointement, le thème précis de la recherche a été délimité : l'angle méconnu de l'expérience des femmes racisées et de leurs besoins. En effet, une étude menée par la CLES en 2014 n'avait pas pu cerner les besoins de ces femmes en particulier, trop peu nombreuses parmi les participantes.

Ce rapport a donc une double visée. D'abord, mettre en lumière l'expérience spécifique des femmes racisées ayant un vécu dans l'industrie, et ensuite, délimiter leurs besoins, notamment en termes de logement et d'hébergement. Un autre aspect documenté ici est l'impact de la pandémie de Covid-19 sur l'expérience de ces femmes.

Ce document se décline comme suit. En premier lieu, le contexte de la recherche est présenté, tel que formulé par utpELLES. Puis, une brève recension des écrits permet de décrire le peu de connaissances actuelles sur la réalité de la population à l'étude, à l'aide de la littérature existante. Les objectifs et les questions de recherche sont par la suite présentés, de même que la méthodologie utilisée par l'équipe. Finalement, les résultats sont déployés, suivis, en conclusion, des recommandations relatives au soutien des femmes racisées dans leur parcours de sortie de l'industrie.

CONTEXTE DE LA RECHERCHE

Suite à la pandémie de Covid-19, la situation précaire des femmes et filles victimes d'exploitation sexuelle s'est aggravée; elles sont davantage confrontées aux obstacles systémiques en matière d'accès à l'hébergement et aux services adaptés à leurs réalités multiples. Lorsqu'elles souhaitent se trouver un logement sécuritaire où elles pourraient bénéficier de services, le peu de ressources existantes (non spécifiquement conçues pour elles) les refusent souvent en raison de leurs critères d'admission. Si elles y sont accueillies, la cohabitation avec des personnes qui ne partagent pas leur vécu en lien avec l'industrie du sexe est complexe et compromet l'efficacité de leur processus de sortie de la prostitution.

Les organismes de première ligne ont constaté que la pandémie a forcé beaucoup de femmes et de filles ayant un vécu en lien avec l'industrie du sexe à quitter leur logement.

Cependant, il a été très difficile de les aider à se relocaliser compte tenu du manque de logements, mais aussi à cause des préjugés présents dans divers milieux, concernant les femmes victimes d'exploitation sexuelle. La réalité des femmes varie en fonction de leurs origines socio-ethnographiques et pose la question des enjeux systémiques avec lesquels elles doivent composer. Ces processus sont encore, à ce jour, peu identifiés et documentés à travers leur trajectoire. En effet elles partagent des traumatismes, le besoin d'être entendues, crues et répondues adéquatement en fonction des particularités de leur vécu. Le logement, reconnu comme besoin fondamental, fait partie des incitatifs à la sortie de l'industrie mentionnés par les femmes et les filles qui ont quitté l'industrie du sexe. Un logement stable leur permet de s'éloigner du milieu de l'industrie et de s'établir dans un lieu protégé où elles pourront bénéficier de soins adaptés.

Une recherche menée en 2019 dans la province de Québec auprès des femmes et filles ayant un vécu dans la prostitution (Mourani, 2019) a révélé qu'en l'absence d'un lieu de vie stable, sécuritaire et abordable, leur qualité de vie se dégrade fortement dans plusieurs sphères, comme celles de leur santé physique et mentale. Cela augmente leur risque d'itinérance et les rend vulnérables à l'exploitation sexuelle ainsi qu'à la violence physique en recrudescence depuis la Covid, selon les organismes qui leur offrent du soutien.

Dans ce contexte, utpELLES, organisme actif depuis 2018, a pour but d'offrir des logements sécuritaires, transitoires avec accompagnement pour ces femmes et dans le cadre de son projet *Un toit à soi*, amener les instances institutionnelles et communautaires à des changements systémiques.

Le projet *Un toit à soi* souhaite que les besoins et les réalités des femmes victimes d'exploitation sexuelle en matière d'hébergement, de logements et de services, soient pris en compte et qu'ils soient ancrés dans la parole des premières concernées. Pour y parvenir, documenter les besoins est une étape indispensable, d'autant plus qu'il n'y a que peu d'études à l'échelle provinciale et métropolitaine sur les besoins d'hébergement et de logement pour femmes et filles victimes de prostitution, et encore moins sur la réalité des femmes racisées. Reconnaître, analyser la problématique et montrer les enjeux apparaît fondamental afin de construire un modèle de sortie de l'industrie du sexe efficace et applicable.

Un toit à soi prévoit un plan d'action en cinq objectifs :

- 1) former un groupe de femmes survivantes afin que leur prise de parole constitue un outil de reprise de pouvoir apte à influencer les politiques en matière d'hébergement et l'accès aux logements pour les femmes victimes d'exploitation sexuelle;

- 2) documenter et diffuser les besoins spécifiques des femmes et des filles victimes d'exploitation sexuelle en matière d'hébergement, de logements transitoires et à long terme dans le Grand Montréal et à l'échelle du Québec, en tenant compte de l'impact de la pandémie sur elles et tout particulièrement sur les femmes racisées et autochtones;
- 3) développer un espace de concertation entre des acteurs-clés multisectoriels afin de développer des stratégies communes en lien avec l'accès à l'hébergement et au logement social pour les femmes survivantes d'exploitation sexuelle;
- 4) élaborer un modèle québécois de parcours de sortie de la prostitution incluant l'accès au logement transitoire avec soutien communautaire permettant de répondre aux besoins et réalités des femmes et des filles souhaitant sortir de la prostitution, à l'échelle du Québec;
- 5) mobiliser les instances institutionnelles autour des besoins spécifiques des victimes d'exploitation sexuelle dans leurs processus de sortie de la prostitution et d'accès au logement.

À la fin du projet, l'organisme aura contribué à l'élimination d'obstacles systémiques en promouvant des politiques et pratiques inclusives; en favorisant un partage plus efficace et équitable des ressources et en accroissant les réseaux et la collaboration pour accélérer le changement systémique en appui à l'égalité des femmes.

Avant de procéder à la présentation de la présente recherche, il apparaît important de s'attarder à ce que l'on connaît des femmes racisées ayant un vécu dans l'industrie du sexe, au Québec.

RECENSION DES ÉCRITS : QUE SAVONS-NOUS DES BESOINS DES FEMMES RACISÉES AYANT UN VÉCU DANS L'INDUSTRIE DU SEXE ?

La réponse à cette question pourrait être très concise. En fait, nous n'en savons pas grand-chose, ou à peu près rien ! En effet, les femmes engagées dans l'industrie du sexe sont d'emblée sous-étudiées pour différentes raisons, et ce faisant, les données sont cruellement manquantes en ce qui concerne spécifiquement notre population d'intérêt. Cette difficulté à cerner les caractéristiques de ces femmes est illustrée dans la figure 1 (ACSP, 2014; Benoit et al., 2020). Globalement, c'est le recrutement des femmes qui pose problème, en plus de la difficulté à cerner les contours des activités incluses ou non dans l'industrie du sexe.

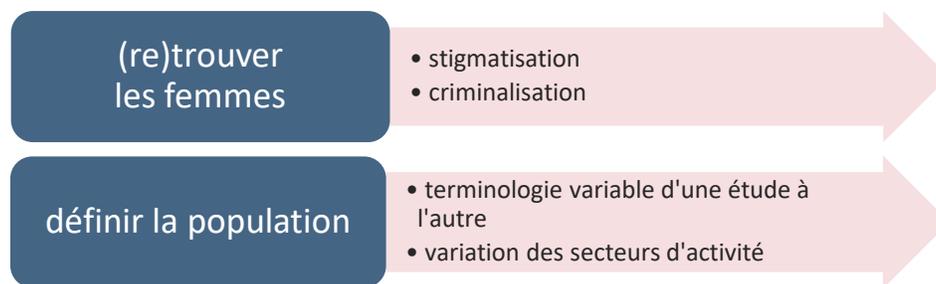


Figure 1 : Obstacles à l'obtention d'un portrait clair des femmes ayant un vécu dans l'industrie du sexe

En découle une impasse pour cette recherche : quantifier le nombre de femmes, voire la proportion des femmes ayant un vécu dans l'industrie se considérant comme racisées apparaît impossible. Plus encore, le terme « racisé » est aussi sujet à controverse, reposant davantage sur une perception (par autrui et par la personne concernée) que sur une définition consensuelle¹.

Et pourtant, ces femmes existent, nous confirment les milieux d'intervention !

ENTRE VICTIMISATION ET REPRISE DE POUVOIR

L'une des difficultés, lorsque l'on souhaite nommer tel ou tel aspect du vécu des femmes dans l'industrie, tient à l'impossible rencontre entre deux paradigmes (McCarthy et al., 2014). Le premier considère les femmes comme des « travailleuses » dans l'industrie; ce « travail » constitue ainsi une reprise de pouvoir chez des femmes opprimées en fonction de divers facteurs systémiques. Au premier rang de ceux-ci se retrouve le manque d'opportunités d'emploi, compte tenu notamment de failles au niveau de la préparation à investir le marché de l'emploi (études, expériences antérieures).

Le second paradigme considère d'emblée l'implication des femmes dans l'industrie sous l'angle de l'exploitation et des oppressions subies. Ce faisant, le manque de préparation relatif à l'emploi est perçu comme un facteur parmi d'autres. Les violences antérieurement subies (abus sexuels, notamment), de même que l'acceptation sociétale de la vente de services sexuels sont également pointées comme étant à la source de l'implication des femmes dans l'industrie.

Les femmes sont-elles, dès lors, des « travailleuses » ou alors, des « victimes » ? Notre recherche s'inscrit dans l'optique récente qui consiste à explorer l'agentivité des femmes

¹ Afin de réfléchir à cette complexité, les lectrices et lecteurs sont invité.es à consulter le site de l'Encyclopédie canadienne, qui déploie bien les multiples entendements et déclinaisons de ce terme au Canada. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/minorites-racisees>

concernées en lien avec leur vécu (avant et dans l'industrie), avec une attention accordée aux nuances subtiles inhérentes aux facteurs structurels et individuels, au-delà des perspectives de victimisation et de droit du travail (Bungay, 2011).

DES FACTEURS PRÉCIPITANTS À LA DIVERSITÉ DES TRAJECTOIRES

Les études antérieures pointent vers un cumul de différents problèmes chez les femmes ayant un vécu dans l'industrie du sexe. La figure 2 illustre comment ceux-ci peuvent converger vers un vécu dans l'industrie.



Figure 2 : Intersection entre les facteurs précipitants structurels et individuels

Cette façon de situer deux ordres de facteurs correspond :

- À deux niveaux (ou lieux) d'analyse : sociétal/structurel et individuel/familial.
- À deux temps : circonstances immédiates et expériences infantiles.

Effectivement, McCarthy et al. (2014) rapportent combien ces facteurs influencent de façon indépendante l'entrée des femmes dans l'industrie. Ici encore, toutefois, l'interprétation de ces résultats doit prendre en compte la diversité des expériences dans l'industrie. Par exemple, chez les jeunes en situation de rue (ou d'itinérance), les recherches tendent à montrer d'emblée le cumul et l'interaction entre ces différents facteurs. L'on pourrait ajouter que le commerce du sexe chez ceux et celles-ci constitue une stratégie de survie, parmi d'autres. Ce faisant, à la diversité des activités liées à l'industrie s'ajoute la diversité des parcours, voire l'hétérogénéité des femmes concernées, d'où plusieurs façons d'entrevoir l'intrication entre ces différents facteurs (Bergheul et al., 2020; Jackson et al., 2009; McCarthy et al., 2014).

En découle une question fondamentale pour notre propos : y a-t-il des facteurs communs et spécifiques aux femmes racisées ayant un vécu dans l'industrie ? En d'autres termes, pourrait-on discerner une trajectoire commune chez ces femmes ?

UN SAVOIR – LIMITÉ – SUR LES FEMMES RACISÉES DANS L'INDUSTRIE

Nous l'avons mentionné d'emblée, à notre connaissance, peu de recherches portent sur le vécu et les besoins des femmes racisées ayant un vécu dans l'industrie du sexe. Cependant, la réalité des femmes racisées et immigrantes au Canada demeure bien documentée et semble cerner les différentes sources d'oppression de celles-ci, de même que leurs vulnérabilités. La figure 3 résume ces différents constats, lesquels confirment les deux sources, structurelle et individuelle, qui peuvent mener les femmes à se tourner vers ou à être recrutées par l'industrie. Ici s'inscrit la pertinence du regard intersectionnel sur les oppressions liées au fait d'être à la fois femme, racisée et/ou immigrante. Ce faisant, on peut aisément concevoir la double valence de la précarité économique : à la fois la conséquence de ces oppressions, à la fois à la source d'autres oppressions (judiciarisation, instabilité en logement, etc.) et donc, partie intégrante d'une analyse intersectionnelle de la réalité des femmes racisées.

Barrières structurelles pour les femmes immigrantes (Bellemare, 2020; Boulebsol, 2022; Chicha, 2012; Institut national de santé publique du Québec, s.d.) : méconnaissance de la loi, des droits et des services, manque de services adaptés, expériences traumatiques dans le pays d'origine

- précarité économique
- vulnérabilité aux abus et à la violence

Discrimination systémique des femmes racisées (Eid, 2011)

- exacerbation de la pauvreté et des problèmes de logement
- en particulier, exacerbation des difficultés vécues par les mères

Spécificités des femmes noires issues de l'immigration afro-caribéenne et africaine (Houle, 2020)

- au Canada, elles sont deux fois plus touchées par le chômage et la discrimination et trois fois plus touchées par la monoparentalité que les femmes dans le reste de la population

Répétition intergénérationnelle des iniquités dans la population noire et surreprésentation relative à certaines problématiques (Agence de santé publique du Canada, 2020; Tircher et Hébert, 2021)

- cercle vicieux de la précarité: la précarité familiale et l'instabilité en logement font entrave à l'engagement scolaire des jeunes, ce qui est amplifié par les expériences de discrimination au sein du système scolaire, et se répercute sur les conditions d'emploi ultérieures
- surreprésentation des jeunes racisé.es (noir.es et autochtones surtout) dans les systèmes de justice pénale et surreprésentation des jeunes et des enfants dans les systèmes de protection de la jeunesse

Figure 3 : Multiples oppressions vécues par les femmes immigrantes et racisées au Canada

Ce bref résumé permet de contextualiser l'expérience de la population d'intérêt et de soutenir le postulat selon lequel les facteurs précipitant l'entrée des femmes dans l'industrie du sexe seraient exacerbés chez les femmes racisées, et en particulier les femmes noires.

D'autres études (Brooks, 2010; Ham, 2020; Hankel et al., 2016; Law et Raguparan, 2020) permettent de relever que cette oppression plus importante des femmes noires et racisées se retrouve aussi au sein même de l'industrie. En effet, la hiérarchie raciale qui prévaut dans l'industrie du sexe est bien documentée, quoique surtout aux États-Unis, et reproduirait les oppressions systémiques. En raison de la demande élevée pour les femmes blanches, les femmes racisées, surtout les femmes noires, ont moins d'opportunités dans divers secteurs de l'industrie du sexe (les clubs de danseuses, les salons de massage, etc.) qui limitent leur nombre. Par conséquent, les femmes exclues se tournent vers des établissements moins lucratifs et moins sécuritaires, où elles sont exposées à davantage de stigmatisation et d'expériences négatives que les femmes non-racisées, particulièrement si elles ont la peau foncée. De plus, elles subissent davantage de pression à accorder des « extras » aux clients et à abaisser leurs tarifs. C'est dire que les stéréotypes racistes et sexistes sont récupérés par l'industrie du sexe au détriment des femmes racisées (Chong, 2014).

Reste que les femmes ne sont pas passives face à cette oppression; elles utilisent à leur profit ces stéréotypes, qu'il s'agisse de faire valoir l'exotisme pour les femmes moins foncées surtout, ou de s'arrimer aux fantaisies relatives à leur apparence pour les femmes noires (Law et Raguparan, 2020).

BESOINS DES FEMMES DANS L'INDUSTRIE; LE LOGEMENT AU PREMIER PLAN ?

En ce qui concerne plus spécifiquement les besoins des femmes ayant un vécu dans l'industrie du sexe, ceux-ci ont été particulièrement bien décrits par une étude de la CLES il y a près de 10 ans (Szczepanik et al., 2014). Le devis mixte utilisé a permis non seulement de rencontrer un nombre important de Québécoises concernées (109 questionnaires remplis), mais également de leur permettre d'élaborer sur les besoins relevés (23 entretiens de recherches menés). Brièvement, les principaux besoins seraient :

- Le soutien monétaire
- Le retour vers le marché de l'emploi
- La sécurité – à commencer par la sécurité en logement
- L'accompagnement dans les démarches
- Rompre l'isolement

En complément de cette étude, la recherche accomplie récemment par Mourani (2019) met de l'avant à quel point les enjeux économiques et le besoin de logement sont aux fondements de la possibilité, pour les femmes, d'envisager la sortie de l'industrie. En particulier, un logement autonome, avec subvention, serait particulièrement prisé. Fortement liés à ces besoins fondamentaux, se retrouvent le besoin de sécurité, de même que la réponse aux besoins de base. L'autrice constate que pour les femmes, le besoin d'autonomie demeure au premier plan.

Bien que les besoins des femmes ayant un vécu dans l'industrie aient été bien délimités par ces recherches récentes et locales, la spécificité relative aux femmes racisées n'a pu être relevée, malgré le fait que l'on puisse comprendre, selon les données existantes, qu'une exacerbation des difficultés et oppressions puisse exister, et ce, dans la perspective intersectionnelle ici adoptée.

OBJECTIF ET QUESTIONS DE RECHERCHE

L'objectif principal de la présente recherche est de comprendre les besoins spécifiques des femmes racisées ayant un vécu en lien avec l'industrie du sexe, notamment en termes d'hébergement et de logement, et en contexte de pandémie de Covid-19.

Les questions de recherche ainsi formulées ont orienté le travail des chercheuses :

- 1) Quelle est la trajectoire des femmes racisées, ayant un vécu en lien avec l'industrie du sexe ?
 - Quelles sont les spécificités relatives à leurs origines ethnoculturelles :
 - Dans l'histoire personnelle, familiale, sociale ?
 - Dans le recours aux services existants ?
 - Comment s'est inscrit le soutien dans cette trajectoire ?
 - Qu'est-ce qui s'est avéré soutenant ?
 - Qu'est-ce qui s'est avéré décevant ou insuffisant ?

- 2) Quels ont été et quels sont les besoins de ces femmes, de leur point de vue, tout au long de leur trajectoire ?
 - En particulier, quels ont été et quels sont leurs besoins relatifs à un hébergement ou logement sécuritaire ?

- 3) Quel a été et quel est l'impact de la pandémie de Covid-19 sur leurs trajectoires et besoins ?

MÉTHODOLOGIE

Un devis qualitatif de recherche a été utilisé afin de permettre une compréhension en profondeur de la trajectoire des femmes et des particularités de celle-ci, en tenant compte de la complexité de leur situation et de l'environnement dans lequel elles évoluent. Nous souhaitons non seulement cerner les besoins des femmes, mais également inscrire ceux-ci dans la spécificité de leur trajectoire empreinte de différentes sources d'oppression. Les défis inhérents à leur parcours, les limites des services offerts, etc., ont ainsi pu être contextualisés.

Qui plus est, l'ouverture à l'inconnu et à l'imprévu représente un avantage majeur de ce type de devis. Ce faisant, celui-ci permet de soutenir des recommandations au plus près de la réalité des femmes, fondées sur l'expertise des participantes à la recherche, expertise issue de leur propre trajectoire de vie.

RECRUTEMENT

Le caractère exploratoire et novateur de l'étude, de même qu'un souci réel pour le bien-être des femmes rencontrées ont orienté le choix d'un échantillon de convenance dans la réalisation de cette recherche. Pour ce faire, utpELLES a établi une entente de collaboration avec son organisme-sœur la CLES afin de rencontrer des femmes volontaires². Le recrutement a été facilité par l'implication de l'équipe du projet *Un toit à soi* et d'une coordonnatrice de la CLES.

L'échantillon initial devait comporter 15 participantes. Cependant, la difficulté à atteindre cet objectif malgré un prolongement de la période de recrutement et la diversification des stratégies mises en oeuvre pour y arriver a réduit cet échantillon à 14 participantes.

² Bien sûr, ce faisant, un certain biais échantillonnal est à considérer (ce sont principalement des femmes bénéficiant de ces services qui ont été rencontrées), mais celui-ci demeure acceptable, compte tenu de la nouveauté de cette recherche (caractère exploratoire) et du thème de celle-ci (portrait des besoins de ces femmes, le plus extensif possible quoique sans prétention à l'exhaustivité).

Stratégies de recrutement mises de l'avant :

- Invitation à participer à la recherche diffusée par les intervenantes de la **CLES** aux femmes bénéficiant de leurs services
 - **11 participantes**
- Élargissement de la diffusion aux **organismes partenaires** œuvrant avec des femmes en difficulté
 - **2 participantes** référées par des CALACS³
- Création d'une affiche publicitaire et d'une page **Facebook**
 - **1 participante** auto-référée après avoir vu l'affiche de notre étude⁴

Critères de sélection :

- Avoir 18 ans ou plus;
- S'identifier comme femme racisée;
- Avoir un vécu en lien avec l'industrie du sexe, antérieur et/ou actuel.

Les critères d'exclusion étaient minimaux :

- Ne pas être en état de participer à l'entretien de recherche en raison d'une trop grande fragilité au plan émotif;
- Ne pas être en mesure d'élaborer un récit de vie de manière cohérente suite à une trop grande consommation de substances psychoactives (SPA ci-dessous) ou en raison d'une problématique psychologique envahissante.

³ Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel

⁴ Nous avons cependant dû exclure cette participante de l'échantillon puisqu'elle ne correspondait pas à l'un des critères de participation, bien que ce critère ait été mentionné d'emblée au moment du recrutement, ainsi que lors de la lecture du formulaire de consentement.

RECUEIL DE DONNÉES

Afin de favoriser une mise en récit du parcours des participantes, deux entretiens individuels réalisés à une semaine d'intervalle et d'une durée d'environ une heure trente ont été menés de façon non directive, à partir d'une question d'amorce ouverte (Gilbert, 2007)⁵. Cette non-directivité est essentielle pour respecter le rythme de dévoilement des participantes et leur désir ou non de partager certains pans de leur histoire, tout en donnant accès à une richesse importante sur le plan des données recueillies. Le schéma d'entretien est utilisé, dans cette approche, en guise de repère quant aux thèmes que l'on souhaite, a priori, aborder; il a donc pu être modulé en fonction des rencontres avec les participantes.

Au total, 13 participantes ont été rencontrées, dont 11 à deux reprises. Une participante n'a été rencontrée qu'une seule fois et une autre a été rencontrée trois fois⁶.

Afin d'assurer aux participantes un lieu sécuritaire pour la tenue des entretiens, une salle dans le bureau d'utpELLES était proposée. Les participantes avaient également l'option de réaliser la rencontre sur Zoom ou dans un lieu de leur choix, à condition que la confidentialité puisse être respectée.

- 5 femmes ont préféré être rencontrées aux bureaux d'utpELLES
- 5 femmes sur Zoom
- 2 femmes dans leur milieu de vie (logement)
- 1 femme a été rencontrée à utpELLES et dans un cégep

ANALYSE DES DONNÉES

Les données ont été recueillies progressivement, de février à novembre 2022. Les entretiens, enregistrés de façon audio numérique, ont été retranscrits de façon exhaustive et analysés dans leur intégralité. Dès les premiers entretiens effectués, l'analyse de ceux-ci a été amorcée afin d'orienter et de bonifier les entretiens subséquents.

Afin de répondre à notre objectif et nos questions de recherche, deux types d'analyses ont été utilisées dans la présente étude (voir figure 4).

⁵ Le schéma d'entretien peut être consulté en annexe.

⁶ La décision de la rencontrer une troisième fois a été prise en raison d'un incident avec l'enregistrement du premier entretien ayant résulté en la perte de celui-ci.

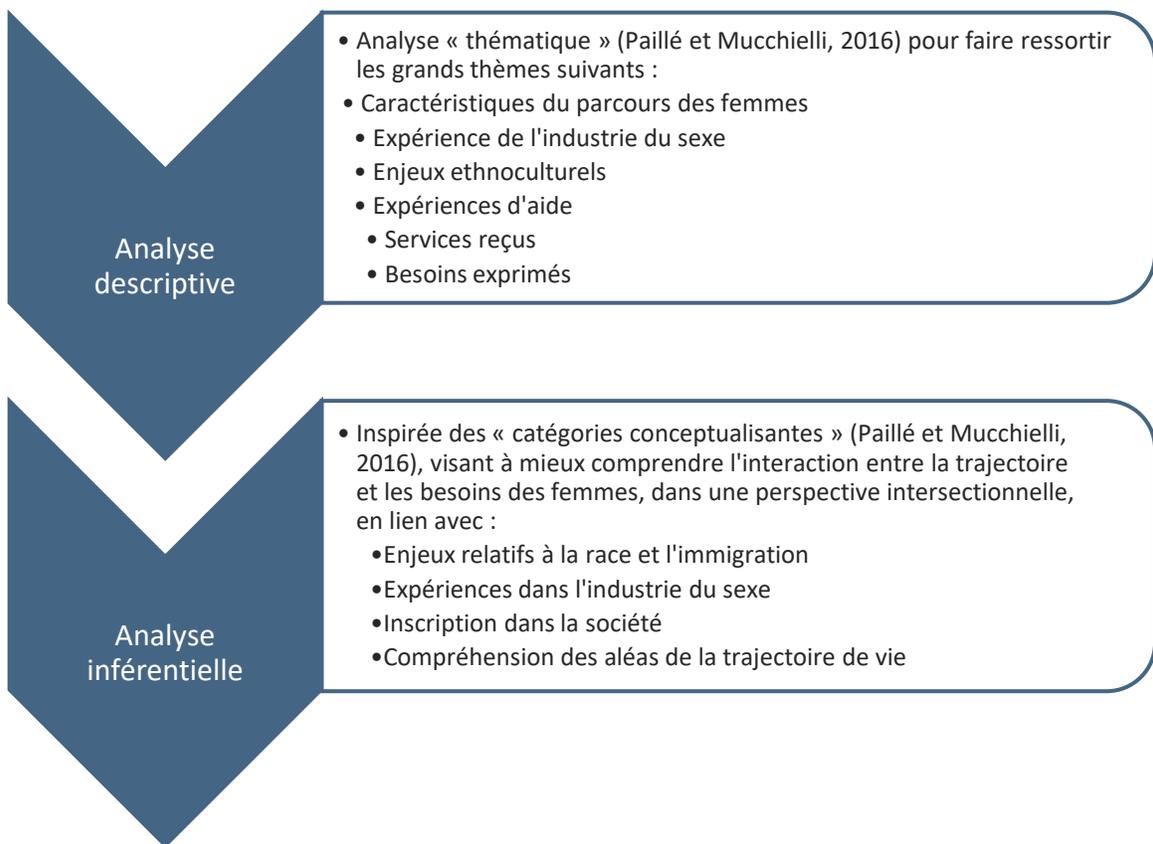


Figure 4 : Modalités d'analyse

RIGUEUR ET CONSIDÉRATIONS ÉTHIQUES

La crédibilité des résultats tient à plusieurs stratégies déployées dans le but d'assurer la rigueur du processus de recherche (Morrow, 2005).

Notamment :

- Le fait de mener deux entretiens par participantes a permis de maximiser la qualité des données fondées sur une élaboration extensive et nuancée de l'expérience de celles-ci.
- Une rencontre de débriefing a été menée par la chercheuse principale ou la coordonnatrice de recherche auprès des assistantes après chaque premier entretien réalisé par celles-ci auprès de chacune des participantes. Après écoute de celui-ci, il s'agissait de faire un bilan de l'entretien et de préparer l'entretien suivant en lien avec certains éléments de compréhension émergents.
- Les trois assistantes de recherche ayant mené les entretiens ont procédé à leur analyse; pour chaque participante, l'atteinte d'un consensus par deux d'entre elles a été obtenu sur la thématisation des entretiens menés.

Cette recherche a reçu l'approbation du Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains (CIEREH) de l'Université du Québec à Montréal. Outre les considérations usuelles relatives à l'anonymat et le respect des participantes, celles-ci ont reçu une compensation monétaire de 30\$ par entretien de recherche. Du reste, certaines expériences difficiles des femmes noires ou racisées ont pu être omises, puisque les interlocutrices étaient en majorité des femmes blanches.

POSITIONNEMENT DES CHERCHEURES

Il apparaît important de bien situer le positionnement de l'équipe de recherche, en particulier celui de la chercheuse principale, dans un souci de transparence (autre critère important à considérer pour assurer la rigueur de la recherche).

D'abord, cette recherche a été conçue par une équipe de chercheuses issues du département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal. De plus, la chercheuse principale et la coordonnatrice de recherche sont toutes deux psychologues cliniciennes d'orientation psychodynamique. Ce faisant, elles s'intéressent non seulement à la trajectoire *objective* des participantes (donc, aux *faits*), mais également à ce que l'on peut comprendre de leur parcours, de leur récit, au-delà des événements concrets (Gilbert, 2007). Le point de vue subjectif des participantes est donc pris en compte, de même que la subjectivité des chercheuses, considérée non pas comme un biais, mais comme un apport à l'analyse des données – encadrée selon les stratégies évoquées ci-dessus. En outre, les expériences antérieures et actuelles de la chercheuse principale et de la coordonnatrice dans le domaine des femmes en difficulté (expériences cliniques et en recherche) ont contribué à la mise à profit de ladite subjectivité, en lien avec leur sensibilité non seulement théorique, mais également expérientielle (Paillé et Mucchielli, 2016).

Par ailleurs, les chercheuses se sont appuyées sur un paradigme constructiviste interprétatif – au sens où la réalité est plurielle, et la connaissance de celle-ci demeure une construction (notamment subjective) (Tracy, 2013). Du reste, notre posture étant définitivement critique⁷, certaines réalités sont considérées d'emblée comme des faits, et la visée de la recherche est l'atteinte de changements sociaux concrets. Par exemple, nous tenons pour acquis qu'un racisme systémique existe dans la société québécoise, que certains quartiers de Montréal sont particulièrement et injustement empreints de

⁷ Au sens où « [...] les approches critiques n'incarnent aucune volonté d'abstraction pure; bien au contraire, elles sont fermement ancrées dans la réalité du monde vécu, qu'elles tentent de comprendre et d'analyser à travers diverses stratégies analytiques d'où ne sont exclus ni les données empiriques ni le travail de théorisation. » (Caron, 2017, p.61)

différentes formes de précarité, que certaines oppressions sont encore à ce jour prévalentes envers les femmes – et encore plus envers les femmes racisées. Cela ne saurait entraver la valeur de nos résultats – lesquels sont fondés sur le discours des participantes et sur l’écoute attentive de leur récit, mis en dialogue, à l’occasion, avec des données empiriques et théorisations.

Notre approche féministe intersectionnelle a évidemment teinté la façon de présenter les résultats. Féministe en particulier, au sens où ce qui nous importe ici est de rendre justice à l’agentivité des femmes rencontrées, malgré la soumission répétée à l’autre : aux hommes, mais aussi à des figures parentales elles-mêmes précarisées, et à des stigmas sociétaux relatifs à leur origine ethnoculturelle et, dans certains cas, à leur statut d’immigrantes.

Finalement, il est à noter que la chercheuse principale s’identifie comme femme racisée, métisse d’origine à la fois haïtienne et québécoise. Ce faisant, la sensibilité expérientielle est assurément aux fondements des résultats de recherche ici présentés.

DESCRIPTION DE L’ÉCHANTILLON

Les femmes interrogées dans le cadre de cette étude étaient âgées de 20 à 54 ans, avec une moyenne d’âge de 36 ans. Leurs caractéristiques ethnoculturelles sont ainsi distribuées :

- 9 femmes noires (d’origine africaine, caribéenne, ou métissée)
- 2 femmes métissées caucasiennes et latinas
- 2 femmes arabes (originaires du Proche-Orient et du Maghreb)

Six femmes sont nées au Canada. Les sept autres ont un parcours migratoire et sont arrivées au Québec entre leur naissance et l’âge de 19 ans. La majorité des femmes étaient francophones, mais quelques-unes s’exprimaient en partie ou en totalité en anglais.

En ce qui a trait à leur niveau de scolarité au moment où nous les avons rencontrées⁸ : deux femmes n’ont pas leur diplôme d’études secondaires, deux ont complété des études secondaires professionnelles, six ont amorcé ou complété des études collégiales et trois ont amorcé ou complété des études universitaires.

⁸ Plusieurs avaient effectué un retour aux études, après avoir interrompu celles-ci à l’adolescence.

Concernant le marché de l'emploi, quatre femmes se disent sans emploi. De ce nombre, trois sont prestataires de l'aide sociale et une tire des revenus de l'industrie du sexe. Quatre femmes sont en arrêt de travail, l'une est en congé de maternité et les trois autres reçoivent des prestations de l'assurance-emploi ou des indemnités de l'IVAC ou de la SAAQ⁹. Enfin, cinq femmes occupent actuellement un emploi sur le marché du travail.

Les participantes ont connu l'industrie du sexe entre l'âge de 13 ans et 26 ans. Plus spécifiquement, quatre femmes ont débuté dans l'industrie avant 18 ans.

Finalement, en termes de logement, quatre femmes habitent dans des logements supervisés, deux dans des coopératives d'habitation, trois dans des logements privés (l'une est propriétaire, une autre a une subvention au logement, une autre encore vit en résidence universitaire) et quatre résident avec leurs proches (deux vivent chez leurs parents et deux femmes vivent avec leurs conjoints – l'une d'entre elles exposant la précarité de cet aménagement).

⁹ Respectivement :E Indemnisation des victimes d'actes criminels et Société de l'assurance automobile du Québec.

RÉSULTATS

QUI SONT CES FEMMES ?

Au-delà de la description de l'échantillon présentée ci-dessus, plusieurs caractéristiques ressortent de la trajectoire des femmes rencontrées. Si certaines ont été documentées par la littérature, il n'apparaît pas suffisant de simplement nommer et quantifier des *facteurs de risque* d'entrée dans l'industrie, sans une réelle compréhension de la façon dont ces facteurs s'infiltrent dans la trajectoire des femmes.

Les analyses ont permis de dégager, au sein de ces trajectoires, des quêtes personnelles héritières des aléas de l'histoire infantile. D'une part, ces quêtes alimentent la vulnérabilité face à l'emprise de l'industrie et, d'autre part, elles complexifient la sortie de l'industrie, dès lors que ces quêtes demeurent – le plus souvent – non répondues.



VÉCU FAMILIAL INFANTILE : UNE HISTOIRE VOILÉE, UNE ENFANCE VOLÉE ?

[...] D'APRÈS QU'EST-CE QUE J'AI VU, ENTENDU, VÉCU,
ÇA PART DE L'ÉDUCATION CHEZ SOI. ÇA PART DU...
DU PARENT. TU SAIS, MOI, LA MIENNE, ELLE ME DISAIT QU'ELLE
A JAMAIS VOULU DE MOI, QUE J'ÉTAIS UN REJET
DE LA SOCIÉTÉ, QUE J'ÉTAIS UNE BÂTARDE.
FAIT QUE, T'ENTENDS ÇA. EN GRANDISSANT, ÇA RESTE DANS
TA TÊTE QUE T'ES JUSTE UNE PETITE... (Karina¹⁰)

DIFFÉRENTES FORMES DE MALTRAITANCE

Toutes les femmes de notre échantillon ont vécu des difficultés importantes dans le milieu familial à l'enfance, sous forme de violences physiques ou sexuelles, d'abandon ou d'exposition à la violence conjugale. Près de la moitié ont été prises en charge par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) et cette réalité ne concerne, chez nos participantes, que les femmes noires. Autre constat, malgré la prévalence des abus et autres formes de maltraitance (par exemple, l'abandon pour Clara), les jeunes filles auraient vraisemblablement été placées en majorité (à part l'une, Dafné), en raison de l'incapacité des parents de garder un contrôle sur les comportements de leur adolescente. Des familles d'accueil aux centres jeunesse, on remarque la grande instabilité pour certaines, avec des allers-retours entre famille et placements.

La dernière fois que j'étais partie de chez mes parents, ça s'était fait vraiment dans des conditions pas bien. Là c'était la police. J'avais fugué. C'était comme des va-et-vient finalement que. [...] Je suis retournée avec la DPJ. Ben vu qu'ils voyaient que je continuais mon école, que je semblais mature, ils m'ont permis d'aller dans un foyer de groupe. [Hortense a pu, dès lors, fréquenter un homme qui l'a orientée vers l'industrie, sans alarmer son entourage.]

Quatre autres femmes auraient sans doute été signalées, si les abus (sexuels le plus souvent) ou alors le désinvestissement par les figures parentales avaient été révélés, tel qu'exemplifié par la situation de Clara.

¹⁰ Afin de préserver l'anonymat des participantes, tous les prénoms sont fictifs, et certaines informations ont été transformées.

Si on se ramassait dans la merde avec la police, je donnais le numéro de téléphone de la maison, 'cause there was nobody home. I was just alone! J'avais aucun contrôle parental. Je consommais. [...] j'expérimentais, là, avec les drogues. Pis... je pouvais disparaître pendant des jours, parce que je voulais pas que ma mère me voie dans cet état-là. [...] Je voulais pas que ma mère me voie comme ça. Donc, je me cachais. [...] I was just... c'était la débauche totale. Il y avait aucune... aucune structure, aucune discipline. (CLARA)

Seules quatre femmes n'ont pas abordé clairement des situations d'abus sexuels ou de maltraitance, mais l'une fuguait à répétition dès la pré-adolescence (la raison demeure obscure – un seul entretien ayant été mené avec elle), une autre était exposée à la violence conjugale parentale, une troisième était laissée à elle-même et le contexte de placement de la quatrième en famille d'accueil (en lien avec une déficience intellectuelle) reste non précisé.

Les différentes violences infligées aux femmes pendant l'enfance se situent sur un continuum, entre désinvestissement et méthodes disciplinaires abusives d'une part (où la composante culturelle a pu jouer un rôle¹¹), et abus physiques et sexuels dès la prime enfance d'autre part. La non-reconnaissance de ces abus par une ou des figures parentales viendra exacerber l'impact de ces violences, comme en témoigne Karina.

On va revenir à quand j'avais 5 ans. Fait que, quand que la DPJ, elle m'a... J'ai passé en cour. Pis, euh... Celle qui m'a mise au monde m'a dit : « T'es juste une petite salope. » ou « C'est toi qui l'as cherché. » Mais là, j'étais ado, pis je comprenais pas. (KARINA)

En fait, les pères biologiques de ces femmes brillent par leur absence, au moins à partir de l'adolescence (certains se sont néanmoins manifestés après une absence prolongée), alors que les mères sont décrites globalement comme peu disponibles affectivement, parfois elles-mêmes aux prises avec des situations de violence conjugale, de rejet familial ou des problèmes psychologiques.

[...] ma mère, sa santé mentale ne lui permettait pas d'être présente. So I was just like... always alone. J'étais laissée à moi-même. (CLARA)

Du reste, la violence à l'égard des jeunes filles sera exercée tant par des figures maternelles (mères, grand-mères) que paternelles (pères, beaux-pères ou autre figure parentale

¹¹ Voir par exemple la situation en Haïti (Amnesty international, 2008) ou au Maghreb (Aouattah, 2010).

substitut). Dans tous les cas, le dénigrement associé à cette violence aura marqué les femmes, en particulier leur image d'elle-même, comme ce fut le cas pour Karina.

J'avais une mère qui était pas aimante. Elle m'a toujours dit... Elle me battait [...] Après ça, je me suis faite violenter, abuser, violer. Euh... Fait que, tu sais, je pensais vraiment que j'étais juste bonne à ça, parce que elle, elle me disait que j'étais juste bonne à ça. (KARINA)

DE LA PRÉCARITÉ ÉCONOMIQUE À L'IMAGE DE SOI ALTÉRÉE

L'image – négative – de soi héritée de l'enfance tient également à une autre caractéristique importante du milieu familial : la précarité socioéconomique. Près de la moitié des femmes rapportent combien leurs conditions économiques ont influencé leur vécu infantile, un vécu empreint de honte en lien avec le quartier de résidence et leur apparence physique.

[...] il y avait des coachs qui nous ramenaient à la maison, en groupe. Tu sais, on était dans une petite voiture. Pis : « Ok. Maeve, t'habites... t'habites à quelle adresse ? » Pis là, je donnais mon adresse, pis sa face, elle changeait. (MAEVE)

Les gens riaient beaucoup de mon linge. On avait du linge de Saint-Vincent de Paul. C'était pas comme ceux qui s'achetaient du linge neuf dans les magasins. (HORTENSE)

La honte relève aussi, indirectement, d'autres facteurs fragilisants pour les familles de ces femmes. D'une part, les conflits et séparations conjugales ont précarisé la cellule familiale désormais monoparentale et, d'autre part, certaines mères se sont effondrées psychologiquement, notamment après le départ ou le décès du père, tel que le racontent Clara et Elena.

Je disparaissais, euh... durant la rencontre de parents. Comme quand qu'il y avait les rencontres de parents, ma mère venait pas, genre. I would... not bring my mom, because I didn't want... Je voulais pas que les gens de mon école... de bourgeois voient ma mère dépressive, avec sa racine comme décolorée. Je voulais juste pas que les gens voient ma mère avec des vêtements comme... trois fois trop gros pour elle. Genre ma mère était comme une épave. (CLARA)

Mon père est décédé quand j'étais jeune, pis ma mère elle a vraiment fait comme un check out. [...] Tout le monde s'est rassemblé autour de ma mère, mais ma mère ça l'a comme... ça l'a vraiment comme... ça l'a brisée, ça... ça a fait de quoi en elle. (ELENA)

Pour deux participantes, Fayah et Clara, le vécu avant la séparation tend à être regretté, dès lors que l'argent du père pourvoyeur les aura protégées de la discrimination, pour un temps.

Fait que, t'sais ? Veut, veut pas, la mentalité de... « Je suis une princesse, j'ai tout ce que je veux, je me sens belle. » Parce que, t'sais ? Mes parents magasinait souvent pour moi. Pis, t'sais ? Mes parents ne magasinait pas du Ardène, là ! Ma mère allait aux États-Unis fait que j'étais toujours à la mode. (FAYAH)

LA DONNE RACIALE ET CULTURELLE

De ce climat familial ressortent des caractéristiques liées à la culture et à l'immigration. En effet, si la précarisation peut se révéler conséquente à l'immigration (considérant par exemple la non-reconnaissance des diplômes, de même que l'écart entre les revenus des Noirs comparativement aux Blancs¹²), elle semble surtout pour certaines participantes liée au statut de réfugiés et à la pauvreté dans le milieu d'origine. Il apparaît aussi important de considérer le fait que le statut des enfants et des femmes diffère, dans plusieurs cultures, de celui que l'on connaît majoritairement ici, au Canada. Cela n'est pas sans impact sur la précarisation (par exemple, lors de ruptures conjugales et décès paternel dont découle la monoparentalité maternelle), mais également, sur le désir d'émancipation de ces femmes, à partir de l'enfance, dès lors que les méthodes éducatives (parfois empreintes de violence) et les limites imposées par les figures d'autorité sont ressenties comme injustes. Au moment de s'éloigner progressivement du milieu familial, à l'adolescence, certains enjeux inhérents au vécu antérieur – sentiment de rejet, image altérée de soi, etc. – refont surface, notamment en lien avec des expériences de racisme.

Précarité et fragilisation des liens

Certaines femmes, telles Clara et Fayah, semblent avoir échappé – pour un temps – à la discrimination raciale en raison de leur niveau socioéconomique, particulièrement mis de l'avant par une prestance paternelle pour Clara, ou donné à voir par les biens matériels, comme le conçoit Fayah.

Dans ma communauté, eux, ils aiment ça avoir des acquis pour... le voir. [...] leur salle à manger, c'était pour que les invités puissent voir. (FAYAH)

¹² Voir par exemple Benessaïeh (2020) et Houle (2020).

Dans les deux cas toutefois, ce niveau de vie tient à la figure paternelle, et sera grandement altéré lors de la séparation du couple parental. Ce faisant, l'histoire de ces femmes s'apparentera éventuellement à celle des autres participantes racisées : l'immigration, certaines normes culturelles (du pays d'origine) et les enjeux raciaux auront contribué à leur vulnérabilité au sortir de l'enfance.

La précarité est associée à l'obligation, pour certain.es immigrant.es, de résider dans des quartiers défavorisés (avec des influences négatives du milieu ambiant) parfois à l'extérieur des grands centres multiculturels, de même qu'à la race et à la stigmatisation qui s'ensuit, comme le présentent Hortense et Clara.

Donc c'est ça je suis arrivée dans un quartier euh... comme la plupart des immigrants là. Quand t'arrives dans des situations d'urgence, t'arrives souvent pas dans des beaux quartiers là ! (HORTENSE)

Pis j'avais honte. Parce que, euh... ben, je savais aussi la perception que les Blancs avaient des Noirs. (CLARA)

L'immigration est aussi à l'origine, chez certaines femmes, de ruptures familiales répétées par les allers-retours des parents ou des participantes dans le pays d'origine. Telle est l'histoire de Clara dont le père pourvoyeur, après la séparation de la mère fragilisée sur le plan de la santé mentale, poursuit son travail dans son pays d'origine, d'où ses absences et la perte du facteur de protection qu'a pu constituer une famille recomposée plus stable (avec la belle-mère) et mieux nantie.

Outre les impacts de ces séparations répétées sur les liens familiaux, se discernent les pratiques traditionnelles de confiage¹³, facteur de vulnérabilisation pour les enfants ainsi confiés dont l'intégrité peut être mise en péril par les figures d'autorité parentale. C'est le cas de Berthe qui, après avoir immigré au Québec avec ses parents, doit vivre dans la famille du père, au moment où les parents retournent en Haïti pour un temps. Hortense aura, à l'inverse, retrouvé ses parents au Canada plusieurs années après leur immigration, après avoir été confiée à la famille élargie. Dans les deux cas, les femmes auront subi diverses formes d'abus et d'exploitation ménagère dans ces familles substitutives. Du reste, pour Hortense, cette séparation amène des difficultés lors de la recomposition familiale à l'adolescence, dès lors que les parents stricts ne semblent pas pouvoir faire

¹³ « Le confiage, encore appelé placement ou encore transfert des enfants, constitue un des traits traditionnels des systèmes familiaux africains [...] il se rapporte à une forme d'organisation sociale qui intègre l'enfant dans un système d'échange entre familles avec pour objets sa socialisation et son éducation » (Younoussi, cité dans Ba, 2021, p. 315).

respecter leurs exigences, d'où le placement en famille d'accueil. Imane, renvoyée à l'adolescence dans son pays natal en Afrique alors que les figures parentales (mère et beau-père) semblent sous la loupe de la DPJ en raison de la violence du beau-père, apparaît avoir eu un retour tout aussi conflictuel auprès de sa mère. À noter que deux de ces femmes ont vécu à l'extérieur de la multiculturalité propre à la métropole. Ici se présente la situation bien connue du choc culturel, entre valeurs traditionnelles du pays d'origine et valeurs divergentes du pays d'accueil, également retrouvée chez d'autres participantes.

[...] mes parents sont très traditionnels, ils sont très conservateurs aussi. [...] ils n'acceptaient pas que je grandissais, genre. T'sais ? Comme... à leurs yeux j'étais encore comme un bébé. (FAYAH)

Ma mentalité est québécoise. Sa mentalité, à elle, est caribéenne. (NATALIA)

Différents éléments s'infiltrent dans ces valeurs culturelles, notamment sur le plan de la représentation de l'enfant et celle de la femme.

Représentation de l'enfant et éducation contraignante

La façon de concevoir ce qu'est un enfant (rôles, besoins) varie grandement d'une culture à une autre¹⁴. Dans le cas des participantes, un paradoxe se discerne dans la cohabitation de la représentation d'un enfant à protéger en le gardant près de soi, et celle d'un enfant qui se doit de prendre soin de la famille.

Ce paradoxe, sous l'angle d'une certaine surprotection, semble alimenté par l'étrangeté des us et coutumes de la communauté d'accueil, voire parfois l'insécurité et la méfiance qui peuvent en résulter. Aussi, en lien avec le pays d'origine (pensons ici à la violence qui prévaut dans plusieurs lieux en Haïti, et la peur des parents à l'idée de laisser l'enfant se balader seul puisque ce serait impensable dans le pays d'origine), plusieurs femmes – de race noire essentiellement – rapportent le contraste entre les demandes parentales à leur égard et le vécu de leurs paires, issues de la majorité blanche.

Moi je suis arrivée pis tu vois que les jeunes d'ici sont plus libres. Ils ont plus de contrôle sur leurs parents et tout... C'est pas la même chose que moi avec mes parents qui arrivent avec la peur, qui arrivent avec des méthodes d'éducation qui sont pas les mêmes... (HORTENSE)

¹⁴ « Chaque population a ses propres systèmes de références symboliques, de représentations traditionnelles et de croyances magico-religieuses concernant l'enfant et son développement. » (Reda-Besse, 2011, p. 167)

J'avais même pas le droit d'aller au dépanneur au coin de la rue. [...] Comme tout était, c'était comme la surveillance totale [...] de les voir [mes amies], comment est-ce qu'elles naviguaient dans la vie, comment est-ce qu'elles fonctionnaient, comment est-ce qu'elles ont évolué, je me suis rendu compte que... il y avait tellement de choses que j'avais pas le droit de faire. Il fallait que je me cache, il fallait que je mente pour absolument tout. (CLARA)

Les propos de Natalia rappellent que dans les cultures notamment caribéennes, l'enfant demeure dans cette posture d'« enfant de », et ce, même longuement après l'atteinte de l'âge adulte.

« Hey ! Je suis pas ta fille pour que tu me cries de même. J'ai presque 40 ans. C'est pas maintenant que tu vas commencer à m'élever. » [...] Eux-autres, c'est comme : il faut que tu respectes. Même s'ils ont tort, tu respectes le parent. Ma mère, elle m'a élevée comme ça. (NATALIA)

Sur le versant des attentes envers l'enfant, si certaines cultures s'avèrent plus exigeantes, reste que la situation de monoparentalité et de précarité de plusieurs des mères des participantes pourrait renforcer des attentes envers les enfants qui s'apparentent au phénomène de la parentification¹⁵. C'est l'histoire de Natalia, dont la mère a immigré seule, après avoir été rejetée, en lien avec sa grossesse, dans son pays d'origine

Depuis que je suis petite, je suis toujours en train de tout faire, là, Cendrillon, mais j'en ai ras-le-bol. [...] Moi, je suis enfant unique du côté de ma mère. Fait que, je faisais toujours tout à la maison [...] Pis ma mère, ben, dans ma culture, c'est comme ça. « Fais ça, fais ça, fais ça. » (NATALIA)

Mais l'on peut aussi entrevoir ces attentes importantes envers les participantes à l'enfance ou à l'adolescence, lorsque les mères sont démunies, en particulier après une séparation, un décès ou alors, tel que mentionné précédemment, dans les expériences de confiage.

And um, my mom, she was just... busy taking care of everything, so... Tired, busy. And her, she smoked weed too. So. I don't know, I just didn't really feel that much available listening. You know? (JANET)

¹⁵ « D'après cette théorie, suite à une expérience de perte, d'abandon, de dépression ou de dévalorisation, un parent peut être amené à investir son enfant comme une figure parentale. » (Heck et Janne, 2011, p. 254). Reste que cette notion se doit d'être relativisée en lien avec la donne culturelle; comme nous venons de l'exposer, la place octroyée à l'enfant ne saurait être exempte de la culture dans laquelle il ou elle s'inscrit.

Ce faisant, du point de vue des jeunes filles également exposées à une autre culture où les enfants ont davantage de liberté, difficile de ne pas se révolter.

T'sais, du jour au lendemain, je suis partie. C'est parce que ça ne marchait pas... Tu sais comment qu'on est à cet âge-là. Je pensais que j'étais euh... en amour avec, c'était le début de l'amour, tu as les cœurs dans les yeux, tu vois juste ça pis voici ma mère en train de me dire quoi faire. No way! [...] Tu sais, t'es qui pour me dire... non, non. Je connais mon cœur [...] Je veux découcher... Pis elle, elle voulait juste me protéger là. « Tu sais, t'es encore ma petite fille » pis... (ELENA)

Mais il y a plus. En effet, si d'un côté se retrouve une sévérité importante de la part des parents, de l'autre, on constate les failles dans la protection parentale. Ainsi, la majorité des femmes ont été abusées par la famille (exploitation ménagère, abus physiques, sexuels et psychologiques) sans qu'apparemment elles aient été défendues : pensons à plusieurs des figures maternelles, elles-mêmes en situation de vulnérabilité (dépressives, délaissées, etc.), qui pourront parfois se révéler maltraitantes. Le paradoxe, ici, est flagrant : comment ces jeunes filles parviennent-elles à intégrer un cadre de référence, ou une Loi¹⁶ juste (applicable à toustes), puisque, d'un côté, les abus sont tolérés (plus ou moins directement) et, de l'autre, on exige d'elles un grand respect de l'autorité (vécue comme injuste), sous différentes formes qui *flirtent* parfois avec la violence.

Elle m'avait déjà mise dehors plus jeune, mais à ce moment-là, quand elle l'avait fait, j'étais mineure. Fait que, j'étais dans le système, pis c'est pas qu'elle m'avait mise dehors. Laisse-moi être plus claire. Elle avait été agressive, pis ça l'avait fait que la DPJ a dû s'impliquer, parce que moi, je me laissais pu faire. (NATALIA)

Ce paradoxe d'une Loi qui ne tient pas se discerne dans le discours de Berthe, victime d'abus sexuels à l'enfance et du conflit mère-fille qui a découlé de la révélation de celui-ci.

[...] c'était une maison gouvernée par une mère, une maman très sévère, très mère-poule aussi. Donc elle me laissait pas vraiment aller, euh... connaître les choses. (BERTHE)

Se remarque ici l'éventuelle amplification d'un sentiment d'injustice pour une personne qui aura été abusée : le danger perçu à l'extérieur est en fait inhérent à la famille (fût-elle élargie). Une injustice qui apparaît dans les dires de Karina, rejetée explicitement par sa

¹⁶ La Loi symbolique réfère, au-delà de la loi inhérente au système judiciaire, à la Loi qui soutient le lien social, entre les sujets humains, de par des interdits fondamentaux, dont les interdits de l'inceste et du meurtre (Koreicho, 2014).

mère (voir ci-dessus) en parallèle à son vécu d'abus sexuel, mais aussi, plus subtilement, chez Natalia pour qui l'on peut questionner l'ambivalence de la mère, forcée à immigrer en raison de sa grossesse. Ne serait-ce pas aussi le cas pour Clara qui se retrouve à pallier la défaillance maternelle après la séparation du couple parental?

Si le mandat de la DPJ est justement de prévenir et de remédier à de telles injustices et abus envers les enfants, rappelons qu'à l'heure actuelle, les familles racisées, noires en particulier sont surreprésentées dans les signalements et prises en charge (Cénat et al., 2021; Lavoie-Taylor et al., 2021). Ce faisant, il est parfois difficile de distinguer les situations de maltraitance avérée des méthodes éducatives plus contraignantes rapportées par les femmes. C'est dire que si certaines auront évité une telle prise en charge qui pourtant aurait pu les protéger (comme Clara et Imane), d'autres femmes, telle Fayah, dénoncent une injustice du système envers leurs parents.

[...] la DPJ disait comme quoi que mon père était pas comme... agissait pas de manière correcte avec nous. Parce que, t'sais ? Les parents, ben, les immigrants... ils savent corriger les enfants... de manière physique, là. Pis c'était pour ça la merde. (FAYAH)

Représentations des femmes en lien avec le pays d'origine

Les représentations des femmes abordées par les participantes se situent en décalage avec celles des hommes – et ce, tout au long de leur parcours. Si parfois le rôle attribué à la fille ou à la femme semble ramener à la place octroyée à l'enfant (au service d'autrui), reste qu'à l'élaboration, ce qui est attendu des garçons semble se distinguer des tâches ménagères proposées aux filles, comme les propos de Clara l'illustrent. C'est dire que pour certaines participantes, ces deux représentations – de l'enfant et de la femme – sont interreliées et teintent grandement leurs expériences infantiles. Et ce, en particulier dans les situations de monoparentalité maternelle (ce qui bien sûr réitère cet enjeu de la place des femmes), comme ce fut le cas pour la majorité des participantes.

L'enfant est obligé de s'occuper des enfants. T'es obligée de garder tes frères et sœurs. T'es obligée d'être un exemple. Tu peux pas t'amuser comme un enfant devrait s'amuser. Parce qu'il manque un parent [...] j'étais là pour accueillir mon frère au Canada. Pour qu'en fait, mon frère puisse faire ses études. C'est ce que j'ai fait, en fait. Ma stabilité à moi, s'est... comme... carrément... brisée. Parce que j'ai retiré des pierres de ma structure pour renforcer la structure de mon frère. Et en fait, la mienne était tellement fragile, qu'elle s'est affaïssée... un peu sur moi. (CLARA)

Le récit de Clara souligne à quel point le traitement différencié subi témoigne de la valeur associée au fils, voire au genre masculin, dans certaines cultures (noires, latines ou arabes

chez nos participantes) où les filles et femmes se retrouvent subordonnées. Le fils demeure celui que l'on souhaite voir réussir et que l'on finance pour ce faire; supériorité et préjugés également relevés par Janet et Gloria, en lien avec leurs origines respectives.

Ah, c'est du sexisme ! C'est carrément du sexisme. C'est vraiment genre de la misogynie. Je sais pas si c'est ça. C'est vraiment cette, euh... idéalisation du fils chez les étrangers. C'est pas juste chez les Noirs. C'est chez les étrangers. L'homme étranger idéalise son fils. C'est parce que c'est lui qui va... perpétuer la tradition [...] c'est ton fils ! C'est celui qui va prolonger ta lignée, c'est celui qui porte ton nom de famille, c'est... Moi, je suis... je suis la femme de quelqu'un, je vais être la femme de quelqu'un, je vais être la boniche de quelqu'un, carrément. [rises]. (CLARA)

[...] like for the latinos, the first-born son there, he's like « Wah, » everyone's like « Wah... first-born son! » because that's like, you know, he carries on the family name, so... I mean, girls are mainly considered less important than the guys, so... (JANET)

[...] dans le pays tout court, là, quand t'es une belle fille, en partant, et une fille qui a de la lumière dans elle et qui a beaucoup de don de soi, personne peut le croire déjà, en partant. Je dois être bitch, parce que je suis cute. Je dois avoir des... des arrière-intentions. Je peux pas être gentille normalement. Je dois avoir quelque chose en arrière de la tête, ce qu'on m'a toujours reproché. (GLORIA)

Du reste, l'expérience de Gloria – également abusée dès la petite enfance, puis mariée à l'adolescence – rappelle que cette oppression des femmes ne se limite pas à l'enfance et à l'adolescence, mais se poursuit bien au-delà. Dans son cas, la vulnérabilisation associée à l'immigration sera fortement amplifiée par la violence conjugale, vécue dans le plus grand isolement et une grande incompréhension des aidant.es (incompréhension qui répète en quelque sorte, malheureusement, la violence subie).

Moi, j'ai été abusée très jeune. Fait que, j'ai... [...] J'ai écrit que j'ai été abusée, que j'ai été maltraitée, que j'ai été mariée. Je me suis faite tirer dessus, que j'avais pas parlé qu'est-ce que mon ex-mari, sexuellement... Il me violait tout le temps. [sa voix se brise] Il m'obligeait à faire des choses. [...] J'étais dans un enfer et on vient vouloir m'apprendre une leçon ! Une leçon de vie ! C'était trop pour mon cœur, là ! [...] J'étais pas obligée d'avoir à justifier, à détailler les petits détails de mon calvaire, de mon agonie devant quelqu'un juste pour dire qui je suis. (GLORIA)

La femme-objet

[PARLANT DE SON PÈRE QUI MENACE DE LA RETOURNER AU PAYS]
C'ÉTAIT COMME TOUT LE TEMPS SOIT DES CONVERSATIONS
OU DES CONTEXTES QUI FAISAIENT EN SORTE QUE... JE ME
FAISAIS TRAITER COMME UN OBJET, DANS LE FOND. ET AVANT
MÊME... AVANT MÊME D'ÊTRE DANS... [L'INDUSTRIE]. (Maeve)

Il n'est pas anodin de constater que non seulement les violences sexuelles et les abus de toutes sortes, mais également les attentes relatives à l'implication dans le fonctionnement familial, ramènent au regard porté sur les femmes. Commune à ces enjeux, une posture singulière héritée de l'enfance : l'objectification de ces femmes.

Effectivement, si toutes les femmes rencontrées n'ont pas été abusées sexuellement ou en termes de violence avérée, reste que ces expériences – teintées des conséquences de l'immigration, des valeurs traditionnelles, etc. – amènent les participantes à se considérer davantage comme objet de l'autre, de l'adulte, de l'homme... plutôt que sujet à part entière. Elles se sont donc retrouvées, parfois très précocement, assujetties à autrui (le désir, l'agressivité, les besoins de l'autre) : aux hommes, aux personnes en position d'autorité. Lorsque s'additionnent ainsi abus et fonction utilitaire, il est peu surprenant que cette objectification puisse être intégrée par certaines femmes en tant que position subjective¹⁷. Une situation saisissante dans le discours de Karina :

« C'est toi qui l'as cherché. » [lui dit sa mère en parlant des abus sexuels]... Mais là, j'étais jeune, pis je comprenais pas. [...] Je sais pas si tu comprends ? Fait que, j'ai grandi comme ça, après. Fait que, quand que j'ai rencontré les gangs de rue, je me suis dit : « Je suis juste bonne à ça. » (KARINA)

On retient ici que certains enjeux culturels et migratoires (qui impliquent autant la population racisée que la société d'accueil), associés au vécu de maltraitance, peuvent agir comme catalyseurs dans la trajectoire des femmes, en les situant dès l'enfance, l'adolescence, dans une posture de perte du pouvoir sur leur propre vie, alors que tout

¹⁷ À noter que cette objectification de soi n'est pas sans conséquences à différents niveaux du fonctionnement tant physique que psychique et social, selon Loughnan et al. (2015).

sujet humain devrait pourtant détenir ce pouvoir. La figure 5 résume ce processus d'objectification des femmes.

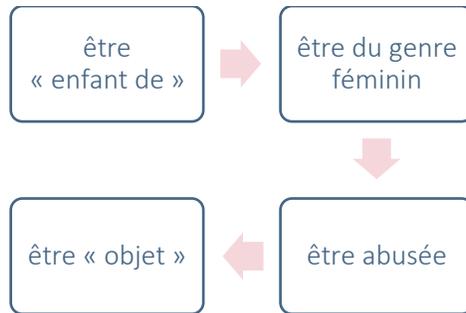


Figure 5 : Vers l'objectification des femmes ayant un vécu dans l'industrie

Une adolescence racisée, un processus adolescent bâclé ?

LA PLUPART DES JEUNES ADULTES, ILS DEVIENNENT ADULTES, ILS ONT L'ÂGE, MAIS ILS ONT PAS LA CONSCIENCE. (Berthe)

En lien avec cette alliance enjeux culturels/migratoires et abus (sexuels en particulier), ces femmes se sont retrouvées en quelque sorte catapultées très (voire trop¹⁸) jeunes, dans le monde adulte. Les exigences et insatisfactions inhérentes au milieu familial, puis l'entrée souvent traumatique dans la sexualité adulte auront poussé plusieurs participantes à se retourner brusquement vers le social, mais un social peu réceptif, car « racisant¹⁹ ».

En conséquence des conditions de vie précaires ci-dessus déployées et de certaines valeurs culturellement teintées, plusieurs femmes rapportent, effectivement, avoir assumé des tâches parentales, au détriment d'un apprivoisement progressif du monde adulte, propice

¹⁸ Notons ici à quel point il est important de signaler le relativisme culturel (considérer la culture d'origine). Du reste, c'est justement dans cette rupture migratoire que certaines valeurs et façons de faire propres à une culture peuvent se révéler problématiques, considérant la perte des repères et us et coutumes du pays d'origine, puis l'accueil plus ou moins cohérent de la société hôte.

¹⁹ Ce néologisme apparaît propre à souligner combien la racisation est, par définition, un processus subi et non une réalité en soi. Si tout un chacun peut affirmer faire partie d'une race, le fait de mettre de l'avant celle-ci demeure socialement construit et donc subi par les personnes dites racisées (Pierre, 2016).

à l'atteinte d'une maturité authentique (plutôt qu'une pseudo-maturité²⁰). Tel est le cas d'Elena, à la suite du décès prématuré de son père, confiée à sa grand-mère compte tenu de la dépression de sa mère.

[...] J'ai grandi aussi vite, parce qu'il a fallu que je prenne soin de mes frères et soeurs quand que ma mère, tu sais, a fait ce... ce genre de check out pendant ces années-là pis je les protégeais, parce que ma grand-mère elle était violente un peu. (ELENA)

L'accès précoce à cette forme de maturité ne se fait pas sans heurts, sur le plan affectif (faible de l'investissement affectif, manque de protection, etc.), sur le plan des aptitudes sociales (éloignement des pairs pour demeurer au plus près de la cellule familiale), sur le plan sexuel pour les femmes qui ont été abusées, violées ou qui ont été amenées vers l'industrie du sexe à l'adolescence. Hortense, placée à répétition à l'adolescence devant l'ampleur des conflits parents-enfant (rappelons qu'elle a immigré après ceux-ci), décrit ainsi son expérience – elle qui est tombée à l'adolescence sous le joug d'un homme en position de pouvoir.

Quand ma vie adulte semblait commencer ben je voyais déjà qu'on m'avait enlevé tellement mon enfance que... que j'avais pas nécessairement confiance en moi ou euh... T'sais rapidement je suis devenue trop femme. (HORTENSE)

Effectivement, devenir adolescent.e est, d'un point de vue sociopsychique, une *tâche*. Une tâche qui doit amener les jeunes à devenir progressivement des adultes autonomes et suffisamment outillés pour s'inscrire dans le social, tout en s'éloignant quelque peu de la famille d'origine²¹. Si l'on envisage régulièrement ce passage en termes de crise (entendue ici comme l'opportunité de changement, qui origine de la transformation sur le plan physique et de son intégration psychique²²), chez les jeunes femmes, cette crise semble avoir pris une ampleur propice à miner un passage harmonieux vers l'inscription sociale. La forte prévalence du décrochage scolaire chez les participantes va d'ailleurs dans le sens des aléas de ce passage adolescent.

²⁰ Il est intéressant de noter le lien possible entre cette pseudo-maturité et le « faux-self » par lequel le sujet répond davantage au désir de l'autre qu'à son désir propre, tel que le figure Roman (2003) en termes d'« aménagement pseudo », en référence à Winnicott. En effet, ce personnage créé en fonction des désirs d'autrui n'est pas étranger au vécu des femmes dans l'industrie, comme nous le verrons plus loin.

²¹ « L'adolescence est aussi une période de remise en question du modèle parental. L'adolescent sort d'un modèle infantile sécurisant où le choix des parents dans l'ensemble des domaines constituant la vie du jeune (habillement, choix de l'école, des vacances, etc.) est considéré comme le seul et l'unique. » (Fouillet, 2009, p. 27)

²² Voir ici la notion classique de la crise identitaire adolescente selon Erikson, reprise par Cohen-Scali et Guichard (2008).

Fuir l'emprise : la révolte

Pour plusieurs des participantes, ce terme de décrochage pourrait d'ailleurs s'appliquer plus largement à la famille, considérant la vigueur du mouvement de fuite du milieu familial, comme Elena qui est « partie du jour au lendemain » ou encore Natalia qui explique :

Ça me tentait pu d'écouter ma mère, ça me tentait pu d'être enfermée à la maison. Fait que, je suis rentrée dans une étape vraiment de rébellion. (NATALIA)

C'est dire que les difficultés familiales auront tôt fait de provoquer des conflits, des sentiments de révolte et des comportements déviants par rapport aux exigences familiales.

T'arrives ici jeune, tu veux faire comme les autres, t'sais ? Donc les autres jeunes qui ont plus de liberté, donc veut veut pas, ça amène des situations de conflit. (HORTENSE)

Je faisais ma rebelle. Ben, c'est pas que je faisais ma rebelle. Mais c'est que tout ce qu'elle disait, euh... [...] je respectais pas parce que ça adonnait pas, que je pouvais... Pis aussi, mettons, j'en ai profité, de ma liberté. J'ai passé de enfermée à libérée. Fait que c'est clair que j'ai abusé, là. [rires] J'en ai abusé. (FAYAH)

Reste que cette révolte outrepassa bien souvent les limites du foyer pour s'exprimer agressivement dans le social, comme l'illustrent les propos d'Hortense.

T'sais c'était pas facile dans le sens que je suis arrivée pis je formais une famille avec mes parents. T'sais j'étais pas avec eux nécessairement tout le temps là-bas donc, ça a créé beaucoup de conflits, beaucoup de choses, puis en fait ils ont pas été capables de me gérer pis moi j'étais agressive. Je me défendais physiquement violemment à l'école pis euh bref... Tout ça m'a amenée en centre d'accueil, famille d'accueil. (HORTENSE)

Et ce faisant, ressort pour certaines femmes, les femmes noires en particulier, la déception qu'a constituée cette *fuite en avant* (ou cette façon d'éviter les problèmes ou souffrances encourues), vers le social.

Expériences de racisme : répétition du rejet et de l'atteinte à l'image de soi

Ce mouvement – accéléré – d'émancipation, de retournement vers le social, est notamment sous-tendu par un désir d'être comme les autres, les paires. Mais ce désir d'affiliation – typiquement adolescent – sera difficilement satisfait pour les femmes noires en particulier. Là où opéraient les contraintes du milieu familial se retrouvent désormais celles du milieu social vécu comme rejetant ou à tout le moins différent. Le rejet n'est pas toujours explicitement lié à la couleur de peau, mais il demeure particulièrement prégnant pour Fayah (noire), pour Janet également (métissée latina) :

Veut, veut pas, un enfant va toujours se poser des questions pendant la nuit pis tout. J'étais comme, pourquoi j'ai pas d'ami.es ? (FAYAH)

I said to this kid, « Hey! Do you want to play? » She said « No I want to play with those girls. With the cool girls. » I was like, « Okay... » [petit rire] But everybody wants to be the same. And I was, uh... I thought everyone was, uh, pretty strange, that way. (JANET)

Inversement, les enjeux relatifs à l'image de soi, de soi-Noire, ne sont pas systématiquement mis en lien avec le rejet. Imane, par exemple, évoque plutôt un trouble alimentaire qui en a découlé.

Tellement que je voulais être comme elles [petit rire], de la tête aux pieds. Et même la couleur et tout. Et ça m'a... Étonnamment, je mangeais même plus. Comme, je sais pas. C'était dur, là. Je voulais devenir... Je voulais devenir comme elles. Pis je voulais devenir... je voulais changer de couleur... quasiment de couleur de peau [...] J'avais pu envie d'être noire. (IMANE)

Pour certaines femmes, telles Clara et Hortense, toutefois, les expériences de racisme sont plus explicites, en particulier comme obstacle aux relations romantiques à l'adolescence.

À la fin, tout ce qu'il a dit, c'est comme, « Anyway, je pourrais pas l'aimer, elle est noire. Comme c'est pas mon genre, elle est noire. » Pis comme... [...] c'était la deuxième fois où je me suis rendu compte que les gars, ils s'intéressent pas aux filles noires. (CLARA)

[...] les gars de mon âge, québécois, ben on m'envoyait chier pis c'était toutes sortes d'insultes. (HORTENSE)

Face à ces constats, certaines jeunes filles se sont révoltées, alors que d'autres se sont résignées. Si la révolte tend à amplifier la réaction au vécu familial, il demeure que les impacts au niveau social (isolement, autoexclusion) et en termes d'image de soi semblent avoir teinté la suite des trajectoires des femmes.

[...] mon opinion de moi-même était tellement altérée par tous les magazines que je lisais, comme... quand je lisais des magazines pis qu'on faisait des make overs aux filles... c'était jamais les filles noires. [...] Mais à ce moment-là, I just felt like I was a lost cause. Pis que... c'est ça. Je serais tout le temps comme... I would always be one of the boys. Je serais toujours dans le friendzone. Que les gars, ils me verraient jamais comme une jolie fille. So... j'ai juste... comme... j'essayais même pas d'être attirante auprès des gars. (CLARA)

Par ailleurs, le récit de Clara amène à considérer que le peu de lieux pour évoquer ce vécu pourrait aussi avoir un impact pour certaines femmes. Nous l'avons vu, plusieurs relations parents-enfant sont conflictuelles, parfois violentes. L'on pourrait dire que l'acte remplace la parole, sur le plan éducatif, et pas seulement dans les interactions négatives : « **Mon père me donnait beaucoup financièrement, mais zéro émotionnellement.** » (Clara)

Rappelons que si les pères étaient en majorité absents, les mères se sont souvent montrées peu présentes affectivement : rejetantes, incapables de protéger (ou même accusatrices), elles-mêmes aux prises avec une fragilisation de la santé mentale et souvent une vulnérabilité sur le plan économique. Cette absence, ce manque de présence, d'écoute et de soutien sont d'autant plus importants lorsqu'on considère les enjeux raciaux inhérents au passage adolescent; la quête identificatoire typiquement adolescente se heurte à une absence de modèles valables. Pour Clara, cette situation est amplifiée par le dénigrement, tant intrafamilial que social, du modèle maternel.

Et je me suis aperçue à un très jeune âge que c'est parce que ma mère était perçue comme plus faible. Pis... qu'on pouvait être raciste avec ma mère. Pis qu'avec mon père, ça passait pas. (CLARA)

Plus encore, elle réalise, en rétrospective, la difficulté d'aborder le thème du racisme avec les pair.es de l'époque...

[...] avant, j'avais pas la liberté de m'exprimer par rapport à comment est-ce que je me sentais racisée. Comment est-ce que, euh... justement, par exemple, elle et moi... un peu, avant, pendant qu'on sortait traîner avec des gars, pis que... les gars, ils me foutaient dehors de la voiture. Parce que j'étais... pas drôle. C'était plus parce qu'ils me trouvaient pas belle. (CLARA)

Sous-jacent à cette impossibilité de se confier, un sentiment de honte associé au racisme subi ne saurait être écarté. Encore une fois, on ne peut sous-estimer pour certaines femmes combien ce sentiment aura pu également émerger en lien avec les abus, en particulier les abus sexuels (Biron, 2022). Dans la même veine, quatre des femmes rencontrées expliquent clairement combien la précarité familiale aura affecté leur image d'elles-mêmes. (À noter que dans le cas particulier de Clara, se juxtaposent la honte et les problèmes de santé mentale maternels.)

[...] ma mère avait pas les moyens de m'acheter des bottes d'hiver. Parce qu'elle, elle était sur l'aide sociale. [...] c'était aussi comme le moment où que je voulais rencontrer des gars, je voulais... je trouvais que j'étais juste vraiment pas bien habillée, j'étais juste pas bien, comme... mon estime de moi était vraiment comme... affectée. (CLARA)

Cette stigmatisation relative à l'apparence – couleur et habillement – ramène, en outre, à l'objectification ci-dessus mentionnée. Double stigma donc, couleur et précarité, auquel s'ajoutent, comme on le sait, de la maltraitance, des abus, voire des secrets qui infiltrent sans doute cette image de soi à consolider, afin d'éventuellement s'autonomiser comme jeune adulte. Différentes conséquences en découlent, extrinsèques telles la petite délinquance (par exemple, le vol de vêtements) pour certaines, mais surtout intrinsèques : une image de soi à réparer, dans son propre regard comme dans celui d'autrui.

La figure 6 résume les principales dimensions de l'historique familial et social dont les femmes sont porteuses, à l'aube de leur entrée dans l'industrie du sexe.

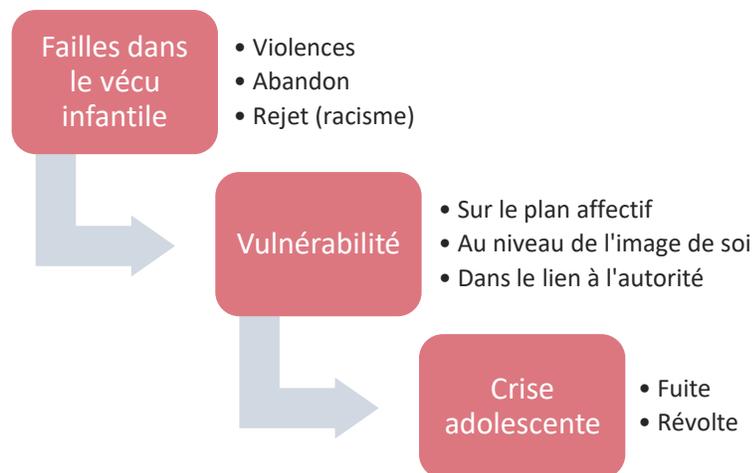


Figure 6 : Processus de vulnérabilisation chez les femmes, de l'enfance à l'adolescence

POURQUOI L'INDUSTRIE DU SEXE ?

Large question à laquelle des réponses simples pourraient être proposées : pour l'argent, en raison de la consommation de substances psychoactives (SPA ci-dessous), l'influence d'un proxénète, l'influence des pair.es. En quelque sorte, tout cela est vrai, à une nuance près : l'intrication entre les différents facteurs et leur caractère indissociable dans une trajectoire unique, marquée par diverses formes de ce que nous appellerons ici oppression. Oppression en lien avec le fait d'être femme, d'être racisée, d'être issue de l'immigration, de vivre dans des conditions précaires. Pour mieux comprendre cette intrication de facteurs, le recours au modèle écologique et systémique de Bronfenbrenner apparaît ici pertinent (voir figure 7).

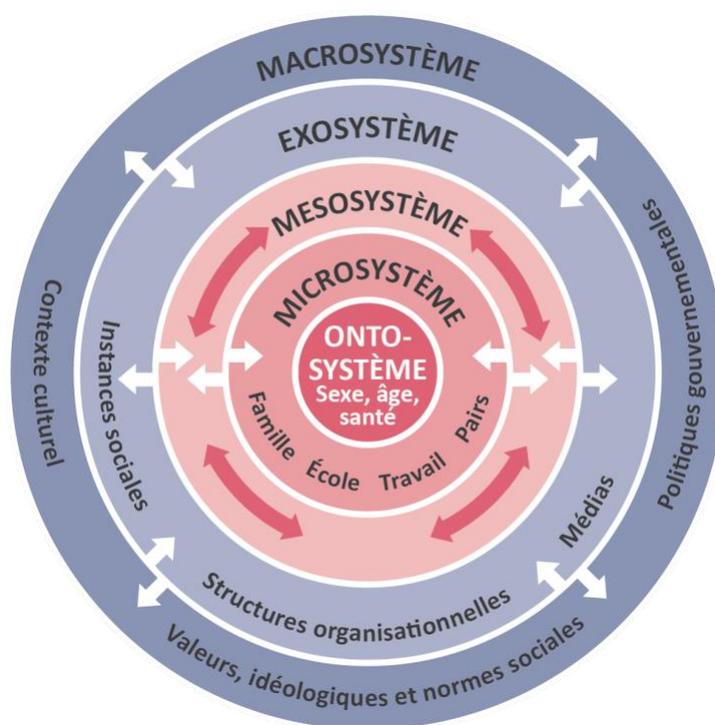


Figure 7 : Représentation du modèle écosystémique de Bronfenbrenner, 1979, dans Beaulieu et al. (2021)

C'est dire que le parcours de ces femmes ne peut être compris sans prendre en compte le lien social (à la base de la place de chacun.e dans la société) et ses aléas, tel qu'il se constitue d'abord dans le microsystème (famille, école...), puis se module selon l'exosystème (contexte socioéconomique, services de protection de l'enfance...) et le macrosystème (éléments culturels et raciaux, valeurs...).

Nous avons choisi de distinguer, un peu artificiellement mais pour une meilleure compréhension, ce qui tenait à l'*autre* et ce qui tenait à *soi*, dans ce moment critique de la trajectoire des femmes. Distinction d'autant plus artificielle que, comme le laissent pressentir les trajectoires infantiles et adolescentes des femmes, ledit moment aura de nombreuses racines dans le vécu antérieur, comme le rappelle la figure 8.



Figure 8 : De la famille à l'industrie, en passant par l'investissement du social à l'adolescence

LA PART DE L'AUTRE

On ne s'étonnera pas que les expériences difficiles antérieures et la vulnérabilité qui s'en est suivie chez ces jeunes filles aient pu faire en sorte qu'elles soient susceptibles d'être recrutées ou, à tout le moins, dirigées vers l'industrie.

Les jeunes femmes ont vécu différents parcours marqués par une grande instabilité dans les milieux familiaux. Près de la majorité de ces femmes auront été prises en charge par les services de protection de l'enfance et certaines déplorent, paradoxalement, une forme d'abandon (ou absence de protection) qui en a découlé. Cette fragilisation de l'inscription sociale (désinvestissement de l'école, fugues, etc.) n'est pas anodine pour des jeunes filles déjà ébranlées par leur vécu antérieur (d'où pour certaines l'intervention de la DPJ) et les différentes quêtes qui ont pu s'ensuivre : de l'autorité juste (voir par exemple la révolte de Fayah) à l'acceptation (voire l'amour) par autrui, à ladite autonomie (sous forme de fuite). Ce faisant, l'influence des paires qui déjà flirtent avec cette industrie et des prédateurs/proxénètes amènera certaines d'entre elles à se mettre à risque et d'autres, à voir dans cette industrie une issue positive par rapport à leur situation actuelle et antérieure.

Ben, j'étais rentrée en centre d'accueil. Pis j'ai fugué. Pis genre, j'ai rencontré un pimp. Pis ce pimp-là, il m'a pris, il m'a envoyée à [ville canadienne]. Pis à partir de là, c'est là que j'ai commencé à travailler. (ANGELA)

Reste que l'encadrement des services de protection de l'enfance est parfois reconnu comme nécessaire, comme l'exprime Angela.

L'encadrement, c'était aidant pour moi, personnellement. Mais... j'en avais de besoin parce que je commençais à être délinquante. (ANGELA)

Mais cela ne semble pas suffisant pour enrayer la « délinquance »²³. Et pour cause, puisque ces comportements adolescents déviants quant à la norme (pensons à la consommation et aussi aux fugues répétées) apparaissent constituer un maillon dans la chaîne des violences subies et de l'entrée dans l'industrie qui en a découlé chez les femmes, tel qu'illustré dans la figure 9.

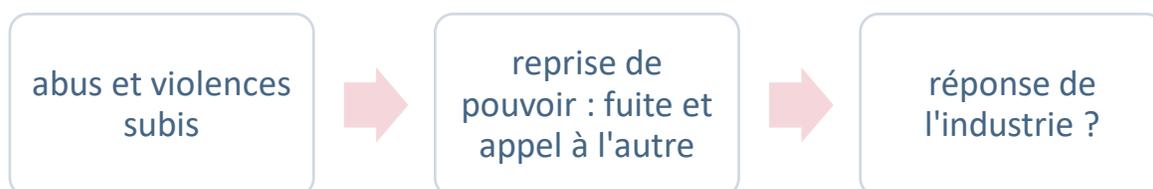


Figure 9 : Réponse de l'industrie du sexe au vécu infantile et adolescent

En ce sens, lorsque Karina évoque des abus intrafamiliaux, on remarque combien elle fait un lien direct entre abus, DPJ, puis fugues et proxénètes.

Fait que là, j'ai eu la DPJ après moi pis tout ça. [...] Je me suis retrouvée en centre d'accueil [...] Après, quand on tombe dans les fugues, ben, on tombe sur les proxénètes. Après ça, j'ai fini dans un club. Après ça, je me suis faite violenter, abuser, violer. Euh... Fait que, tu sais, je pensais vraiment que j'étais juste bonne à ça, parce que elle [ma mère], elle me disait que j'étais juste bonne à ça. (KARINA)

La fuite et le filet de l'industrie

Effectivement, la fuite demeure un élément important, en lien avec les difficultés vécues dans les milieux de vie. Pour certaines femmes, les fugues ont été à la source d'un placement par la DPJ (comme c'est le cas pour Angela qui a toutefois poursuivi ce comportement par la suite) alors que pour d'autres, elles se sont développées justement à partir moment des milieux d'accueil.

Ce comportement de fuite concerne davantage de femmes que celles qui ont été placées et, ce faisant, permet de comprendre plus globalement un chemin susceptible de mener à

²³ D'un point de vue psychodynamique, la délinquance peut bien souvent constituer une forme d'appel à l'autre, en lien avec la « déprivation » encourue au niveau affectif (Winnicott, 1984). Serait-ce la réponse à ces agissements/appels qui serait à questionner? Rappelons qu'Angela a été placée en raison justement de ses fugues du milieu familial – quelle était alors la quête?

l'industrie : la fuite de la violence subie et du mal-être ressenti dans les différents milieux de vie, qu'il s'agisse de la famille d'origine, des pair.es (école) ou des conjoints. C'est dire que la grande majorité des participantes auront vécu des abus à l'enfance, de même qu'un manque de disponibilité parentale, mais aussi différents épisodes de violence dans les relations ultérieures. C'est notamment le cas de deux femmes qui ont fui à l'âge adulte des conjoints violents – l'entrée ou la poursuite du vécu dans l'industrie constituant un moyen de subvenir à leurs besoins. En témoigne le récit de Gloria, immigrée comme jeune adulte du Proche-Orient avec son conjoint d'une violence extrême.

Il me battait devant sa famille et là, personne faisait rien [...] J'avais pas le droit d'ouvrir les stores. La police est déjà venue, pis il m'a pincée dans le dos. Mais moi, je connais personne. Il a enlevé tout de la maison, les... même les bottins téléphoniques. Il m'a isolée. Pas le droit à la TV, pas le droit de rien. (GLORIA)

D'autres femmes ont fait l'objet d'une violence plus subtile, reconnue comme telle dans l'après-coup, par le contrôle de l'homme aimé et le fait d'être brimées dans leurs possibilités ultérieures de s'accomplir. C'est le cas d'Elena qui a quitté hâtivement le domicile familial « par amour », alors que sa mère dépressive après le décès du père n'aurait plus été disponible pour elle.

T'sais, j'ai décidé de ne pas aller à l'université, parce que je suis tombée en amour. [...] Mon ex il me disait tout le temps que je devrais, que je serais vraiment bonne [pour aller danser]. Alors j'avais, tu sais, lui dans mon oreille un peu. [...] Vu que j'étais dans une relation, pis je l'ai aimé cet homme-là pis je sais qu'il m'a aimée. C'était un amour qui était malsain, mais on était vraiment liés ensemble pis il ne m'a jamais jugée, manqué de respect pour ce que je faisais. (ELENA)

Fayah, qui se disait révoltée, nous explique ainsi son entrée dans l'industrie : la fuite du milieu familial et les mouvements de révolte tant envers la famille que les pair.es seront propices à céder à l'influence d'autrui, afin de soutenir son mouvement d'autonomisation.

Veut, veut pas, quand j'étais à l'école des adultes, j'avais beaucoup d'influence des gens qui disaient : « Eh, tu devrais faire de la prostitution, tu devrais danser, tu devrais danser, tu devrais danser. » Fait que là, à dix-sept ans, c'était dans ma tête : « Eh, je devrais aller danser. Je devrais aller danser. Je devrais aller danser. » Fait que je me suis enlignée vers là. (FAYAH)

Alors que Dafné, placée en famille d'accueil toute son adolescence, reprend contact avec son père au début de l'âge adulte pour ensuite être expulsée violemment de chez lui –

après avoir vécu le rejet maternel et le décès de la grand-mère, figure substitutive d'attachement.

[...] j'suis tombée dans les mauvaises mains de quelqu'un. Pis t'sais, il m'a réconfortée. Pis après ça il m'a mis euh... dans l'hôtel. Pas loin d'ici, dans un hôtel. Pis me dire « Ah, je reviens. » Pis quand qu'il est revenu, c'était pas lui, c'était un client. Pis il a commencé à dire : « Si tu le fais pas, c'est ta mère ». (DAFNÉ)

Ces mouvements de fuite de la souffrance intrafamiliale ont rendu les femmes vulnérables à l'emprise d'autrui : l'influence de proxénètes et de paires, parfois camouflée sous une relation considérée comme amoureuse. Qu'il s'agisse de la famille ou des centres jeunesse, certaines amies et certains hommes font miroiter à ces jeunes femmes un ailleurs, qui semble pouvoir répondre aux difficultés, aux souffrances actuelles quelles que soient ses modalités de manifestations : intériorisées (isolement, recherche d'affection) ou extériorisées (révolte, fugues).

Parfois aussi, le mal-être ressenti demeure difficilement nommable, comme en témoigne Imane.

Elle était en train de divorcer avec mon beau-père pis tout. Donc il y avait beaucoup de choses qui se passaient en même temps. Mais je sais pas. Moi, j'étais juste... j'étais juste pas bien. Je sortais tout le temps. Comme, j'allais à l'école, mais après l'école, j'allais chez mes ami.es [rire]. Donc je revenais souvent tard. En même temps, je la comprends [ma mère] et tout, mais, comme, j'avais juste... [...] Donc c'est ça aussi qui faisait qu'on se chicanait à tous les jours, là.

[Chercheuse : Pis est-ce que t'es capable de peut-être identifier qu'est-ce qui faisait que t'avais pas envie d'être chez toi ?]

[rire]. Je sais pas. Plein de choses, sûrement. [long silence]. Je sais pas. (IMANE)

Le mouvement de fuite, au-delà de vulnérabiliser les jeunes femmes, peut être considéré comme une forme de reprise de pouvoir – tel qu'illustré dans la figure 10 ci-dessous. Extériorisée dans la façon de quitter le milieu de vie, la quête sous-jacente – ce que nous appelons les enjeux intériorisés – demeure importante à prendre en compte pour bien saisir le mouvement vers l'industrie du sexe.

VERS DES ENJEUX INTÉRIORISÉS : RENSERER LA DONNE DE L'HISTOIRE

POUR QUE TU RENTRES DANS LA PROSTITUTION,
IL Y A UN MANQUE. QUE CE SOIT FINANCIER, PSYCHIQUE,
PEU IMPORTE, IL Y A UN MANQUE. (Fayah)

Comme on l'a vu, la part de l'autre, son influence, son ascendant – mais aussi, à l'enfance, son rejet, sa violence, etc. – entre en collusion avec les enjeux intériorisés chez ces jeunes femmes – ce qui ressort d'ailleurs des propos de Fayah. Après la révolte et le « manque » se dévoile la quête sous-jacente (héritage des blessures de l'enfance et de l'adolescence) qui pourra prendre différentes formes selon les femmes, mais à laquelle vraisemblablement l'industrie du sexe offrait une réponse acceptable – au moins pour un temps. La figure 10 illustre ces différentes quêtes.



Figure 10 : Quêtes sous-jacentes au mouvement vers l'industrie du sexe

Il est à noter que ces quêtes se chevauchent dans les faits; par exemple, sortir de la précarité sera aussi une façon de pallier la honte ressentie précédemment et, ce faisant, de rehausser l'image de soi (combler les besoins narcissiques²⁴). Il s'agit donc d'une question de niveau : extériorité pour le niveau socioéconomique, et intériorité pour les quêtes narcissique et affective. Cette reprise de pouvoir s'affiche dans les gestes (par exemple, l'achat de biens matériels) et l'apparence (vêtements, maquillage et autres), qui viennent contrebalancer justement la marginalisation et la stigmatisation ressenties précédemment en lien avec la précarité socioéconomique. Mais plus encore, une certaine précarité psychique (ou fragilité intérieure) se dévoile, en lien avec les enjeux affectifs et narcissiques hérités de l'histoire familiale (incluant pour certaines, les femmes noires en particulier, la race). Les propos de Clara illustrent bien le renversement désiré, la reprise de pouvoir, par rapport non seulement au statut socioéconomique mais également à l'image de soi – chez cette femme noire pour qui la race est associée, par le biais de l'expérience maternelle, à la pauvreté et à l'oppression.

Pis elle me montrait des filles qui avaient de l'argent, des filles de notre âge qui étaient comme super belles, qui étaient super bien arrangées, qui étaient comme...! C'était juste le rêve, là. Leur mode de vie, c'était le rêve. Elles étaient déjà en appartement. Pis pour moi, c'était juste... c'était tellement abstrait, comme mode de vie. J'habitais dans un appartement, comme... sur un, dans un lit superposé. (CLARA)

Avant d'entrer plus avant dans la spécificité de ces enjeux, mentionnons au passage combien la notion de plaisir, quoique pouvant apparaître choquante en ce domaine, est importante à considérer ici, non seulement pour comprendre l'entrée dans l'industrie chez certaines femmes, mais pour considérer certains aspects relatifs à la sortie. Dafné nous rappelle que certains vécus associés à l'industrie sont non seulement importants dans leur trajectoire, mais peuvent aussi leur manquer...

Je pense que j'aime, j'aimais le danger. T'sais des fois, c'est bizarre à dire, mais t'sais le challenge, le... ouais. T'sais tu penses que t'es invisible là, tu penses comme qu'il peut rien t'arriver et tout. T'sais quand on est jeune, on est un peu comme ça là. Mais ouais, je pense que c'est ça. Le challenge de t'sais, l'adrénaline là. [...] Mais là je suis rendue trop vieille pour ça. [rires] Mais pour dire la vérité des fois ça me manque, t'sais le côté adrénaline... (DAFNÉ)

²⁴ Ici et tout au long de ce rapport, le terme « narcissique » est employé non pas dans le sens péjoratif ou pathologique, mais au sens psychodynamique de ce qui se rapporte à soi, à l'image de soi, au lien à soi.

LE PLAISIR

C'EST DE REVOIR UNE PERSONNE QUI ÉTAIT « CORRECTE »,
LÀ, ON VA DIRE, ENTRE GUILLEMETS. EUH... T'SAIS ?
ÇA POUVAIT FAIRE PLAISIR AUSSI. PIS QUI NOUS DONNAIT
UNE IMPRESSION DE RESPECT AUSSI. (Maeve)

L'expérience de Dafné évoque aussi la correspondance avec l'adolescence, là où l'excitation – et le plaisir associé – tient non seulement à la transgression, mais également à la prise de risque. On peut voir aussi cet apport très adolescent (Zimmermann et al., 2017) chez la participante la plus jeune, à peine 20 ans, qui semble vivre dans l'industrie une adolescence assez typique sur le plan psychique : le plaisir associé aux amies, à la fête, à la drogue...

Ben, au début, c'était vraiment, comme... C'était plus le fun. On voyait ça comme un jeu, sans savoir vraiment qu'est-ce que c'était réellement, là. (IMANE)

Le plaisir est une composante importante de l'expérience d'entrée dans l'industrie pour certaines femmes. Une façon première de pallier la souffrance antérieure. Plaisir ressenti dans l'instant, plaisir médiatisé par l'argent obtenu, mais plaisir aussi lié à la valorisation de l'image de soi, en contraste, bien souvent, avec le vécu antérieur. Plaisir de la transgression, de la liberté et de la reprise de pouvoir, mais aussi de la fête et du luxe.

Autant d'éléments qui renversent en quelque sorte la situation antérieure : la précarité économique, le rejet et l'exclusion en raison notamment de son look et du manque d'agentivité sur sa vie.

Même la curiosité, présentée comme une caractéristique personnelle par plus du tiers des femmes (« il y avait juste de la curiosité », explique Clara) peut être considérée sous l'angle d'un tel renversement, après une histoire familiale peu propice à la découverte de soi, de l'autre aussi. La curiosité serait entrevue non seulement dans le regard porté sur des femmes considérées comme inspirantes et différentes de soi (par exemple, selon Maeve), mais également en lien avec des parties de soi que les femmes désirent exploiter davantage (tel que formulé par Elena).

[Chercheuse : Qu'est-ce qu'elle avait de, de différent de toi ?] Euh... elle était confiante. Elle était beaucoup plus confiante. Euh... c'est ça. C'est vraiment ça qui ressortait. T'sais ? Elle avait pas peur de demander ce qu'elle veut, elle avait pas peur d'exiger certaines choses aussi. Euh... c'est vraiment la confiance qui ressortait.

La confiance. Pis, euh... le fait qu'elle était bien dans sa peau aussi. Euh... qu'elle se laissait aller. C'était comme une, euh... hédoniste. [rires] Donc, euh... ouais, c'est ça. (MAEVE)

J'avais un très, très bon travail, mais tu sais, j'avais une curiosité. [...] Pis moi, je ne suis pas impulsive là, mais je n'ai pas peur non plus d'essayer des choses nouvelles, différentes. Pis euh... t'sais, je suis libertine un peu dans un petit sens... T'sais je suis très confortable avec mon corps. La nudité ça ne me dérange pas... Alors j'ai commencé à danser pis je l'ai aimé. [...] Tu sais j'avais une grande curiosité... tu sais, dans ce domaine plus underground, pis j'ai un petit côté anarchiste. (ELENA)

Si, en après-coup de l'expérience, plusieurs sources de plaisir sont reconnues par les femmes (excitation/adrénaline, niveau de vie, image positive de soi, climat de fête...), reste que certains bémols sont aussi mentionnés.

[...] C'est dans ce sens-là donc. Y a beaucoup d'adrénaline sur le coup. Hum... c'est un grand train de vie pis surtout, il y a de l'alcool aussi qui embarque. Mais là, c'est sûr qu'on a l'impression que c'est le fun, que c'est le party, euh... t'sais tout le monde dans le spa et tout ça. Mais, t'sais il y a énormément d'abus. Euh... la ligne entre, t'sais, pour le consentement, est très mince. (MAEVE)

Effectivement, comme le laisse entrevoir Maeve par son constat des abus dans l'industrie, ce plaisir ne sera pas vécu par toutes les femmes – c'est notamment le cas de Gloria, qui n'a pas d'autres options que la prostitution pour soutenir sa trajectoire de fuite d'un conjoint violent, une situation de vulnérabilité associée à l'immigration récente et à la possessivité du conjoint.

C'était pas une partie de plaisir, se prostituer, là. C'était une survie. (GLORIA)

C'est que le plaisir apparaît tenir au renversement des souffrances antérieures, des quêtes sous-jacentes mentionnées ci-dessus. À celles-ci s'ajoute la dimension révolte et excitation/transgression (rappelant le processus adolescent) qui pourrait constituer pour certaines femmes le moteur initial de leur trajectoire vers l'industrie.

SORTIR DE LA PRÉCARITÉ SOCIOÉCONOMIQUE

Plusieurs considérations relatives à des éléments structuraux, socioéconomiques ont été évoquées ci-dessus, en parallèle aux aléas des milieux familiaux d'origine des femmes rencontrées. Ces éléments ne sont pas sans laisser de traces au niveau des désirs de ces femmes au début de l'âge adulte. La précarité, parfois juxtée à la racialisation, alimente des sentiments de honte et, bien sûr, le désir de s'émanciper de celle-ci. Fortement reliés à la question du niveau socioéconomique se retrouvent des facteurs de la trajectoire personnelle tels l'abandon de l'école (qui touche la majorité des femmes rencontrées) et les difficultés scolaires (près de la moitié des participantes)²⁵ en tant qu'obstacles à l'atteinte du niveau de vie espéré. Par ailleurs, sortir de la précarité revient pour plusieurs à se dissocier du vécu antérieur, alors que pour d'autres, il s'agit de maintenir le style de vie du milieu parental initial avant la distanciation du père pourvoyeur : « [...] je voulais avoir, le luxe que je voulais avoir... », admet Fayah.

Ainsi, pour plusieurs femmes, poussées à s'émanciper du milieu familial, les emplois suffisamment rémunérés sont difficiles à trouver, faute de qualifications et d'expériences, ou alors, compte tenu parfois du niveau de vie désiré de même qu'un style de vie jumelé à la consommation de SPA.

[...] à l'époque, c'était difficile pour moi de trouver un emploi. Parce que j'avais pas d'expérience de travail pis tout. (KARINA)

[...] suite à la séparation de mes parents, euh... j'avais plus l'attention ni le luxe que je voulais avoir. Fait que je me suis dit, je veux avoir des sous. Pis je postule des CV, personne m'embauche, personne m'appelle. Fait que je me suis dit, je vais aller là ! [...] juste donner ton corps, c'est plus facile, genre. (FAYAH)

You know, welfare was just not enough money to... cover that, so... I mean welfare gives you money for like, food and rent, but not for like, you know, shopping, cigarettes, drugs, partying, whatever. So I just looked in the newspaper, you know, for jobs. And I saw uh, there was an ad for escorts [...]. (JANET)

²⁵ Bien que les femmes n'aient pas abordé leur réalité sous cet angle, la littérature démontre que les dysfonctionnalités au niveau familial, de même que certains enjeux inhérents à l'immigration (par exemple, la difficulté pour les parents immigrants de soutenir l'investissement scolaire des enfants) peuvent complexifier le parcours scolaire chez les jeunes (Bouche-Florin et al., 2017).

Pour quelques participantes, des facteurs liés à l'immigration et à la culture viendront renforcer cette impasse du point de vue socioéconomique (associée à une scolarité interrompue). Pour Gloria, mère de deux enfants, isolée socialement en raison de l'immigration et de l'emprise du conjoint, les options disponibles pour se libérer d'un conjoint extrêmement violent sont limitées.

La vie m'a poussée dans ma vie. C'était... J'avais les choix a, b, c : prostituée, travailler sur la rue ou être danseuse. Qu'est-ce que tu fais ? T'as pas de CV, t'as pas d'expérience au Canada. Tu viens d'arriver. T'as pas de famille, t'as pas personne. Et après, ça te suit toute ta vie jusqu'à maintenant. Moi, j'ai un dossier. J'ai été pognée dans une descente. (GLORIA)

Sous ce discours plus rationnel (le besoin d'argent) se retrouvent néanmoins d'autres enjeux. De fait, la situation économique (comme c'est le cas pour Hortense, issue d'un milieu de vie précaire), le contexte migratoire et le vécu infantile ne sont pas sans impact sur l'image de soi et le rapport à l'autre.

J'étais considérée comme une « à part ». J'étais pas dans la gang de sports-études avec papa-maman là qui les amenaient en auto ou euh, t'sais ? Moi je désirais d'être traitée un peu aussi. Mais t'sais moi j'étais dans une autre réalité. Dans un quartier plus, pas plus pauvre, mais pauvre. T'sais quand tu viens d'arriver au Canada dans un sous-sol, t'es pas dans une... t'sais ? Fait que bref hum [soupir]. Fait que je me sentais désirée [de par le travail dans l'industrie]. (HORTENSE)

La prise en compte de ces enjeux permet de comprendre comment certaines femmes rencontrées ayant tout de même persévéré, pour un temps, dans leurs études, se sont retrouvées avec la même précarité monétaire et l'impossibilité de la pallier hors de l'industrie. C'est le cas notamment de Maeve et de Natalia qui décrivent ainsi les aléas de la conciliation étude-travail.

Je sortais du cégep, je trouvais pas un emploi dans mon domaine et tout ça. De toute façon, je voulais continuer les études universitaires. [...] Je trouvais pas un travail satisfaisant, qui était assez payant aussi. Pis là, j'ai trouvé une affaire de massage. (MAEVE)

[...] je pouvais pas travailler la semaine. Il fallait que j'aille à l'école [soupir]. Fait que, je travaillais les fins de semaine, mais là, des fois, je faisais pas assez, la fin de semaine. Fait que là, je me tapais l'école, le travail le soir pis après, le travail de nuit, pis j'allais à l'école le lendemain. C'était le bordel [petit rire]. (NATALIA)

Difficile, donc, de saisir chez ces femmes l'attrait de l'industrie si l'on omet les enjeux sous-jacents. Pour Natalia, qui a vécu une relation houleuse avec sa mère à l'adolescence et a rapidement quitté le foyer familial, une réponse à sa quête affective aura eu tôt fait de la diriger vers l'industrie (ce qui est le cas d'autres femmes rencontrées, par exemple, Hortense).

Ben, c'est un gars qui m'a amenée là-bas. Il m'avait dit qu'il avait des problèmes pis que des gars allaient le tuer pis qu'il fallait qu'il ramasse de l'argent. Fait que, moi, je l'ai fait par amour. C'est comme ça que j'ai commencé. (NATALIA)

Maeve, quant à elle, parle ainsi de la résonance entre le vécu dans l'industrie et l'expérience auprès de son père, violent, revenu dans sa vie après un long abandon, ce qui fait écho au discours d'autres femmes comme Karina, antérieurement dénigrées, qui ne se sentent « **bonnes qu'à ça** ».

[...] c'est comme si toute cette honte pis tout ça était, était comme déjà là. Tout était comme déjà programmé. Donc, je me suis dit, c'était comme... naturel. T'sais ? Les émotions que je ressentais, c'étaient les mêmes que quand j'ai commencé dans l'industrie. Je me sentais déjà comme à mon plus bas. Donc, je suis arrivée dans l'industrie comme un petit peu par hasard et tout ça. Parce que j'avais des besoins financiers hyper importants. Mais... ce que je ressentais dans le salon, c'était la même chose que je ressentais à l'extérieur. Donc, pour moi, c'était comme... je m'en fous, t'sais, c'est juste une continuité. (MAEVE)

De différentes façons, la sortie de la précarité s'apparente à une reprise de pouvoir pour les femmes. Si l'on conçoit aisément le pouvoir monétaire, reste que du point de vue psychique, l'on reconnaît aussi combien le renversement de la posture de victime, mais aussi, de la stigmatisation dépasse largement les simples bénéfices matériels. Dans la situation de Clara, en outre, l'évitement du racisme correspond à l'identification au modèle paternel (et la différenciation de la mère, doublement précarisée par la séparation conjugale et le racisme subi).

Mais mon père avait de l'argent, mon père, c'était un homme d'affaires. Mon père était comme... je voyais la... je comprenais la différence entre comment est-ce que les Blancs traitaient mon papa et la différence entre comment est-ce que les gens traitaient le papa des autres filles qui étaient noires. So I was just like... very, very attached to my dad. Pis... pis c'est ça ! Je sentais juste comme... que quand j'étais autour de mon père, les Blancs osaient pas être racistes. Mais quand j'étais avec ma mère, les Blancs, it was like a free-for-all. Et comme, je me suis retrouvée dans des situations avec des adultes, où... ils auraient pas dû être seuls avec moi, dans

des moments comme ça... pour me dire des choses racistes. Ou comme... me dire des trucs vraiment méchants, des choses cruelles. [...] Et mon père m'a appris que l'amour était comme directement relié, un peu, à comme... how much funds you have. (CLARA)

Ce renversement de la précarité soutenu par l'identification à un modèle parental qui valorise le pouvoir monétaire, pourrait s'expliquer en partie par la trajectoire migratoire. En effet, les immigrant.es peuvent subir une perte importante de statut en raison de la migration et de la non-reconnaissance des formations dans certains domaines et professions (Chicha, 2012). En ce sens, Fayah semble s'être positionnée, dans l'industrie, en cohérence avec un tel diktat paternel, possiblement lié à l'immigration :

[...] « mets-toi tout le temps avec les plus intelligents. T'sais ? Tiens-toi toujours avec des gens qui ont plus que toi, pour pouvoir soutirer ». T'sais ? Fait que j'ai gardé cette optique-là toute ma vie. Pis c'est ça que je fais. (FAYAH)

Rapport à l'argent

I KNOW A LOT OF GIRLS WHO I GUESS ARE LOOKING FOR AFFECTION, SO THEY THINK THAT'S LOVE AND THEY THINK MONEY IS LOVE... (Janet)

Le rapport à l'argent traverse l'expérience dans l'industrie et, pour plusieurs femmes, s'inscrit même en amont, par la précarité dans l'histoire et la souffrance associée. Du reste, le discours des femmes amène à considérer plutôt l'argent comme un *signifiant*, un symbole qui recèle différentes significations²⁶. D'où, sans doute, l'omniprésence de ce signifiant dans le discours des femmes, aux différents temps de leur parcours, et ce, jusqu'à la sortie de l'industrie.

Pour certaines femmes ayant été abusées (en particulier sexuellement), l'argent tend à symboliser la relation transactionnelle, autrefois subie. Ce lien avec les abus antérieurs – et en contrepartie, la valeur et l'objectification de soi – ressort d'emblée des propos de Karina (qui a subi des abus sexuels dès la prime enfance) : « **homme égale cash** », dès lors

²⁶ Significations ou plus précisément « signifiés » c'est-à-dire ce qui est symbolisé par ce signifiant comme nous l'apprend la linguistique (voir *Larousse* en ligne).

que son abuseur la récompensait matériellement pour ses actes. On constate ici le double renversement. D'abord, ce renversement est perceptible dans l'objectification qui est désormais celle de l'autre, de l'homme. Mais également, il s'agit d'un retour du balancier en tant que façon de faire respecter, un tant soit peu, sa valeur, plutôt que de simplement subir, comme à l'enfance. Les propos de Maeve sont, en ce sens, éloquents.

Je me sentais déjà dévalorisée, euh, on me manquait déjà de respect. T'sais ? Euh... que ça soit, genre, un cousin ou mon père ou, euh... c'est ça, ou à mettons, une fréquentation. Donc, pour moi, c'était comme... comment dire ? C'était comme du connu. Euh... c'est pas que je le voulais, [c'était] inconscient. Sauf que c'est comme si je l'acceptais pour le prix d'un peu d'argent. Parce que je me disais, t'sais ? C'est du connu. (MAEVE)

Chez certaines femmes, peut-être en raison de leur jeune âge, il apparaît plus difficile de lier cette relation transactionnelle au vécu infantile (demeuré peu exploré en entrevue), quoique l'histoire d'Imane tende à ressembler à celle d'autres femmes ayant fui le milieu familial à répétition.

Avant de faire de quoi avec un gars, il fallait qu'il nous donne de l'argent. Ou pas. Mais au début, c'était vraiment pas de l'argent, au début. C'était... On allait au resto ou on sortait. Il nous payait du linge. Pis après, comme, on faisait de quoi avec lui. Fait que... Pis c'est pas qu'on se sentait obligées, mais c'était comme si on devait le faire et tout. Mais après, c'est devenu autres choses... So, je me dis... je suis tellement habituée à ça. Je vais pas faire quelque chose avec n'importe qui, comme ça, parce que si je t'aime pas, je vais pas aller coucher avec toi juste parce que t'as envie de coucher avec moi pour le plaisir. Il faut que j'aie de quoi. So, si j'ai pas rien en retour, je vais pas le faire, à part si t'es mon boy. (IMANE)

Similairement, Angela rapporte aussi ce vécu de fuite (de son domicile puis des centres jeunesse), où l'argent représente le pouvoir, un pouvoir sur l'autre. Et ce, dans un contexte d'inégalités de genres.

[...] ça me fait sentir comme si j'étais le power, là. Comme j'ai du pouvoir. Ouais. C'est vraiment ça. [...] c'est juste que je suis du genre à aimer travailler pour ce que je veux. Tu comprends ? Pas être dépendante d'un homme ou des choses comme ça, c'est vraiment important pour moi. Fait que c'est pour ça que pour moi, c'était rien, là. D'aller... partir un, deux, trois semaines ou... revenir ici, pis compter mon cash, pis après ça, repartir. T'sais ? Des fois, je m'ennuie de ça aussi, là. (ANGELA)

Pour Angela, ce pouvoir monétaire est assorti d'un renversement, d'une libération par rapport à l'emprise de l'autre, de l'homme, une poursuite de la fuite entreprise dès l'adolescence qui l'aura menée en centre d'accueil. Son discours rappelle aussi que certains aspects de l'industrie pourront manquer aux femmes à leur sortie de celle-ci : moins l'argent en tant que tel, que le sentiment de liberté – donc un apport intérieur...

Du reste, la particularité de l'argent, dans l'histoire de ces femmes, est l'impossible accumulation, l'inaccessible « **pouvoir d'achat** », qui permettrait de fonder quelque chose et de sortir définitivement de la précarité, comme l'explique Hortense.

[...] le fait de, de connaître facilement l'accès à l'argent et tout, ben... ça l'aide pas nécessairement à miser sur le pouvoir d'achat. Puis pour pouvoir avoir un toit ou un logement ou être indépendante ben... y a aussi un travail de réapproprier... cette mentalité-là du moins t'sais, de l'économie, d'avoir un pouvoir d'achat [rires]. (HORTENSE)

Comment comprendre ce rapport à l'argent où rien ne reste ? Où tout est dépensé à mesure pour maintenir un mode de vie, voire un mode d'être ? « **J'étais aveuglée par l'argent aussi** », avoue Hortense qui ajoute : « **finalement plus tard, tu te rends au bout de toutes ces expériences-là, y'a rien qui reste** ». Fayah constate qu'elle ne « **possédait rien** », Dafné, que « **tu ne vas jamais en avoir assez** », et finalement, Berthe explique : « **Faire de l'argent, c'est addictif** ». Mais l'addiction est un symptôme (Bernaud, 2021)... de quoi ? Sans doute la manifestation d'un désir qui demeure toujours insatisfait, qui demeure obscur, sous la façade que constitue l'argent. Ce qui amène à considérer les soubassements de cette reprise de pouvoir médiatisée par l'argent et les biens matériels.

Plus précisément se discernent deux enjeux principaux de cette reprise de pouvoir sur l'autre (et dans la société) face à différents lieux d'oppression, médiatisée par le symbole monétaire et matériel (voir la figure 10). Ces enjeux sont infiltrés par les expériences migratoires et raciales.

- Enjeux affectifs : en tant que réparation du sentiment de rejet, de l'exclusion, en lien avec les aléas de l'immigration et, pour plusieurs, la race.
- Enjeux narcissiques : en tant que réparation des atteintes répétées à l'image de soi à la suite de diverses formes de maltraitance et de racisme.

ENJEUX AFFECTIFS

C'EST DE SE SENTIR, EUH... DE SENTIR QU'IL Y A QUELQU'UN
QUI S'INTÉRESSE À NOUS. T'SAIS ? QUI NOUS POSE DES
QUESTIONS, QUI NOUS DIT : « EST-CE QUE T'ES CORRECTE ? »
T'SAIS ? DES CHOSES COMME ÇA. (Maeve)

Sous différentes raisons justifiant l'entrée dans l'industrie ressortent rapidement des enjeux affectifs, comme le rappelle Maeve, en lien avec le vécu infantile que nous avons vu être particulièrement défailant sur ce point. Au-delà de la non-reconnaissance des abus sexuels pour Karina, de l'absence de la protection parentale face aux abus familiaux chez Hortense, etc., se retrouvent chez plusieurs participantes une non-disponibilité parentale, un manque affectif plus subtil attribué à la mère²⁷ : maladie mentale, dépressivité... Imane et Elena en témoignent.

[...] il y avait personne qui me bottait dans le cul. Donc, j'étais comme : « Ah, bye, là ! Je m'en fous complètement. » (IMANE)

[...] ma mère elle ne s'inquiétait pas de moi, mais je me sentais comme négligée... (ELENA)

Ce qui amène Elena à faire le constat suivant :

Souvent les femmes qui dansent, elles n'ont pas eu une super de bonne relation avec leur mère. Le père, même s'il est présent, souvent il est absent et son influence n'est pas une... L'homme... notre première influence masculine c'est notre père, right ? Si on avait une relation saine, je pense, avec notre père, c'est rare qu'on prendrait ces décisions, qu'on irait sur ce chemin-là de danser, de travailler dans l'industrie du sexe, tu sais. (ELENA)

La distinction homme-femme, esquissée par Elena dans le contexte familial, est parfois plus clairement explicitée et élargie à la société, par exemple par Clara.

Je voulais sentir que j'étais une femme. Et... c'est dommage que la société ait dit à une femme qu'elle peut être féminine, qu'elle peut être une femme, seulement par sa sexualité. C'est... je voulais être une femme, je voulais me sentir femme. Je

²⁷ Rappelons que les figures paternelles, potentiellement moins blâmées, auront bien souvent été absentes ou alors, abusives.

trouvais que j'étais juste trop gamine. I wanted to be a woman, that's what I wanted. [rires] (CLARA)

Toutefois, cette polarisation homme-femme, nous l'avons vu, peut difficilement faire fi de l'héritage infantile intrafamilial : représentation de la femme, voire objectification, comme on le voit dans d'autres pans du récit de Clara, puis de Maeve.

Mais je m'aperçois que si mon père aurait été mieux, s'il aurait été différent, si mon père avait eu plus de respect pour les femmes, j'aurais... appris à me faire respecter par les hommes. (CLARA)

Mais il [mon père] a vraiment été l'élément déclencheur. C'est vraiment cette relation-là qui a été hyper négative et tout ça, ce contexte-là, qui a fait en sorte que... t'sais ? Je vais faire ce que j'ai à faire. Pis c'était comme... à tout prix. Parce que de toute façon, il y a pas grand monde, à part ma mère, qui voit ma valeur t'sais ? [...] Parce que c'était comme, lui, il avait un plan pour moi. Il était comme, euh... « tu vas être ce genre de femme-là ». Pis, euh... « idéalement, tu t'en irais avec quelqu'un, euh... de style, personnalité », t'sais, tout ça. Comme il avait même des discussions, avec moi, évidemment, pour me dire que, il allait m'amener dans notre pays. Euh, pis là, comme moi, je suis une femme libre et tout. Donc, pour moi, c'était comme... c'était tellement une situation d'anxiété. (MAEVE)

Les propos de plusieurs femmes illustrent aussi le lien intime entre la faille affective et la faille relative à l'image de soi (narcissique). Dans le cas de Clara (et d'autres femmes, par exemple Hortense), rappelons-le, cette faille narcissique est également liée au racisme envers les Noires.

[...] c'était pas vraiment pour l'argent. Oui, c'était l'argent, mais c'était parce que je voulais rencontrer des gars. Je voulais me sentir belle. Je voulais sentir que j'étais... que j'avais autant de valeur que mon amie [prénom], que mon amie [prénom], que mon amie [prénom]. Que j'étais capable de rencontrer... des garçons. (CLARA)

ENJEUX NARCISSIQUES : RECTIFIER L'IMAGE DE SOI ALTÉRÉE

C'EST TRISTE, J'AI TROUVÉ ÇA COOL.
ON DIRAIT QUE J'AVAIS COMME UN SECRET.
JE ME SENTAIS... ON DIRAIT QUE J'AVAIS COMME...
TROUVÉ MA VALEUR, QUELQUE PART. (Clara)

Tel qu'envisagé précédemment, la subdivision en enjeux est un peu arbitraire, puisque ceux-ci sont intriqués l'un à l'autre. En référence aux propos de Clara, l'on remarque combien la question du manque affectif (parental puis dans les relations amoureuses), des modèles identificatoires masculin et féminin (parentaux et sociétaux), et des enjeux narcissiques liés à la précarité, la race et la conception de la femme tissent un pont entre le vécu infantile, adolescent, puis adulte – dans l'industrie.

L'histoire d'Hortense est aussi exemplaire de la collusion entre l'influence d'un proxénète, la quête affective (rappelons le manque affectif ressenti auprès des parents, au retour d'une séparation liée à l'immigration parentale dans l'enfance, de même que les abus qui ont été vécus alors dans le pays d'origine), la honte de sa couleur induite par le racisme subi (à l'extérieur de Montréal), puis l'instabilité liée aux placements répétés. Si l'on comprend bien ici la « curiosité » revendiquée en lien avec une éducation limitante, il est difficile d'y voir uniquement un trait de caractère inné. L'apport en termes de rehaussement de l'image de soi apparaît prédominant.

Il m'a amenée dans ce milieu-là veut veut pas. Mais... c'est basé sur ma curiosité qu'il a créée en moi aussi t'sais ? [rires] À cause de ce qui allait pas. Parce qu'il était [en position de pouvoir]. Fait que t'sais à chaque semaine je le rencontrais. Fait que t'sais, en plus de le voir chaque semaine, il me montrait des photos de sa femme en g-string, t'sais. Pis moi j'étais en plein développement, je voulais me sentir belle comme Naomi. Mais au lieu de ça, pour les garçons de mon âge j'étais comme le singe. (HORTENSE)

[...] pis pourquoi que je me sentais valorisée par ça c'est que... La première fois qu'il [homme en position d'autorité] m'a amenée dans un bar de danseuses, c'est que... C'est là que je voyais des corps comme moi [femme noire], t'sais ? Alors que dans mon quotidien, surtout quand tu commences à être adolescente, ben tu veux être belle, tu veux plaire pis t'sais ? (HORTENSE)

D'autres femmes rapportent aussi la valorisation encourue fortement intriquée aux enjeux affectifs dans l'industrie en tant que renversement du vécu antérieur.

[...] c'est le contraste, je pense. Entre la vie personnelle pis comment je me sentais dans le salon. Parce que, t'sais ? C'était tellement négatif, là, je me disais ok, on me fait des compliments, euh... c'est ça, on me reconnaît pis on me veut. [...] Donc, il y avait cette valorisation-là, rapide. C'est comme ah, wow, on veut être avec moi et tout ça. [...] je veux pas dire que j'étais bien, mais j'avais un certain... j'avais des clients réguliers avec qui je m'entendais bien. Euh... quand j'allais les voir, je me sentais comme... presque épanouie. J'étais comme, wow, j'ai une complicité avec ces personnes-là... (MAEVE)

Du reste, on peut esquisser une différence ici entre le parcours des femmes noires et des autres femmes racisées, sachant à quel point le manque de modèle valorisé de femme noire semble avoir influé sur la trajectoire d'Hortense (son discours en dit peu sur le modèle maternel, mais dans tous les cas, elle a peu vécu avec sa mère), alors que pour Clara, le dénigrement associé au modèle maternel (de faiblesse) tant par le père que par la société ressort.

[...] ils [les pairs, à l'adolescence] sont comme : « Ah, mais Clara pourra jamais être une pute. » Mais j'étais comme : « Mais pourquoi ? Pourquoi je pourrais pas être une pute ? Comme est-ce que c'est parce que je suis pas belle ? » Comme... on dirait que c'est ça qui a déclenché cette envie de faire ça. [...] I can be sexual too. And that's so weird, but it's sad at the same time. [...] c'était vraiment parce que je voulais de l'attention. [...] Je voulais juste... comme me sentir belle. Je voulais juste qu'un homme me regarde, pis qu'il me trouve belle. J'avais envie qu'un gars, qu'un homme soit aussi gentil que... je voyais les hommes être gentils avec mes amies. (CLARA)

Si l'on comprend bien comment la valeur de soi est affectée par la conception de la femme, on remarque que cette fine alliance entre valeur de soi et regard ou attention par l'autre, en lien avec la « beauté » et donc l'image, ramène – subtilement peut-être – au pouvoir de l'autre, à l'oppression, et donc, l'objectification de soi. La façon dont Elena rapporte son succès à l'étranger semble confirmer cette proposition : « feature »²⁸, ne s'agit-il pas, par

²⁸ La définition anglaise est en ce sens très claire : « a distinctive attribute or aspect of something » (dictionnaire *Oxford* en ligne). Bien sûr, la participante faisait allusion au verbe utilisé sans doute pour annoncer sa présence : « featuring ».

définition, d'une caractéristique, d'un trait – et non d'un sujet à part entière – qui fait dans ce cas l'objet d'un échange ?

Moi je voyageais. J'étais rendue où est-ce que les clubs me payaient pour travailler. T'sais, j'étais rendue un... une feature. (ELENA)

Le personnage

[...] J'AI TOUJOURS ÉTÉ HABITUÉE À ÊTRE DANS UN PERSONNAGE, QUAND QUE JE TRAVAILLAIS COMME DANSEUSE NUE. TU SAIS, TU RENTRES DANS UN PERSONNAGE, T'AS PAS TON NOM. T'AS UN COSTUME DIFFÉRENT, TU FAIS TOUT POUR PLAIRE AUX CLIENTS, RIGHT ? (Natalia)

En lien avec l'image de soi projetée et la valorisation associée, quelques femmes auront mis de l'avant la création d'un personnage, d'un alter ego, dans l'industrie. De nouveau, cet aspect apparaît important à considérer du point de vue de ce qui est recherché et parfois retiré par les femmes de cette expérience. Mentionnons toutefois que les femmes qui ont tenu ces propos sont pâles de peau, et ne mettent pas tant le racisme ambiant au premier plan.

Mais... cette fille-là, évidemment, elle était hyper détachée, tout ça. Donc, euh... j'ai fait ça pour me protéger. Psychologiquement aussi. [...] Pis en étant cette fille-là, ben... ça m'a aidée à être moins... avoir moins les idées noires, je pense. Parce qu'à un moment donné, ça peut devenir sombre très, très rapidement. Pis ça, ça m'a aidée. Comme... il y a un semblant de vraie vie. (MAEVE)

Ce personnage, qui est à la fois soi et non-soi, pourrait aussi s'apparenter à l'effet de la consommation, au secret, et à la vie « underground » évoqués par plusieurs femmes, tant il permet de distinguer, cliver les deux univers et éviter la honte ou même la dépressivité associée.

Je consommais avant. Mais mon niveau de consommation était différent. Premièrement, j'étais socio-consommatrice. Mais dans la prostitution, j'étais consommatrice... comme tout le long. [...] je voulais pas aller chez la famille pour qu'ils sachent ce qui se passe dans ma vie. (FAYAH)

[...] je pouvais disparaître pendant des jours. I would... parce que je voulais pas que ma mère me voie dans cet état-là. (CLARA)

Néanmoins, le personnage décrit par certaines femmes sous-tend aussi le développement d'autres aspects de soi auparavant difficiles d'accès, et dans tous les cas, une forme de réponse à la quête narcissique antérieure. Elena et Maeve, par exemple, décrivent combien elles ont pu se montrer davantage extraverties, affirmées et confiantes, en plus d'explorer une autre facette de leur féminité.

[...] mon nom de danseuse c'était [nom de scène] et Elena là, c'était deux personnes différentes. Elena elle est gênée de nature. [...] T'sais, mais [nom de scène], c'était quelqu'un de super sociable, vraiment extravertie... vraiment flashy over the top [...] La danseuse, elle était en PVC, en cuir... Tu sais, le côté sexuel, sensualité, c'était ça. Mais moi, Elena, moi je suis sportive de nature. J'étais une tomboy quand j'étais jeune. [...] moi c'était adulte que j'ai commencé à me maquiller, pis je ne me maquille pas, tu sais euh... (ELENA)

[...] Elle fait partie de moi. Euh... quand je veux, dans le fond. Dans le sens où, les jours où j'ai confiance en moi, je suis cette fille-là. Mais... t'sais, c'est moi, je sais que c'est moi. Elle m'inspire, en même temps, cette fille-là. Parce que je me dis, elle est en contrôle. Euh... elle va bien, tout le temps. Elle met ses limites et tout ça. Euh... elle est bien dans sa peau. Pis moi, j'ai envie de me sentir comme ça. (MAEVE)

Toutefois, le rapport au corps et même au « spectacle » est récurrent chez Elena qui non seulement aime la danse, mais aura vécu une expérience différente dans l'industrie. De fait, elle profite des avantages de l'une et l'autre des interprétations, des préjugés basés sur l'apparence, la race : noire et exotique, ou blanche et « sophistiquée ».

Ben c'est parce qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes qui avaient mon apparence qui étaient capables de danser de la façon que moi je dansais. [...] Dans les clubs, où est-ce qu'il y avait vraiment... la majorité c'était des... c'est ça des Blancs je suppose. C'était plus gracieux. Un peu plus sophistiqué dans le sens que les Noires c'était un peu plus euh... rough... T'sais, moins élégant, elles vont danser avec le bassin un peu plus [...] Ben je pouvais faire les deux. Parce que la couleur de ma peau me permettait d'aller travailler dans ces clubs-là pis en plus de ça, dans les clubs noirs, j'étais la seule qui faisait ces gros spectacles. (ELENA)

Natalia obtient aussi, par ce personnage, une meilleure appréciation de son image corporelle, mais sous la forme particulière d'un côté dominateur – qui n'est sans doute pas si étranger au sentiment de contrôle dévoilé par les autres femmes.

Moi, j'ai la chance. Moi, j'ai eu plus des clients de domination, parce que j'étais grasse. Ça faisait plus intimidant. Moi, c'était plus ça : plus la domination.
(NATALIA)

Du reste, sous cette forme de reprise de pouvoir opposée à la posture de l'enfant soumise autrefois à l'autorité adulte, difficile d'ignorer la potentielle répétition de l'objectification de soi, au profit du désir de l'autre.

On veut entretenir le désir, on veut entretenir le fait que tout va bien, le masque. On pouvait jamais vraiment être nous-mêmes. (MAEVE)

Tu sais, moi, j'ai toujours été habituée à être dans un personnage, quand je travaillais comme danseuse nue. Tu rentres dans un personnage, t'as pas ton nom. T'as un costume différent, tu fais tout pour plaire aux clients, right ? (NATALIA)

Pour certaines, il serait possible d'assimiler éventuellement cette facette de soi, tel que l'affirme Maeve : « **c'est de l'intégration** ». Cela ramène néanmoins aux enjeux d'exclusion : cet « autre », ce personnage, ne saura pas nécessairement, une fois sortie de l'industrie, prendre consistance dans le social, la société.

Effectivement, Maeve nous rappelle que maintenir ce personnage est exigeant et, par le fait même, que l'intégration n'est pas parfaite.

[...] ce personnage-là, dans le fond, m'a accompagnée. Mais c'était difficile pour moi, parce que... À la fin de la journée, j'avais plus envie d'être ce personnage-là. [...] après ma journée, j'ai envie d'être dans ma bulle. J'ai envie d'être moi-même. Plus faire semblant, t'sais ? [...] Juste parce que j'avais tellement besoin de me retrouver en tant qu'être humain. (MAEVE)

Le plus souvent, ce personnage demeure clivé, associé à un milieu spécifique, ce qui semble favoriser le maintien du sentiment que le soi n'est pas aimable, désirable, etc. En témoigne le secret maintenu sur sa véritable identité dans l'industrie, pour se protéger du regard de l'autre potentiellement dénigrant ou jugeant. Du reste, cette mise à distance d'une partie de soi perdue aussi au sortir de l'industrie, ce qui n'est pas sans conséquences – nous y reviendrons.

[...] tu crées un personnage, parce que tu ne veux pas que les vraies personnes te connaissent vraiment. Tu sais, les clients et tout là. C'est une game, c'est un jeu quand tu rentrais dans un... dans un club de danseuses. T'sais, it's not real. (ELENA)

C'était juste moi qui prenais une distance, dans le fond. Pis, euh... je l'appelais un tel nom. Pis... elle avait telle vie. Mais ça ressemblait beaucoup à ma vie. Mais...

cette fille-là, évidemment, elle était hyper détachée, tout ça. Donc, euh... j'ai fait ça pour me protéger... psychologiquement aussi. (MAEVE)

Pis c'est comme si c'est deux choses que tu veux pas mélanger. Tu veux séparer, tu veux vivre ta vie normale. Mais aussi, tu veux... pouvoir vivre avec ce que t'as vécu dans, avec ton passé. Sans que ça t'atteigne dans ton futur. [...] Mais ça fait partie de moi. Ça fait partie de mon expérience de vie. [...] C'est comme... c'est pas tout le monde qui a besoin de savoir ton vécu, là. (ANGELA)

Le récit des femmes porte ainsi à penser que l'intégration de cet autre aspect de soi et même, de façon plus générale, la valorisation qui peut en découler demeure fragile, voire ambivalente. L'expérience de Gloria va dans ce sens : l'on constate combien l'image de soi, d'abord bonifiée dans l'industrie, cède éventuellement la place à la honte, à la dévalorisation.

[...] mon ex-mari me mettait devant le miroir et me disait : « T'es laide. T'es laide. » [...] [dans l'industrie] on me payait pour me dire : « T'es belle. T'es belle. » Quelqu'un que tu mettais devant le miroir pis que je voyais laide, là.

[...] On m'a laissée à la merci de la vie, à ne pas savoir où m'en aller à part me réfugier dans la... à la fin me ramasser dans un bar et finir par m'écarter les jambes ! [pleurs] (GLORIA)

VERS LE DÉSENCHANTEMENT

MAIS TU PENSAS PAS VRAIMENT À GAGNER DE VIE LÀ.
TU PENSAS JUSTE À FAIRE DE L'ARGENT UN PEU PIS ÇA
DEVENAIT COMME UN PEU UN PANSEMENT.
PIS C'EST UN FAUX PANSEMENT UN PEU. (Hortense)

Si dans un premier temps, l'industrie semble proposer aux femmes des réponses à leurs quêtes héritées du parcours antérieur, reste qu'une forme de désenchantement a été nommée par la quasi-totalité des participantes. On pourrait simplement y voir l'effet du temps qui passe et tous les aspects évidents associés négativement au vécu dans l'industrie et véhiculés dans la littérature. Effectivement, ils apparaissent dans le discours des femmes... Par exemple, la circularité de l'alternance entre consommer pour se prostituer, et se prostituer pour consommer abordée par Janet et Karina.

Parce que les deux vont ensemble, là. Tu retournes dans la drogue, tu retournes dans la prostitution. C'est plus vite... C'est l'affaire la plus vite pour faire de l'argent pour pouvoir te geler, tu sais. Fait que, un va pas sans l'autre, là, quand on a connu ça. (KARINA)

Plus précisément, cette circularité est évoquée en référence à l'argent : les femmes iront jusqu'à s'endetter pour s'habiller, pour être attrayantes, pour se loger... et multiplier les heures de « travail », accepter de plus en plus de demandes, pour maintenir ce style de vie... qui, au départ, semble pouvoir soulager les blessures du passé.

Tu sais, les dépenses, même de transport, on... on veut se pouponer. On veut avoir des beaux vêtements, on veut tout le temps être à son meilleur et tout ça. (MAEVE)

T'as de l'argent, tu dépenses... tu veux encore de l'argent, tu dépenses... tu veux encore de l'argent, tu dépenses... tu veux encore de l'argent, tu dépenses... Veut, veut pas, c'est comme un cercle vicieux. (FAYAH)

Reste que ce passage dans l'industrie peut aussi être considéré sous forme d'une spirale vers le bas, ou mieux encore un vortex. En effet, cette métaphore illustre à la fois la circularité, et le mouvement – accéléré – qui s'y déploie. Après la *crise* issue du vécu infantile, puis adolescent, arrive non pas un changement (quoiqu'on puisse en entrevoir un au premier abord), mais la répétition du même... incluant les souffrances associées.

L'angle précédemment déployé des quêtes et de l'espoir de trouver des réponses à celles-ci apparaît pertinent pour comprendre cette trajectoire dans l'industrie, laquelle ne manquera pas d'entrer en résonance avec l'histoire antérieure des femmes. Ce milieu, après avoir constitué un exutoire pour la révolte et le sentiment de reprise de pouvoir, ne pourra contrer la précarité des femmes, ni offrir une réponse pérenne aux quêtes affective et narcissique. Plus encore, l'expérience dans l'industrie amène régulièrement les femmes à se confronter progressivement à ces mêmes enjeux, désormais amplifiés.

UNE PRÉCARITÉ QUI PERDURE, MÊME VOILÉE

[PARLANT DE L'INDUSTRIE] TU SAIS,
ÇA RAMÈNE DES SOUVENIRS QUI SONT NÉGATIFS.
EUH... ÇA M'ENLÈVE MON POUVOIR, EN FAIT.
ÇA ME DIT COMME : « AH ! TU SAIS, TU TE SOUVIENS
QUAND TU POUVAIS RIEN CONTRÔLER ? » (Maeve)

Tel que mentionné précédemment, la sortie de la précarité sera une réalité ponctuelle pour ces femmes. En effet, si le rapport à l'argent montre que le désir est ailleurs, il montre aussi la futilité de l'acquisition des avoirs. En ce qui concerne la valeur accordée à l'argent, elle apparaît inexistante en soi, ou au regard de l'avenir – ce qui ramène au fait que l'argent, en ce domaine, est le signifiant d'autre chose. Les propos d'Hortense dévoilent en outre le manque de préparation des femmes en termes de gestion de l'argent, laissant entrevoir l'impact ultérieur sur leur processus de sortie de l'industrie.

C'est juste parce que quand t'as pas la notion de la valeur de l'argent... [...] T'sais moi je pouvais aller magasiner, acheter quatre cents piasses de vêtements, je pouvais faire ça euh comme ça t'sais. Y avait pas de planification. Euh... Je pouvais payer le voyage. [...] (HORTENSE)

Si l'argent a d'abord permis à plusieurs femmes de se sentir enfin belles, valorisées, de vivre une autre vie, etc., reste que le constat demeure : éventuellement, plus rien ne reste de celui-ci et des acquis qui y sont reliés. L'impossibilité de tabler sur l'argent obtenu pour sortir résolument de la précarité relève notamment de trois dimensions : la temporalité, la valeur associée à l'argent et le choix de partenaire (quête affective).

La temporalité : éloge de l'immédiateté

La précarité, définie comme l'« état de ce qui n'offre nulle garantie de durée, de stabilité, qui peut toujours être remis en cause » (*Larousse* en ligne), est intimement liée à la temporalité : un temps restreint. En ce sens, le vécu dans l'industrie confirme cette précarité des acquis, tant sur le plan de l'image de soi et des relations affectives, que sur le plan économique. Les changements soutenus par ce mode de vie ne sauraient durer, car axés sur un fonctionnement dans l'immédiat : « **quand on est dans l'industrie, c'est comme si c'était comme... ça coulait comme de l'eau, pis on avait pas peur du lendemain** », explique Maeve. Elle ajoute que la sortie de l'industrie implique de développer « **une autre relation à l'argent** ». Il s'agirait en quelque sorte de ré-intégrer un temps qui passe, avec les aléas associés, notamment en termes d'apparence physique puisque : « [...] **tant qu'on est cute, tu sais, si tu veux, ben, il y a moyen de faire quelque chose pis de... de refaire cet argent-là vite, vite** » (Maeve). Qu'arrive-t-il après ?

Que représente cet argent ?

La volatilité de l'argent pourrait également relever de la valeur qui lui est attribuée. En effet, pour certaines femmes, la dévalorisation éventuellement associée à cet argent issu de l'industrie semble brimer la possibilité d'investir de nouveaux projets.

Des fois je repense retourner là. Faire un montant d'argent pis d'ouvrir [mon entreprise] et tout. Mais en même temps, c'est de l'argent sale [rire et soupir]. Tu sais c'est pas une vie, tu vois ce que j'veux dire ? J'veux pas l'avoir en donnant mon cul. T'sais j'veux pas avoir [mon entreprise] parce que j'ai donné mon corps. (DAFNÉ)

L'expérience de Dafné rappelle l'expression d'Hortense, utilisée plusieurs fois, qui démontre bien le dénigrement associé à l'argent qui « **nous sortait par le vagin** ».

Ces propos confirment combien la valeur de l'argent est relative, et fortement teintée des expériences – ici, celle de l'industrie, mais dans le cas de Karina (« homme égale cash », ci-dessus), celle des abus infantiles – qui lui enlèvent sa valence constructive pour soi, pour le futur, au-delà des acquis qui lui sont brièvement associés.

Les propos d'Hortense se révèlent éclairants pour comprendre l'ampleur de cette relativité et plus précisément à quel point, en tant qu'immigrante, la valeur monétaire peut paraître exacerbée, par la comparaison au pays d'origine – où elle a vécu des abus dans l'enfance.

T'sais quand t'arrives d'un pays pauvre puis ici on te donne quarante dollars... pour des gestes ? Pis déjà que... d'où on vient y a beaucoup d'abus. Y a beaucoup de choses aussi d'où, en tout cas moi dans mon cas aussi, donc on dirait que ça te... ça m'a comme détachée peut-être de mon corps. (HORTENSE)

Ce faisant, si les activités prostitutionnelles permettent de *gagner* sur autrui (l'abuseur de jadis), elles ne manquent pas de soutenir la *perte* d'une partie de soi. On pourrait parler ici du prix important payé par ces femmes : la perte de soi (de la valeur de son corps, comme Hortense), mais aussi la perte de la possibilité d'envisager un homme autrement que comme abuseur ou situé dans une relation transactionnelle.

Mais je me sentais vraiment comme si c'était un agresseur [sa fréquentation d'alors]. [Chercheuse : Tu le voyais comme ça ?] Ouais. Mais ils sont tous comme ça tous les malpropres. (NATALIA)

Comme, j'ai pu vraiment tant de confiance [...] t'sais en ce moment je suis en train de connaître quelqu'un. Pis il sait tout, il sait tout mon passé pis y'est pas là pour juger, il juge pas, tu vois ? Mais en même temps des fois je me demande qu'est-ce qu'il fait là ? [...] Ben dans le fond, j'ai été escorté. [...] Pis il sait tout ce que j'ai fait, mais il est encore là. Fait que je me demande c'est quoi ses intérêts. (DAFNÉ)

L'on perçoit bien, chez Dafné, la faille dans l'estime de soi, en plus de l'altération du lien amoureux – ce qui nous ramène aux deux ordres de quêtes intérieures, inhérentes au vécu dans l'industrie.

DU LIEN AFFECTIF À LA TRANSACTION OBJECTIFIANTE

PIS ON DIRAIT QUE JE SUIS TANNÉE. JE... ÇA M'A COMME... FATIGUÉE, PARCE QUE ÇA A ÉTÉ VRAIMENT TRÈS DIFFICILE DE BÂTIR DES RELATIONS STABLES ET SAINES EN AMITIÉS ET EN RELATIONS. DONC... VOILÀ POURQUOI JE VEUX PAS RETOURNER. (Clara)

Il apparaît que sous ces formes de transactions, les femmes maintiennent – à gros prix – leur statut d'objet de l'autre (n'est-ce pas là le détachement du corps (corps-objet) dont parle Hortense ? On pourrait penser ici aussi au trouble dissociatif, fortement corrélé aux traumatismes²⁹), mais aussi, le peu de confiance en cet autre – qui se sera d'ailleurs révélé le plus souvent défaillant depuis l'enfance. La transaction (corps, argent) ne semble pas pouvoir combler la faille affective et relationnelle.

La dimension transactionnelle prend différentes formes selon les femmes, en lien avec leur partenaire amoureux ou plus largement les hommes. C'est le cas de Fayah, par exemple, qui témoigne de l'échange d'un toit contre son corps, par une expression (« fourrer ») dont le double sens reflète bien l'injustice inhérente à cet échange.

J'ai fait un an à dormir chez des gens, à me faire fourrer, à me faire voler. (FAYAH)

Pour d'autres femmes, telles Hortense et Elena, la transaction sera infiltrée des sentiments entretenus à l'égard de l'homme qui profite de l'argent amassé afin de bonifier son futur, alors que la femme demeure dans l'éphémère sans pouvoir modifier la donne. Ce type de relation n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'iniquité d'antan dans les couples traditionnels où les femmes dites au foyer ne pouvaient « se bâtir un nom, un pouvoir d'achat » (Hortense), puisque leur contribution était socialement et culturellement niée...

[...] à un moment donné quand tu n'es plus heureuse pis tu veux passer à d'autre chose pis lui il était encore, tu sais, lui il voulait encore continuer à fêter. Tu sais, moi je voulais bâtir de quoi. (ELENA)

L'on retrouve chez ces femmes la quête affective sous-jacente, mais la dimension transactionnelle demeure au premier plan, comme on le constate dans les récits d'Hortense et d'Elena. Une transaction injuste, toutefois.

²⁹ Pour en savoir plus, voir Kédia et al. (2019).

Pis à travers les relations que j'ai eues après ben... Je me sentais comme on profitait un peu de cette situation-là de pas trop compter. J'étais avec un, quelqu'un qui a profité un peu du fait que j'avais de l'argent facile pour pouvoir réaliser certains projets : achat de maison, plein de choses, t'sais ? Finalement, moi je me ramasse après comme quasiment errante dans la société. Pis ces gens-là se sont stabilisés avec cette facilité-là de moi d'avoir de l'argent t'sais ? [...] Mais moi je pensais qu'il me donnait de l'amour en retour [...] C'est un peu masqué comme manipulation, t'sais ? Masqué derrière une relation qui semble saine alors que, en dessous, c'est lui qui prenait plus que moi je recevais t'sais. (HORTENSE)

C'est sûr que j'étais avec quelqu'un qui dépensait mon argent. On avait des rôles un peu inverses. C'est moi qui étais vraiment le gagne-pain dans notre couple. Mais je l'aimais pis pour moi... T'sais autant que j'aime l'argent, je ne suis pas attachée à l'argent [...] moi pis mon ex on a voyagé partout. Alors oui, mais c'est parce que souvent où est-ce qu'on voyageait, je pouvais danser. [...] Il était tout le temps rêveur. Il essayait des choses, mais ça n'aboutissait à rien. T'sais, à un moment donné, après cinq, six projets, tu commences à poser des questions. Est-ce qu'il fait vraiment des efforts ? C'est là que j'ai commencé à conscientiser que non, il ne faisait pas les efforts que... Ce n'était pas égal. (ELENA)

Le conjoint d'Elena est éventuellement parti avec tous leurs avoirs... Au-delà de l'injustice ressentie, l'on peut entrevoir une forme de violence psychologique (éventuellement assortie de violence physique chez certaines femmes), dès lors que la culpabilité – consécutive à l'implication dans l'industrie et le luxe associé, en plus du dénigrement de l'effort mobilisé – génère une dette indue envers l'homme qui accepte cette implication.

Il pouvait économiser quand moi je pouvais dépenser. Si j'avais fait un peu de sous, le fait d'avoir une culpabilité que les gens m'ont touchée ou ben que j'ai peut-être... été euh... Comme une culpabilité d'avoir l'impression de rien faire, de pas faire grand-chose pour cet argent-là. Fait que tu compenses pour l'autre qui travaille fort. [...] Toujours vouloir plaire à la personne à cause du fait que j'allais danser pis qu'il acceptait [...] de me partager, pis qu'il accepte que je fasse ça, pis que moi je me sentais mal un peu que, dans ma tête j'allais pas faire grand-chose mais juste être là pis être gâtée [...] J'étais coupable un peu d'avoir comme... la grosse vie. (HORTENSE)

Ici encore, on le constate, sous l'argent échangé, la quête affective initiale persiste. Cet enjeu affectif, non résolu, se présente aussi différemment, dans l'industrie, notamment auprès des autres femmes, des paires. Certaines participantes témoignent des conflits, lesquels peuvent eux aussi être médiatisés par l'argent, le matériel : « dans ce truc-là, il y

a tout le temps des problèmes. Pis on se dispute souvent », relate Imane. De plus, les vols ne concernent pas que les proxénètes, mais également les paires : « Je savais qu'il y avait des filles qui volaient », rapporte Clara.

Reste que certaines femmes (par exemple Clara) témoigneront du maintien, après leur sortie, de relations dans le milieu. En effet, il arrive que les paires aient manifesté un support propre à contrer, au moins partiellement, les effets pervers du racisme, voire du colorisme.

Comme on dirait que de voir ces filles-là, de savoir qu'on n'est pas en sécurité ici ! Que n'importe quel homme peut entrer ici pis nous faire du mal. Comme ça développe un sens de comme... de la survie, vous protéger. Que même si cette fille-là... vous êtes pas considérées de la même façon, que le boss, il considère qu'elle a plus de valeur parce qu'elle est blanche, et toi t'es noire. Mais au final, demain, s'il y a un client qui vient pis qui refuse de te payer, cette fille-là, même si elle est blanche, elle va te défendre. Elle va être là pis elle va prendre ta défense. [...] Des femmes que je connaissais pas, euh... à qui on me comparait juste pour ma couleur de peau, c'était des femmes que je considérais comme amies. (CLARA)

Le récit de Clara et d'autres participantes démontre bien la rivalité entre les femmes, exacerbée par le fonctionnement de l'industrie. Les propos de Maeve soutiennent cet aspect pervers inhérent au milieu, et ainsi, la fragilité de la valorisation narcissique parfois ressentie par les femmes.

C'est de dire ok, je veux cette fille-là, sur quatre filles, j'ai envie de passer cette heure-là, cette heure et demie-là avec cette fille-là. De m'intéresser à elle, si on veut. Euh... c'est parce que, par exemple... on me trouve la plus belle des quatre. (MAEVE)

C'est dire combien la réification des femmes se répète dans ce milieu, fortement teintée par des enjeux raciaux.

MAINTIEN DE LA FAILLE NARCISSIQUE : LE BRUSQUE RETOUR DES ENJEUX RACIAUX

IL Y A DES QUOTAS. TU COMPRENDS ?
DONC IL FAUT AVOIR TOUJOURS PLUS DE BLANCHES
QUE DE NOIRES, DANS UN CLUB. (Berthe)

Les récits amènent à prendre en considération que le racisme systémique s'infiltré dans l'industrie, même si certaines femmes y ont trouvé, pour un temps, un baume à leur expérience antérieure. Difficile ici de ne pas poser l'hypothèse d'une reproduction dans l'industrie de dynamiques sociétales, incluant l'oppression non seulement basée sur la race, mais également sur le genre, dès lors que ce sont les désirs des hommes qui semblent dicter *la loi du marché*. Ce constat apparaît particulièrement troublant... Même si certaines femmes, dont Natalia et Berthe, semblent envisager un changement à ce niveau.

Parce qu'ils disent que c'est ça que la clientèle veut. C'est pas vrai. Les hommes s'en foutent si elle est noire, blanche, whatever là. C'est sûr qui en a, encore là, qui vont dire : « Oh ben je veux en essayer une Blanche, je veux essayer une Asiatique, je veux essayer une Arabe, je veux essayer... » Mais, le racisme, il commence à partir des institutions. Les institutions prônent ça, et gardent ça de même, parce que c'est... C'est des anciens, c'est des vieux de la vieille génération, des Jean-Jacques, des Pierre-Jean-Jacques, euh... [rire] québécois, qui own ça, et qui veulent que ça reste de même. On veut des filles blanches, parce que c'est plus payant. Et ils font croire ça à la clientèle. Ils montent cette valeur-là, ils... donnent une valeur à telle, telle couleur. Même dans la prostitution, il y a du racisme. (BERTHE)

En ce qui concerne plus spécifiquement les femmes noires, cette réification qui date bien souvent de l'enfance (sous forme d'abus) sera amplifiée dans l'industrie. Les « quotas » rappellent à quel point le potentiel d'humiliation est bien réel dans le milieu, d'abord par le rabaissement des femmes noires, amplifié par l'obligation, en conséquence, de répondre à des demandes qui outrepassent les limites que les femmes se seront données.

Pis nous souvent, les filles racisées, ben tu peux te faire refuser si y avait trop de Noires. (HORTENSE)

Et quand tu travailles dans cette industrie, c'est comme... t'es en compétition avec, avec, avec la Latina, t'es en compétition avec la Noire qui est plus claire que toi, t'es en compétition avec la brune, la brune est en compétition avec la blonde. (CLARA)

Pis je suis quand même basanée-claire, mais on me considérait toujours une fille de couleur. Fait que, je pouvais pas tout le temps avoir des chiffres. (NATALIA)

Ben ça [les quotas de femmes noires], ça l'affecte beaucoup parce que ça fait en sorte que tu vas te ramasser dans des endroits pas nécessairement bien. T'sais des fois, exemple, y avait des places que c'est plus propre, que c'est plus clean, y a une plus belle clientèle. Mais si t'es refusée, tu te ramasses finalement dans des places euh t'sais... taudis pis qui sont plus susceptibles à faire des extras ou des choses que tu veux même pas. (HORTENSE)

La discrimination selon la couleur de peau est même reconnue par les femmes qui sont peu ou pas touchées par celle-ci, comme en témoigne Janet : « **most of the market is for white, blond, young, virginal, skinny girls, you know?** ». Elle ajoute, en rapportant des propos entendus dans le milieu :

Well we don't really need any girls of colour here because they don't really make that much money. And we would prefer more like young, blond, white chicks, they bring in the money. (JANET)

Toutes les femmes rencontrées sont marquées d'une façon ou d'une autre par la hiérarchisation en fonction de leur race, voire cette forme d'objectification basée sur le colorisme (également relevée dans la littérature) : les femmes (voire les filles) jeunes, caucasiennes étant celles qui valent le plus... et la hiérarchie se décline ainsi, avec au plus bas de l'échelle de valeur : les femmes noires (entendu ici noires « foncées »)³⁰.

[...] j'étais tellement pas, euh... aussi consciente que j'étais noire qu'avant de commencer à travailler dans l'industrie du sexe. Aussi consciente que... j'avais moins de valeur qu'une autre, une autre personne, une autre femme, parce que j'étais plus foncée. [...] Deux jours après, elle a pris mon amie, mais elle m'a pas prise, moi. [...] elle m'a dit que c'est parce que j'étais noire. Pis que les femmes noires, dans l'industrie du sexe, ça faisait pas d'argent. Ça m'a vraiment fait de la peine. (CLARA)

Le récit de Clara peut d'abord surprendre, considérant le racisme qu'elle dit avoir subi à l'adolescence. Néanmoins, se reproduit pour elle, dans l'industrie, une partie du vécu de la mère victime du racisme ambiant – mère dont elle souhaitait se différencier; puis, une

³⁰ Impossible de ne pas faire un lien ici avec le statut des femmes noires dans la société canadienne : ce sont celles qui ont les emplois les moins bien rémunérés, après les hommes noirs et les femmes de la majorité blanche (Agence de santé publique du Canada, 2020; Benessaieh, 2020). Cela vient renforcer l'argument à l'effet d'une reproduction dans l'industrie de dynamiques sociétales et systémiques.

exacerbation dans ce milieu du racisme éprouvé plus jeune auprès des pair.es. Ce milieu propose ainsi une confirmation (et même, une minimisation possible) du vécu antérieur plutôt qu'un exutoire à celui-ci.

Du reste, être racisée – mais dans la mesure où le teint demeure relativement clair (et possiblement lorsque les traits s'apparentent aux femmes caucasiennes) – pourra devenir un avantage pour certaines femmes basanées, considérées comme exotiques par des « [des gens] qui recherchaient peut-être quelque chose de plus... différent » (Maeve). Cela confirme d'ailleurs la littérature en ce domaine. Exceptionnellement, toutefois, il semble que certaines femmes noires puissent être privilégiées par leur couleur : « à l'extérieur [de Montréal], c'est nous qui font plus d'argent que les Blanches », relate Fayah.

Littéralement, la race se surajoute ici à la réification de LA femme, de toutes les femmes. Dans l'expérience des participantes, cette hiérarchisation tient compte, par exemple, de la grosseur des seins, de la corpulence, mais aussi, comme le mentionne Natalia, de l'âge et des changements corporels associés.

Dans ce temps-là, il y avait beaucoup de racisme aussi, dans le travail. [...] Fait que, je pouvais pas tout le temps avoir des chiffres. Des fois, il fallait que je prenne des chiffres le jour, avec les madames un peu plus vieilles, euh... au lieu d'être là le soir. Parce que j'ai toujours été grassette. Ça aussi, ç'a été une autre affaire. Pis quand on voulait me booker à l'extérieur parce que j'étais une fille de couleur et grassette, on voulait toujours m'envoyer dans un club à gaffes³¹. (NATALIA)

Les considérations raciales, l'oppression supplémentaire envers les femmes de couleur, tendent à renforcer la compétition entre les femmes. Ce faisant, les bénéfices apparents relatifs à l'image de soi mais également à la quête affective se voient contrés par la rivalité ainsi induite. Le possible soutien entre paires (décrit par Clara), face à l'autre, face aux hommes-consommateurs, cédera la place à l'exacerbation du délitement du lien social. Certaines femmes y voient une dérive récente, mais une autre hypothèse veut que cette compétition se remarque davantage au fil des années dans l'industrie.

C'est sûr qu'il y a plus une compétition c'est... c'est les filles, les femmes, il y a plus une compétition, même de la jalousie. Il y a bien des affaires euh... T'sais, les femmes aujourd'hui ne savent pas travailler. Ben, vers la fin de ma carrière, les femmes ne savaient plus comment travailler ensemble. (ELENA)

³¹ Il s'agit de bars de danseuses où les clients peuvent acheter des actes prostitutionnels.

L'expression *diviser pour mieux régner* apparaît cohérente avec cet état de fait, propre à l'industrie et aux différentes oppressions qui en découlent, à l'opposé de la reprise de pouvoir initialement perçue par les femmes.

VERS LA DÉSAFFILIATION

[...] LE PROBLÈME QUAND T'ES DANS CE DOMAINE-LÀ, C'EST QUE LA PLUPART DU MONDE NE PENSENT PLUS À RETOURNER DANS LA SOCIÉTÉ, SURTOUT CELLES QUI ONT COMMENCÉ EN BAS ÂGE. (Berthe)

Au regard du lien social, les femmes sont aussi grandement vulnérabilisées. Les relations conjugales sont empreintes de violence, les paires sont des rivales, les hommes sont menaçants et les familles sont tenues à l'écart (disent plus de la moitié des participantes) si elles ne sont pas tout simplement rejetantes ou épuisées. Selon les propos de certaines femmes, comme Clara, la communauté ethnoculturelle d'origine renforcerait parfois la nécessité d'une auto-exclusion.

[parlant de sa famille, par rapport à elle] So I guess it can get a little exhausting, or discouraging there, when somebody you care about in your family is, so... uh, self-destructive. (JANET)

[...] je pouvais disparaître pendant des jours. I would... parce que je voulais pas que ma mère me voie dans cet état-là. Il y avait encore ce côté où... dans ma communauté, il y a tellement les tabous. (CLARA)

De plus, certaines femmes racisées ont dû s'éloigner de Montréal afin de pouvoir être rémunérées dans l'industrie, en raison du colorisme et de la demande. Tel que mentionné ci-dessus, si certaines femmes comme Fayah y voient un avantage financier, d'autres comme Natalia se sentiront reléguées aux lieux et actes les plus dégradants. Les expériences de rejet et d'exclusion dépassent donc la relation aux proches, pour s'immiscer dans la sphère sociétale. Cette désaffiliation s'ajoute à l'expérience déjà encourue, antérieurement, par plusieurs femmes.

Il s'ensuit un échec de la quête affective, de ce désir de se faire une place parmi les autres par le biais de l'industrie. Éventuellement, comme le rappelle Berthe (ci-dessus), c'est la répétition d'une dynamique sociale déjà connue soit la marginalisation à laquelle se rajoute un autre facteur d'oppression : l'expérience dans l'industrie. Ce sentiment d'être hors

société est renforcé, dans l'expérience de certaines femmes, par le bannissement subi et violent par les forces de l'ordre.

Pis quand j'ai demandé de l'aide, t'sais ils nous regardaient comme... Comme si t'étais un monstre [...] Il a dit : « C'est toi qui as choisi d'être là. C'est toi qui as décidé d'être une pute. » Il dit : « Moi, je peux pas t'aider. » Puis ils m'ont laissée dans la rue, pis ils sont partis. (DAFNÉ)

Parce que des fois, la police débarquait. Mais comme avec des... ils débarquaient comme si on faisait des trafics de drogues, de crack. Avec le pied à la porte. On était comme en sous-vêtements. On était traitées comme des animaux. (CLARA)

Les policiers, ils se sentent à l'aise de dire qu'est-ce qu'ils veulent. Ils te respectent pas quand t'es dans ce métier-là. Il y en a certains qui sont bien éduqués, tu sais, mais il y en a d'autres qui te respectent pas juste parce que tu... pour eux, t'as pas assez d'amour propre pour pas te mettre dans ces conditions-là. Donc ils vont pas te respecter; ils vont te traiter comment toi, tu te traites. (NATALIA)

Ces propos sont saisissants, en ce qu'ils rappellent combien la *Loi injuste*, expérimentée plus tôt par une majorité de ces femmes, se répète ici. Tout se passe comme si les femmes étaient, *de facto*, *hors-la-loi*, au sens d'une loi qui ne semble pas s'appliquer à elles, et ce, depuis les abus de l'enfance. Les propos de Natalia vont dans ce sens, dès lors que les femmes pourraient avoir intériorisé, malgré elles, cette absence de limite relative aux mauvais traitements subis, d'hier à aujourd'hui.

Ce qui se répète, donc, dans l'industrie ? Le désaide³², la dévalorisation (échec de la quête narcissique) et l'exclusion sociale (échec de la quête affective) incluant, pour les femmes noires en particulier, le racisme.

³² Cette notion nous vient de la psychanalyse, en référence aux premières angoisses ressenties par le nourrisson, au moment où il ne peut encore se sentir en contrôle de celles-ci et dépend totalement de son environnement. Ces angoisses sont appelées à être revécues à certains moments de la vie (Lauru et Leblanc, 2009).

La figure 11 résume, en complément de la figure 6 ci-dessus, la trajectoire des femmes rencontrées, depuis l'enfance jusqu'au vécu dans l'industrie du sexe.

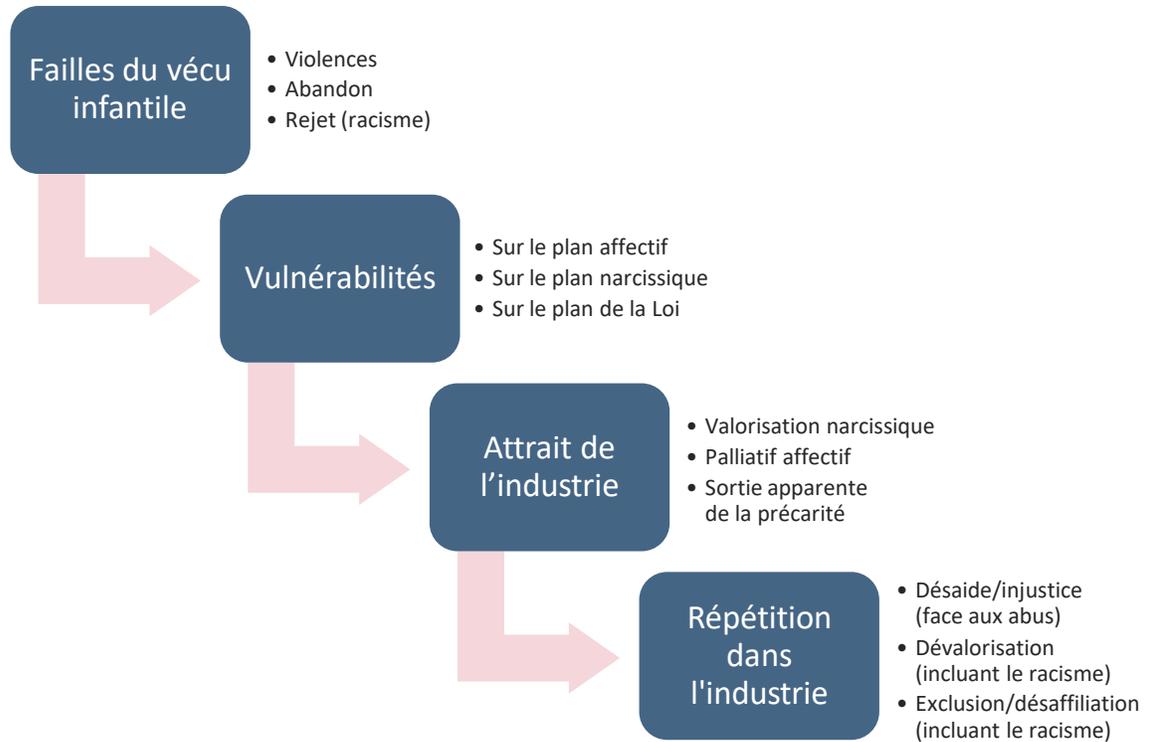


Figure 11 : Résumé de la trajectoire des femmes, de l'enfance à l'industrie du sexe

LORSQUE SE REFERME LA PARENTHÈSE, LE RETOUR À LA « VRAIE VIE »

J'AI L'IMPRESSIION QUE... J'AI PERDU DES ANNEES VRAIMENT CLES DE MA VIE... EN TRAVAILLANT DANS L'INDUSTRIE DU SEXE. [...] ET JE ME RENDS COMPTE QU'AUJOURD'HUI, IL Y A BEAUCOUP DE CHOSES QUI SONT A REFAIRE. ON DIRAIT QUE JE VIS MON ADOLESCENCE AUJOURD'HUI. (Clara)

Vient un temps où la sortie de l'industrie est envisagée, et ce, pour différents motifs, selon les femmes. Se retrouve notamment le constat du temps qui passe. L'impression d'avoir perdu un temps essentiel, à l'adolescence et au début de l'âge adulte, pour explorer autant soi que la vie, semble se reproduire lorsqu'il s'agit de quitter l'industrie. Le récit de Fayah rappelle à quel point cette impression de temps perdu date de l'adolescence, alors que Clara et Natalia mettent de l'avant ce rapport au temps qui leur a échappé, plusieurs années plus tard.

Quand tu sors pas, pis que t'es enfermée chez toi, tu sais pas c'est quoi chiller, tu sais pas... tu as pas un manque ! J'ai vu le manque... pis l'envie d'explorer la vie, si je peux dire ça comme ça, quand j'ai commencé à aller à l'école des adultes³³. (FAYAH)

[...] je me suis juste perdue. C'est... j'ai perdu du temps. Comme... j'ai perdu la notion du temps. [...] d'avoir eu à changer ma personnalité durant une période de ma vie où j'étais en train de bâtir mon sens des valeurs, où mes amies étaient en train de déterminer qu'est-ce qui faisait leur affaire, qu'est-ce qui faisait pas leur affaire. Moi j'étais obligée d'accepter des choses. (CLARA)

Mais, tu sais, quand tu retournes au cégep à mon âge au lieu de retourner à 21 ans, c'est que, tu sais, t'as passé quand même longtemps en dehors des normes. Pis là, quand tu retournes aux études, t'as le double de l'âge [rire] des gens qui sont là. Il me semble que c'est une bonne partie de ta vie, là, que t'as perdue un peu. T'as acquis de l'expérience et tout et tout, mais c'est un bon moment de ta vie de préparation que t'as perdu, que tu dois récupérer pis que t'as pas la même habileté que les autres pour apprendre. (NATALIA)

³³ Rappelons que l'éducation aux adultes, au Québec, est accessible dès l'âge de 16 ans.

Certaines femmes, comme Clara, déplorent le temps perdu pour se construire (s'affirmer, socialiser) en cohérence avec le sentiment que le personnage créé dans l'industrie peine à être intégré – et donc, que la valorisation ne saurait perdurer. Il en est de même pour la quête affective, issue des lacunes ressenties auprès des premières figures d'attachement et des pair.es à l'adolescence. La non-réponse dans l'industrie, sous les apparences premières, poussera certaines femmes à renoncer à ce milieu.

C'est quand je me rendais compte que je tombais amoureuse de ces hommes-là. Quand ça me faisait de la peine, quand ils me rappelaient pas, quand ils venaient me voir, pis... ben, qu'ils couchaient avec moi, pis qu'ils me rappelaient pas le soir [...] Et avec un homme de cet âge-là, ben oui, parce que t'es une gamine, en fait. C'est vraiment juste pour un service sexuel. Il venait vraiment juste pour... un échange. Là, je me suis rendu compte de l'absurdité de la chose. Donc, je me suis dit qu'il fallait que j'arrête. Parce que ça m'affectait vraiment. Et c'est là que j'ai arrêté. (CLARA)

L'on pourrait ajouter ici les femmes qui ont finalement interrompu leurs études (Hortense, Natalia) ou laissé leurs emplois stables (Elena) en lien avec une relation amoureuse ou à tout le moins, une relation investie. En effet, ici encore, c'est la quête affective qui prime sur la trajectoire normative étude-travail, par son ampleur sans doute.

[...] parce que, comme, j'essayais d'aller à l'école, j'essayais d'avancer, j'essayais de faire mes trucs. Je cachais ça à ma mère. Pis je suis vraiment rentrée dans ce milieu-là pour aider quelqu'un, mais je suis restée embarquée dans ce monde-là, tu sais. Je suis restée quand même longtemps. Fait que, c'est ça. (NATALIA)

Il apparaît donc que le passage dans l'industrie aura constitué une parenthèse hors-réalité dans la vie des femmes; Clara parle en ce sens de « **choses qui sont pas vraiment réelles dans la vie de tous les jours** », et de ses amies « **qui étaient dehors, et qui vivaient la vraie vie pendant ce temps-là** ». Lorsque se referme la parenthèse, les femmes se sentent le plus souvent mal outillées pour opérer un changement dans leur trajectoire.

Similaire à la spirale vécue dans l'industrie, la sortie de ce milieu constitue, le plus souvent, un parcours non linéaire (Szczepanik et al., 2014). Différentes tentations d'y retourner sont répertoriées par les femmes : l'influence d'anciens clients, des paires, mais aussi le désir de faire de l'argent rapidement. Certes, ces tentations sont présentes, mais elles sont d'autant plus fortes que la trajectoire d'insertion sociale se trouve entravée par différentes embûches. Les obstacles mentionnés par les femmes racisées apparaissent correspondre à ceux qui ressortent du parcours des femmes, toutes races confondues, ayant un vécu dans l'industrie (Szczepanik et al., 2014). Ces obstacles concernent les voies associées

socialement à ce qu'on appelle la réinsertion : la stabilisation en logement, le retour aux études (plusieurs femmes ayant décroché avant la fin du secondaire), le retour sur le marché du travail (trajectoire indiquée en rose, dans la figure 12).

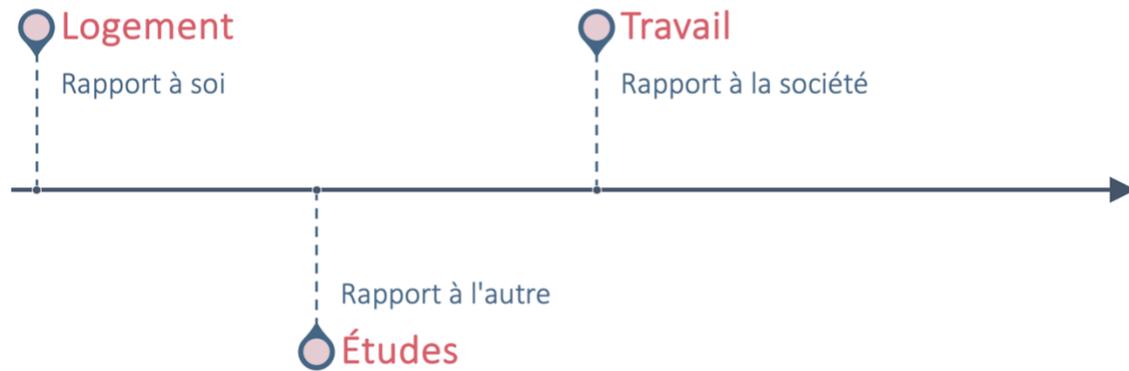


Figure 12 : Trajectoires de (ré)inscription sociale

De plus, tel qu'illustré dans la figure précédente, quitter l'industrie c'est revenir à une autre temporalité... linéaire plutôt que circulaire et en accéléré. En soi, ce changement peut être problématique, comme en témoigne notamment Dafné.

[...] l'éducateur spécialisé, là on est en train de regarder t'sais pour me faire une routine, parce que t'sais quand j'étais escorte, t'sais on avait pu de routine, fait que c'est comme difficile pour moi de reprendre une routine normale. (DAFNÉ)

La figure 12 présente en outre deux niveaux d'analyse de ce mouvement de sortie de l'industrie. Il s'agit, encore une fois (voir ci-dessus, le thème de la sortie de la précarité) de considérer d'abord les enjeux les plus connus et visibles (trajectoire en rose), en lien avec ladite insertion sociale, pour ensuite explorer des enjeux plus subtils et en partie préalables (trajectoire en bleu). Tout au long de ces trajectoires ressortent différentes entraves relatives à la race et à l'immigration.

UN LIEU OÙ VIVRE : ATTENTES ET OBSTACLES

[...] MON APPARTEMENT, C'EST CHEZ NOUS. C'EST TELLEMENT IMPORTANT. C'EST TRÈS, TRÈS IMPORTANT, PARCE QUE C'EST LA SEULE PLACE OÙ EST-CE QUE JE ME SENS VRAIMENT CHEZ NOUS ET LE VRAI MOI-MÊME POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS MA VIE. (Elena)

On le sait, le logement est primordial pour tout un chacun. C'est le lieu de l'intimité, le chez-soi, comme le rappelle Elena. Le discours des femmes confirme les dires de la littérature : le logement est fondamental pour entamer une sortie de l'industrie, de même qu'un revenu décent et stable.

C'est de donner un logement à ces femmes-là. Moi, dans le temps, s'il y aurait eu des logements pour moi, peut-être que je serais pas restée dans la rue. Peut-être que j'aurais sorti plus vite de là, pis je sais la misère que ça prend pour sortir de la rue pis se trouver un logement pis revenir dans la société. (KARINA)

Néanmoins, plusieurs aspects sont à prendre en considération, au-delà du toit et de la question monétaire – la stabilisation en logement serait donc plus complexe qu'il n'y paraît.

Au premier chef, le manque d'expérience antérieure. En effet, même si certaines femmes rencontrées ont eu diverses expériences de vie en logement, à travers leur parcours, l'instabilité ressort pour la grande majorité d'entre elles. Pour quelques-unes, le départ du milieu familial les a amenées à loger avec un conjoint, pour d'autres, à faire du *couch surfing*; certaines ont vécu brièvement en appartement seules, d'autres encore auront eu des moments d'itinérance, de vie de rue. En particulier, les expériences de vie avec des hommes se sont révélées fortement intriquées avec la perte de logement. Au moment où nous les avons rencontrées, une seule femme vivait avec son conjoint, dans une maison – elle est la seconde plus âgée de l'échantillon. D'autres femmes, tel que mentionné précédemment, ont abordé les relations transactionnelles auprès d'hommes avec ou chez qui elles logeaient, considérés par certaines comme des conjoints; il s'agissait dans tous les cas de relations abusives.

Au moment de sortir de l'industrie, il est donc difficile de se loger pour la grande majorité des participantes; d'emblée, les problèmes financiers sont bien sûr mis de l'avant (en

cohérence avec la crise du logement qui touche l'ensemble de la population) en lien avec la parenthèse de l'industrie.

[...] c'est plate de dire, tant que t'as pas de stabilité financière, quand t'as pas de crédit, ou quoi que ce soit, chercher un appartement, c'est un énorme enjeu. (CLARA)

Ben... des fois, ils croient pas que tu peux payer. Ou... ils te disent : « Ok, t'as pas... t'as pas de crédit ! » Comment tu veux prendre de quoi ? (ANGELA)

D'autres considérations ont émergé – comme le laisse entendre Angela, les apparences sont parfois mises de l'avant (et trompeuses !). Les propos d'Hortense mettent d'ailleurs en exergue combien les véritables motifs sont parfois difficiles à cerner. Comment savoir à quel point des préjugés relatifs à la race sont également mobilisés ?

Je veux pas voir ça au niveau couleur parce je reconnais aussi ma faiblesse sur papier, t'sais ? Sur papier, j'ai pas une stabilité pour dire ok, j'ai fait tel emploi, tel emploi; j'ai habité à telle, telle, telle place. J'ai pas de document ou de références qui va prouver ça. (HORTENSE)

Du reste, les récits des participantes font ressortir deux aspects fondamentaux dans la recherche d'un lieu où vivre : tout d'abord le sentiment de sécurité recherché en contraste avec la vie dans l'industrie, ensuite la répétition des expériences de racisme dans l'ensemble du parcours.

UN LIEU SÉCURISANT : ROMPRE AVEC LE PASSÉ

La quête de sécurité prend plusieurs formes chez les femmes, qu'il s'agisse de trouver un logement social abordable, ou alors, des maisons d'hébergement – autant de situations où les femmes ont peu de pouvoir sur la localisation. Pour comprendre davantage l'importance du choix d'un lieu adéquat, il est essentiel de considérer combien le parcours dans l'industrie aura été fragilisant pour elles. Le sentiment de sécurité recherché tient donc non seulement au lieu physique comme tel, mais à l'environnement relationnel inhérent à ce lieu. La figure 13 présente cinq formes que peut prendre la menace à l'intégrité ressentie auprès d'autrui lorsque le milieu de vie n'est pas approprié, c'est-à-dire qu'il constitue un rappel, voire une répétition du vécu dans l'industrie.



Figure 13 : Sources d'inadéquation du milieu de vie

Plusieurs femmes mettent de l'avant l'importance de rompre avec le milieu de l'industrie pour leur propre intégrité, ce qui est parfois abordé sous l'angle de l'influence potentiellement négative – voire mortifère – de celui-ci.

[...] il faut pas que je débarque au centre-ville de Montréal, parce que je vais mourir. Pis cet enfant-là [elle était alors enceinte] va mourir, parce que je vais me regeler. (KARINA)

[...] des filles qui sont... qui sortent de l'industrie, qui s'en vont sur le bien-être social, qui vont peut-être me croiser à chaque jour dans le hall ou quelque chose comme ça, pour moi, c'était hors de question. C'était une influence, pis je voulais pas. Je voulais pas du tout. [...] Je veux pas de leur énergie autour de moi, tu sais. [...] parce que je me disais : « Qu'est-ce que tout ça va m'apporter, mis à part être autour d'elles, tu sais ? » J'avais besoin d'un environnement positif. (MAEVE)

[...] same shit different pile. C'est toute la même chose. Tu sais, qu'elle soit escorté, qu'elle soit whatever, on a toutes... Qu'elle soit danseuse... qu'elle soit whatever là. Je les connais. Je l'ai vécu... Mais c'est une partie de ma vie que, oui je l'accepte, mais je ne veux plus de ça dans ma vie. (ELENA)

Qu'il s'agisse de se distancier des femmes de l'industrie ou plus largement de femmes en difficulté fréquentant des maisons d'hébergement, il semble que certaines participantes se sentent plus solides que d'autres, basé sur leurs efforts afin de s'inscrire socialement. C'est le cas d'Elena, qui ne consomme pas (et n'a jamais consommé), et qui tente un retour au travail et aux études, alors que les femmes hébergées « ne sont pas autonomes » et sont inactives – contrairement à ce qu'on lui avait dit. Les propos de Berthe amènent aussi au constat d'une certaine vulnérabilité chez les femmes, d'où l'évitement de situations qui pourraient les faire basculer psychiquement (et pas seulement en termes de comportements).

[...] j'ai pas autant de problèmes psychologiques. J'essaye de me réadapter à la société. Là j'suis... autour de personnes qui sont fragilisées, euh, à un point, ça rend dépressive. (BERTHE)

En fait, tout ce qui ramène à la réalité de l'industrie serait à fuir aujourd'hui pour les participantes, en lien avec le caractère traumatique ou avec la souffrance de leur expérience de ce milieu.

[...] je ne veux plus faire partie de cet environnement et tout. T'sais, pis là, maintenant chez nous, ça continue. Parce que tout ça, ce sont tous des traumatismes. Right ? Que je ne veux plus vivre. Ça me fait penser à ces

moments-là, à ce temps de ma vie que... au bout de la ligne euh... je n'étais pas heureuse. (ELENA)

Des « secteurs anxigènes » (Maeve), des lieux où les femmes « ne se sentent pas en sécurité » (Elena), des « triggers » en lien avec les symptômes post-traumatiques (Hortense); le retour vers des quartiers autrefois fréquentés (au risque de revoir les hommes-clients et les femmes-paires de l'industrie) ou des caractéristiques du milieu (consommation, prostitution, interventions policières, etc.) risque de fragiliser les femmes, de les ramener à l'absence de « pouvoir » vécue antérieurement (Maeve).

Plus encore, un milieu de vie inadéquat pourra amplifier la marginalisation ou la fragilisation des femmes. D'abord, par la possible criminalisation, lorsque les conflits dégénèrent et l'agressivité (autrefois réprimée ?) s'exprime : « j'ai eu une altercation physique avec une voisine. J'ai eu à vraiment réagir violemment parce que c'était trop [...] Fait que suite à ça, j'ai une situation judiciaire » (Hortense). Pour cette femme, la répétition du sentiment de rejet et de l'atteinte narcissique initiale semble être en cause : « Ça me réduit là. Je me sens démunie totalement. Je me sens comme rien devant personne » (Hortense).

Cette vulnérabilité exacerbée au contact d'autrui peut prendre d'autres formes. C'est le cas notamment de Maeve et de Gloria, qui cherchent à éviter de se remettre dans la posture d'aidantes, de soutien pour l'autre.

Pis j'ai toujours, comme, pris le rôle de la fille quand même forte, qui était là aussi pour les supporter psychologiquement. [...] Fait que, je me disais : « Si je m'en vais dans une maison d'hébergement, je vais pas m'aider moi. Je vais juste m'enfoncer avec eux. » (MAEVE)

[...] c'est sûr que j'aimerais vivre dans un endroit où les femmes autour de moi ont aussi moins de souffrance. Parce que moi, je prie pour la souffrance des autres. Moi, je souffre pour eux. Je veux accumuler la souffrance qu'ils ont vécue, parce que je sais c'est quoi. [...] Moi, je mets des limites tout de suite. Je peux pas répondre à quelqu'un, me forcer à l'écouter au détriment de moi-même, parce que j'ai déjà fait ça. (GLORIA)

Fait à noter : ces deux femmes ont l'impression de ne pouvoir faire entendre leur voix (et donc, prendre leur place); pour Maeve, dans l'industrie, alors que pour Gloria, ce sentiment s'inscrit dans le rapport à l'aide, en lien avec ses origines étrangères. Du reste, leur vécu face aux parents (le père de Maeve voulant ramener sa fille au pays, Gloria s'étant

vu imposer un mariage avec un homme violent), empreint de considérations culturelles, ne leur a laissé que peu de voix – comme d'autres femmes rencontrées.

Tu sais, c'est se faire tout le temps couper la parole. Donc c'est comme si ta voix était coupée aussi, que tu peux pas tant t'exprimer. [...] J'ai tellement pas eu de voix pendant longtemps. (MAEVE)

Je suis triste juste de... de réaliser, que pour faire justice, que pour avoir le droit d'être traitée aussi bien qu'un animal qu'on met en laisse, il faut que tu cries. Parce que des fois, tu parles, mais on t'entend pas. On t'écoute pas. (GLORIA)

C'est dire que non seulement le parcours dans l'industrie, mais également l'histoire antérieure, voire parfois la connotation culturelle de celle-ci, teintent le choix d'un milieu de vie sécurisant pour les femmes, au sens où celui-ci les protégerait d'éventuelles répétitions des souffrances.

Par ailleurs, le récit de plusieurs femmes témoigne de l'insécurité engendrée par les atteintes à l'image du soi-objet de convoitise ou de mépris, par les attentes inappropriées de la part des propriétaires, ou lorsqu'autrui, un homme, peut s'introduire chez soi sans préavis. Maeve et Clara rapportent de telles expériences.

Dès la première entrevue, il était hyper à l'aise. Pis je pense que il était en train de me cruiser, là, littéralement. [...] Pis je me disais : « Je peux jamais habiter ici, parce qu'il va cogner à ma porte, à toute heure de la nuit. On le sait pas, là. » Donc je me sentais pas en sécurité. (MAEVE)

[...] un matin, je me suis réveillée, il était dans mon logement. Euh... comme une fois, j'étais avec mon copain, pis il était en train de me regarder par la fenêtre. C'était un pervers, là. C'était vraiment comme... je me sentais pas en sécurité dans cet appartement-là. (CLARA)

Au-delà de cette répétition de la femme objectifiée, de l'insécurité et du pouvoir abusif de l'autre sur soi, se discerne la répétition potentielle du difficile accès dans l'industrie à une réelle intimité – d'où l'appréciation par Janet d'un logement protégé par une porte principale verrouillée, symbole d'un minimum de reprise de pouvoir sur l'autre menaçant.

[...] it's always very reassuring when you have a buzzer downstairs. And I mean, sometimes people just let anyone in if they ring the whole buzzer, they'll get let in, but... You know, it's reassuring to know not anybody can just walk in and you know, try to break down your door or something. (JANET)

DE LA SIMILARITÉ SÉCURISANTE À L'ALTÉRITÉ MOTIVANTE

Si l'on tient compte de l'importance du sentiment de sécurité, les milieux de vie abordables, adéquatement situés et cohérents avec leurs besoins (et leur histoire) spécifiques se restreignent chez les femmes comme peau de chagrin... devant le refus pour certaines de s'entourer de femmes ayant un parcours similaire, de se sentir influencées, retraumatisées, apeurées ou même, « catégorisées » (Maeve) en raison du recours aux logements sociaux.

Si tous ces constats pointent vers la nécessité de logements autonomes, dans des quartiers éloignés des personnes de l'industrie, reste que près du tiers des femmes rencontrées valorisent, à l'inverse, la similarité du parcours, de l'expérience, ce qui les sécurise. Dans les deux cas de figure, c'est l'influence positive d'autrui qui est recherchée.

[...] dans cet immeuble-là, il y a beaucoup de personnes qui ont leur diplôme. Qui, aujourd'hui, commencent leur carrière. Donc, c'est motivant ! C'est vraiment motivant. Ça donne un esprit de communauté. (CLARA)

[...] est-ce que je me sens sécurisée ? Ou est-ce qu'il y a des gens comme moi ? [...] Quand que je parle « comme moi », je parle plus comme qu'il y ait des femmes qui ont déjà été dans l'industrie du sexe. Des femmes qui viennent d'ailleurs, ou qui connaissent rien ou... Pis... qui cherchent de l'aide, en fait. Qui ont déjà eu le même vécu. Ou qui veulent s'en sortir. (ANGELA)

RÉPÉTITION DES EXPÉRIENCES DE RACISME DANS L'ACCÈS AU LOGEMENT

[...] QUAND T'ES UNE JEUNE FEMME SEULE, SURTOUT QUAND T'ES UNE JEUNE FEMME ÉTRANGÈRE, BEN... PAS NÉCESSAIREMENT ÉTRANGÈRE, MAIS... JUSTE UNE MINORITÉ VISIBLE, LES GENS SE PERMETTENT DE TE FAIRE PLUS DE CHOSES. PARCE QUE T'ES VRAIMENT VULNÉRABLE. PIS TU PEUX PAS VRAIMENT TE PERMETTRE D'APPELER LA POLICE, D'APPELER DE L'AIDE. DONC, T'ES VRAIMENT TRÈS LAISSÉE À TOI-MÊME. (Clara)

Le second défi majeur (après la sécurité) rencontré par les femmes lors de leur recherche de logement, les femmes noires en particulier³⁴, est la répétition du racisme vécu, rappelons-le, avant et dans l'industrie. Cette répétition est particulièrement apparente chez Clara, puisqu'elle a justement cherché à éviter ce vécu d'oppression jadis (et encore aujourd'hui) expérimenté par sa mère, un vécu dont elle souhaitait se différencier, possiblement en s'identifiant davantage au père, au pouvoir de celui-ci. Ce passé contre lequel elle lutte lui revient en force à la sortie de l'industrie.

Il y aurait jamais un Blanc qui aurait pu manquer de respect à mon père ou à ma belle-mère comme j'ai vu des Blancs manquer de respect à ma mère. Rentrer chez elle, fouiller dans son appartement, toucher des trucs, genre la juger juste parce que... il y avait juste un oreiller qui était à terre. Et venir assumer qu'elle était sale. [...] C'est pas parce que tu es noire que tu mérites d'habiter dans un appartement qui a des souris. [...] Ou que c'est normal que le propriétaire vienne chez toi, faire des visites impromptues à chaque mois. Tandis que tes amis blancs, ils vont te dire qu'ils savent même pas de quoi leur propriétaire a l'air. (CLARA)

Nous avons vu combien Clara a pu vivre du racisme à l'adolescence, et l'atteinte à l'image de soi qui en a découlé. Cette même oppression aura, finalement, été vécue dans l'industrie, puis en logement – en particulier au moment de la sortie (et donc, du retour à une certaine précarité).

³⁴ Les préjugés tiendraient aussi au regard porté sur les Latinas, les musulmanes ou alors, en lien avec la langue selon quelques femmes, mais les participantes ont peu élaboré ces situations.

La figure 14 présente les enjeux relatifs au racisme qui reproduisent des pans de l'expérience des femmes dans l'industrie au moment de rechercher un logement.

Race et logement : répétition des enjeux de l'industrie	accepter l'humiliation
	avoir de l'argent rapidement
	se démarquer (par l'apparence) - la femme objet
	accepter des lieux de second choix

Figure 14 : Recherche de logement et répétition du racisme chez les femmes noires

Entre soumission et humiliation

On remarque, dans le parcours des femmes (noires en particulier), des situations où elles se soumettent, où l'on attend d'elles qu'elles se soumettent à des conditions inacceptables, et ce, sans exprimer leur frustration. Dans le parcours de Clara, ces situations font écho à l'obligation de rire de blagues racistes dans l'industrie.

[Ils disent] que les femmes noires sont en colère, qu'on est frustrées. Pis de devoir toujours sourire quand t'es vraiment énervée, c'est fâchant. [...] j'ai remarqué que les Noir.es, on est souvent [considéré.es] « agressifs » quand les choses ne font pas notre affaire. Et surtout quand c'est en termes d'appartements. You're supposed to just shut up and accept whatever they give you. (...) Ou que parce que t'es noire, tu devrais supporter ça. Que tu devrais pas être à l'aise de te plaindre au propriétaire. (CLARA)

Rivalité : se rabaisser ou se relever ?

Accepter ce qui est donné, l'insalubrité, mais également les demandes dégradantes d'éventuels propriétaires, sans mot dire³⁵, voire supplier pour avoir droit à un toit, telle est l'histoire de Clara et d'Angela. Pour cette dernière, il s'agissait de faire le récit de ses difficultés pour que le propriétaire puisse comparer ses éventuelles locataires vraisemblablement sur la base de leur souffrance.

Pis le monsieur m'a demandé d'écrire l'histoire de ma vie ! Ouais ! Comme... pourquoi ? Parce qu'il avait une femme battue qui voulait rentrer dans l'appartement. Et il y avait moi qui était enceinte. Pis il était comme : « Là, je suis

³⁵ Cette situation rappelle les problèmes encourus dans des situations de coopération où les habitant.es des pays du Sud acceptent ce qui est donné sans critiquer... de peur de se faire retirer les dons (Chastang, 2008).

dans deux situations. Fait que j'aurais besoin que vous écriviez un peu de votre vécu pour que je puisse décider qui va rentrer dans l'appartement. » (ANGELA)

L'impact de ces oppressions n'est pas banal pour ces femmes : se prouver, se démarquer, revient de nouveau à s'afficher (pensons à la répétition de l'absence d'intimité), à démontrer sa capacité de payer au risque de ramener les femmes vers l'industrie, source rapide d'argent connue.

Un problème de santé mentale... être racisée, comment c'est horrible, c'est juste... ce n'est pas facile. J'ai eu à supplier... I had to literally beg. Au sens propre du terme, au propriétaire. I literally said: « I beg you. I really need this apartment. J'ai l'argent pour vous payer. Je peux vous donner... » Comme j'étais prête à lui donner, j'allais travailler dans l'industrie du sexe pour lui donner trois mois cash. Juste pour qu'il sache à quel point j'étais déterminée à trouver l'appartement. Pis il nous l'a pas donné. (CLARA)

Cette répétition de l'histoire, associée pour certaines au fait d'être noire, ramène clairement aux rapports de pouvoir inhérents à l'industrie, et à la perte de pouvoir encourue dès lors que les femmes sont amenées à transgresser leurs propres limites (amour propre) pour l'autre et par nécessité. Le principe d'en faire plus en tant que femme noire revient ici en force : « Ben nos parents nous apprennent en tant que... Noir.es, que en tant que Noir.es on doit travailler doublement. On doit faire le double d'efforts. » (Berthe) S'agissant de se démarquer sur la base de l'apparence, de nouveau, l'objectification de la femme – noire en particulier – remonte à la surface, en plus de la rivalité entre paires inhérente au milieu pourtant délaissé : « C'est comme s'il faut que je fasse plus pour pouvoir avoir un logement ! » déplore Angela. Clara décrit ainsi cette préparation, et établit même un parallèle avec le personnage créé dans l'industrie.

[...] whenever I went to look for an apartment, je disais toujours à ma sœur : « Arrange-toi. Surtout si c'est un homme... mets-toi belle, mets une robe, mets une jupe. Just look pretty. Essaie d'avoir l'air d'une femme, just... look feminine. » C'est wack, parce que des fois, t'es dans la file d'attente pour le logement. Pis là, tu vois une personne, un couple de Blancs, pis ils sont même pas bien arrangés, ils ont même pas fait d'efforts. Pis c'est même pas pour les diminuer. Clairement, ils se sont juste levés. Ils sont allés visiter l'appartement. Ils ont pas pensé à quoi que ce soit.

[...] Parce qu'ils te regardent, pis t'as toujours l'impression de te costumer dans la vie. Pour, euh... be something, be someone.

[...] j'ai l'impression que je me prépare de la même manière que si je m'en vais faire un client [...] il y avait comme une grande corrélation entre chercher un appartement pis être dans l'industrie du sexe. (CLARA)

Les couleurs de la précarité : de la pitié au rejet

L'expérience de quelques femmes amène à considérer combien le regard des propriétaires peut facilement osciller entre la pitié, d'un côté, et le rejet (voire « dédain ») de l'autre. Certaines femmes parlent de l'image projetée de précarité – qui ramène à celle de l'enfance source de souffrance; c'est le cas d'Hortense : « **Fait que là moi j'arrive avec ma fille dans une vieille poussette du centre ici [...] je pouvais bien voir dans son non-verbal aussi et dans ses mots que c'était juste qu'il voulait pas me louer, t'sais ?** » Pour Clara, toutefois, la précarité aurait deux visages : la précarité noire étant source de rejet, alors que la précarité blanche susciterait la pitié.

[...] comment qu'un autre monsieur l'aurait perçue [une femme blanche] quand elle serait venue chercher un logement avec sa famille. On l'aurait vue comme fragile. On l'aurait vue comme vraiment dans la précarité. Pis qu'elle a besoin d'aide. Pis qu'elle veut se protéger. Mais des femmes noires, dont une avec un problème de santé mentale, il y a comme... on dirait... un dédain. (CLARA)

Tout se passe comme si la caractéristique noire et les préjugés associés (par exemple l'agressivité) se trouvent parfois à supplanter, voire aveugler par rapport à d'autres formes de vulnérabilités (tels les problèmes de santé mentale) – d'où peut-être le passage de la compréhension à l'ostracisme par les propriétaires.

[...] on oublie que des fois, une personne avec un problème de santé mentale peut être agressive. Ça veut pas dire que c'est parce qu'elle est noire qu'elle est agressive. She might have a mental health issue. Elle a un problème de santé mentale. De la même manière que tu verrais une femme blanche qui est agressive pis tu dirais : « Elle a un problème de santé mentale. » Pourquoi, quand elle est noire, elle est juste agressive ? (CLARA)

Quelle place, quels lieux pour les femmes racisées ?

Pour certaines femmes noires, donc, il apparaît difficile d'envisager qu'il existe des places pour elles, des chez-soi convenables.

[...] quelque part où on se sent nous... pour les femmes de couleur, ou de d'autres, de d'autres races, ou les femmes voilées, whatever. Comme... il y a pas de place pour nous, genre. Il y en a pas. (ANGELA)

Le regard jeté par certaines participantes sur le quartier montréalais de Montréal-Nord est exemplaire... regard que l'on peut associer au fait que si ce quartier est particulièrement multiculturel, et notamment associé à une forte population immigrante et noire, reste qu'il est aussi empreint de précarité (Colpron, 2023). Ce faisant, de tels quartiers peuvent, d'une part, se révéler protecteurs pour l'intégrité psychique d'une femme noire (comme ce fut le cas pour Fayah) mais, d'autre part, fragiliser davantage les femmes.

[...] j'allais dans des trous, genre, Montréal-Nord. Tu comprends ? Pour pas me mettre dans une situation justement, à péter une coche, j'allais dans des trous... où je sais qu'ils s'en foutent, là, des Noirs. [...] Il y a que ça, là-bas. Pis, les Blancs sont quasiment rendus minoritaires là-bas [rire]. Fait que ça me faisait justement aller à des places comme ça que, aujourd'hui, merci mon Dieu, je remettrais pas les pieds là pour cinq cennes. (KARINA)

Tel qu'entrevu en lien avec la quête de sécurité, il apparaît donc difficile d'envisager UN milieu de vie idéal, puisque l'expérience des femmes diverge. Dans l'expérience de vie infantile, les femmes noires rencontrées évoquent l'oppression supplémentaire émanant des milieux plus homogènes et blancs (notamment à l'extérieur de Montréal). Du reste, le plus souvent dans l'industrie, la métropole, malgré son caractère multiculturel, n'apparaît pas exempte d'une telle oppression en fonction de la couleur... et plusieurs femmes racisées se sont vues confinées hors des grands centres, dans des lieux particulièrement dégradants et peu régulés (bars à gaffe).

Ces expériences antérieures viennent donc complexifier la recherche de logement au moment de la sortie de l'industrie puisque certains lieux les ramènent vers leur expérience dans l'industrie et d'autres, plus excentrés, au sentiment d'étrangeté de l'enfance. D'où la question : fuir (l'industrie), mais où ? Il est intéressant de souligner que Karina a éventuellement trouvé à l'extérieur de Montréal la possibilité de réintégrer une vie harmonieuse. Mais il est évident que son attitude par rapport à sa couleur aura joué un rôle dans sa trajectoire – ce qui sera exploré davantage en lien avec la seconde trajectoire ci-dessus présentée.

[...] je suis arrivée à la campagne, à [nom d'une petite ville], pis j'étais la seule Noire. Pis ça, ça m'a fait peur. J'ai dit : « Criss, man. Je vais me ramasser avec une gang de Ku Klux Klan. Ils vont m'arracher la tête. T'es la seule Noire dans un village ! » Pis ça a fait : « Non ! » Ils m'ont vraiment aimée pis adoptée, pis j'ai jamais vu ma différence, tu sais. Parce que tu la sens, la différence, des fois, à quelque part.

[...] Fait que, je suis pas Karina parce que je suis noire. Je suis Karina, point. Karina. La femme que je suis aujourd'hui, qui se présente. C'est l'être qui se présente devant

la personne et non ma couleur. Ma couleur fait partie de ma beauté. Fait que, je vois pas ma couleur. Je vois Karina. Ouais. (KARINA)

D'où l'idée que le travail sur soi est nécessaire pour les femmes au sortir de l'industrie, mais sans pour autant faire abstraction des considérations structurelles et systémiques. Comment faire en sorte que certains quartiers, où vivent des communautés culturelles spécifiques (dont Montréal-Nord), ne deviennent pas de tels « trous » (Karina) ? Des lieux où s'accumulent, de façon invisible, les impacts de multiples oppressions (pensons ici aux mères de familles monoparentales en situation de précarité et au cumul : femme-noire-précarité... surreprésenté dans ce quartier)³⁶?

Avant de revenir au rapport à soi, explorons deux autres aspects de l'insertion sociale, les études et l'emploi, qui lèvent le voile, justement, sur certains enjeux structurels et systémiques.

DU RETOUR AUX ÉTUDES AU RÉINVESTISSEMENT DE L'EMPLOI

Ici reviennent en force la question de la temporalité nouvelle à adopter, en plus de considérations relatives à la stigmatisation. Si les enjeux raciaux et migratoires ne sauraient être écartés, ils ont peu été abordés par les participantes.

RÉINTÉGRER LE FIL DU TEMPS

Nous l'avons vu, certaines femmes évoquent la notion du temps à laquelle les confronte la sortie de l'industrie. Prise de conscience du temps qui a filé, de l'âge qui avance et de la difficulté, proportionnelle à celui-ci, à intégrer un autre mode de vie – et l'intuition que de l'aide serait nécessaire pour s'« organiser ».

Sortir une adolescente, de la prostitution, c'est une chose. Mais sortir une femme... de la prostitution, ça demande... toute une organisation ! (BERTHE)

La temporalité au moment de la sortie contraste avec ce temps qui ne passait pas, circulaire et accéléré, dans l'industrie – similaire en cela à la temporalité typiquement

³⁶ Montréal-Nord comptait récemment 30% de familles monoparentales dont 84% sont dirigées par des femmes; à titre de comparaison, il s'agit de deux fois plus de familles monoparentales que dans le quartier Plateau Mont-Royal (16%), lequel comporte davantage de familles sous la responsabilité du père (24% des familles monoparentales versus 16% à Montréal-Nord) (Ville de Montréal, 2017a; 2018). Il est à noter que près de 50% de la population de Montréal-Nord s'identifie comme minorité visible, et plus de 30 % de la population est originaire d'Haïti, un pourcentage qui va en s'accroissant avec les « nouveaux arrivants » (Ville de Montréal, 2017b).

adolescente³⁷. Tel est le cas pour Imane, pour qui la vie est un tourbillon : cette jeune femme avait l'habitude de passer plusieurs jours à l'hôtel avec ses amies avant de ressortir pour dépenser, en un jour, son argent.

Mais un mois, dans ma tête, parce que là, ça a passé en une, deux semaines. Je m'en suis pas rendu compte. [...] T'es toujours dans une chambre, les rideaux fermés. Pis t'es toujours là en train d'écrire, en train d'écrire, en train d'écrire, en train d'écrire. [...] Donc, c'est ça. Après trois jours, tu vas sortir acheter tes affaires. Après, tu reviens pour quatre, cinq jours encore dans la chambre pis tout. Après, tu sors. T'achètes tes affaires. Donc tu sors peut-être une fois, deux fois par semaine [...] il faut que tu add pour que ton post soit toujours en premier. Parce que après une minute, ça baisse, pis on est des centaines, là. Donc à chaque seconde, il faut que tu cliques, il faut que tu restes le premier. Donc tu vas tout le temps être là en train de cliquer. (IMANE)

Tout porte à croire que ce mode de vie dans l'urgence et en boucle concernait aussi plusieurs femmes rencontrées, à un temps antérieur. Ce faisant, la (ré)intégration d'un autre rythme de vie est remise à plus tard – encore une fois, dans un mouvement psychique qui s'apparente à l'adolescence (ce qui échappe au désir actuel peut attendre, la vie est longue) :

Mais ça sera un jour. [...] je suis jeune aussi. So, je m'en câlisse un peu. Mais disons que si j'ai... un jour, je veux me caser pis tout [long silence]. (IMANE)

Le récit d'Imane amène à considérer comme fondamental le changement dans la temporalité qui s'impose à la sortie, parmi d'autres changements, pour réintégrer travail et études. Le temps a filé, il faut le rattraper, en plus d'envisager le futur, ce qui ne se fait pas sans peine. Au premier rang des défis se retrouvent la parenthèse et le « trou » dans le CV ou même l'absence totale d'expériences de travail assortie de l'interruption précoce des études pour certaines.

Fait que j'ai jamais eu de vraie job. C'est la première chose que je connaissais, c'est faire de l'argent rapide. Toujours. [...] Quand on arrive dans, exemple, voir un propriétaire pis tout, ils nous demandent ben des questions. Pis on sait pas quoi répondre. (ANGELA)

³⁷ « L'immédiateté comme déni du temps [...] semble assigner certains adolescents à une impossibilité, ou du moins à une grande intolérance, face à la nécessité de suspendre la réalisation du désir. Le "tout, tout de suite", comme si l'instant présent rassemblait tout, revient en force [...] » (Alès, 2008, p. 47))

Ces changements, difficiles à amorcer, vers un mode de vie contraignant (quelques-unes cumulent travail et études) s'imposent, afin de répondre à d'autres exigences moins visibles, qui évoquent certaines frustrations vécues autrefois par plusieurs femmes, par exemple, le rapport aux figures d'autorité.

[...] j'arrivais comme à combiner les deux ensemble. But it was like unbearable. J'y arrivais pas. [rires] J'avais l'impression d'étouffer. J'étouffais. (CLARA)

Je sais pas, c'est comme un temps de réadaptation parce que t'as l'habitude de travailler de nuit... faire la belle, boire... Alors maintenant c'est la nouvelle réadaptation avec un patron qui va te dire, ben quand faire pipi, c'est quand t'as ta pause de trente minutes ou une heure... (BERTHE)

CONFRONTATION AUX ENJEUX INITIAUX

Outre l'horaire évoqué par Berthe, c'est bien du passage d'un monde qui se veut festif à un monde plus strict, sous l'autorité d'un autre, qui peut être difficile – d'autant que l'autorité fut jadis vécue comme injuste ou, à tout le moins, très stricte.

Ben là, tu retournes à la société, ben faut que tu te plies aux règles. Et ça c'est... j'ai remarqué que c'est très dur pour plusieurs. (BERTHE)

Parce qu'à l'école, t'as un programme, pis tu dois te coller au programme. Et c'était juste pas quelque chose que j'aimais faire. Encore jusqu'à aujourd'hui, j'aime pas ça. Parce que j'aime juste être libre. (CLARA)

Effectivement, le milieu de l'emploi et plus largement la société apparaissent reproduire, pour plusieurs femmes, le milieu de vie infantile dont justement elles voulaient s'émanciper. D'où la difficulté supplémentaire, lorsqu'elles font face à ces nouvelles situations qui, pour certaines aussi, se différencient grandement du sentiment d'autonomie (même relatif) expérimenté dans l'industrie : le monde de la contrainte, de l'autorité, voire du délai avant d'obtenir une satisfaction, difficilement vécu auparavant. Le récit d'Angela va en ce sens, elle qui a été privée de liberté par un placement, en raison de ses fugues.

Moi, j'ai toujours été indépendante. Toujours, toujours. Fait que c'était comme une expérience [l'industrie] qui m'a amenée à réaliser que : « Ah, ok. Je peux faire mes affaires toute seule là. » (ANGELA)

Dans tous les cas, la situation post-industrie des femmes, relative à l'insertion sociale par les études et l'emploi, donne à penser que, principalement, seuls des emplois précaires seraient disponibles.

Elles sont toutes femmes de ménages, la plupart. Celles qui avaient pas un métier, une éducation, un CV comme du monde, elles sont toutes femmes de ménage. Pourquoi ? Parce que c'est le seul métier qui va te prendre, malgré tes expériences, rapidement. (BERTHE)

QUELQUES ÉLÉMENTS LIÉS À L'IMMIGRATION

Les obstacles abordés par les femmes tiennent davantage à la parenthèse dans l'industrie, et indirectement au vécu infantile, qu'aux enjeux raciaux. Du reste, si l'on considère les statistiques relatives à l'emploi chez les femmes noires (Houle, 2020), on peut se douter que la race pourra ici interférer... Néanmoins, le vécu d'immigration et à l'étranger pourra dans certains cas exacerber les difficultés, comme c'est le cas pour Gloria qui a interrompu ses études précocement dans son pays d'origine.

Parce que j'ai quitté l'école à 13 ans. [...] Mais j'étais secondaire cinq en français. Il me manquait deux crédits, mais en maths, j'étais un. Fait que là, j'ai fait toutes mes maths à l'école des adultes [...] J'allais finir mon français. J'ai eu mes maths, j'étudiais en même temps. Je travaillais jusqu'à 3h00, pis j'allais étudier le matin à 7h30, moi. J'ai fait ça. J'ai eu mon secondaire cinq. (GLORIA)

VERS LE SOUTIEN SOCIÉTAL : DE L'ARGENT, ENCORE DE L'ARGENT

BUT IF YOU HAD SOME MONEY COMING IN, TO HELP... PAY FOR STUFF, MAYBE IT WOULD HELP YOU KNOW, UH, BE MORE MOTIVATED AND STAY OUT OF THAT BUSINESS. (Janet)

Considérant l'ampleur des obstacles à la réintégration de la trajectoire normative logement-études-emploi, il est pertinent de se demander si un don d'argent serait suffisant pour consolider, chez les femmes, la sortie de l'industrie. À première vue, il est clair que ce soutien pourrait éviter l'épuisement relié au double emploi du temps : études-travail. Du reste, comme le présentent certaines femmes, un changement personnel pourrait se révéler nécessaire (en cohérence avec ce qui précède : temporalité et mode de vie) pour que cet argent soit mis à profit pour le futur.

[...] avec toutes les blessures pis toute ce qu'on a vécu, à un moment donné c'est la mentalité qui est déformée un peu. Fait qu'avec cette mentalité-là ben... c'est de l'argent facile rapide, mais euh... il est aussi dépensé facilement et rapidement. (HORTENSE)

People are very... strange about money. They think, uh, it's gonna bring them power, or something? I don't know. It's a bit of a sickness. (JANET)

Certaines femmes soulignent les lacunes parentales au niveau de la transmission d'habiletés logistiques nécessaires à la vie autonome.

[...] j'ai quitté chez moi très jeune. Ma mère m'a jamais montré comment avoir un appartement. Tu sais ce que je veux dire ? Pis je savais pas comment faire pour voir un appartement. (FAYAH)

Par la suite, l'expérience dans l'industrie aura été peu propice à acquérir ces habiletés, pour plusieurs femmes qui indirectement auront été administrées par autrui (pensons notamment à Hortense) – elles fournissent l'argent que l'autre dilapide, leurs propres dépenses tournant bien souvent autour d'achats qui maximisent leur attrait. Nous l'avons vu, l'image de soi, de sa valeur, est fortement liée à cette variable monétaire.

And there's just getting, uh, some girls are into shopping or drugs or going to the beauty salon, or getting their nails or designer clothes, or whatever their thing is, you know, for spending the money. Well... You just don't get that cash anymore. And it's a bit of an adjustment, you know? (JANET)

Plus largement, la question du soutien monétaire et des opportunités d'emplois amène à celle du regard sociétal jeté sur l'expérience dans l'industrie.

LE SYSTÈME, SOUS LA LOUPE DU STIGMA

MAIS EN MÊME TEMPS, J'AIME PAS CATÉGORISER
QU'ON EST DIFFÉRENTES. MAIS LES GENS, DANS LA VIE,
NOUS FONT ÊTRE DIFFÉRENTES. (Angela)

Si les femmes étaient déjà porteuses de différents stigmas (précarité économique, race, culture) dont elles cherchent à s'émanciper, reste que ceux-ci semblent avoir teinté l'ensemble de leur trajectoire, et jusqu'à leurs tentatives de sortie. Durant leur trajectoire dans l'industrie, nous l'avons vu, le secret demeure souvent de mise... accentuant le potentiel de désaffiliation³⁸. Au sortir de l'industrie, le stigma viendra colorer les différents aspects à considérer. Ce sera le cas en particulier pour les emplois, mais également, plus largement, dans le lien social – incluant les conjoints (voir ci-dessus le paradoxe des conjoints acceptants), la famille (avec parfois la donne culturelle), les amis.

[Parlant de sa famille] Ben, ils font des fêtes entre eux, mais moi, on m'invitait pas, je suis un peu comme le mouton noir. (BERTHE)

En effet, le regard sociétal résulte en une exacerbation de l'image négative, du jugement porté sur les femmes ayant un vécu dans l'industrie. Ce qui est de l'ordre du *faire* est attribué à l'*être*.

Euh... comme des fainéantes, là. Qui font, qui font rien. [...] Ouais, c'est ça. Ou qu'elles ont pas d'avenir, qu'elles veulent rien faire de leur vie. Comme... c'est ça, là. L'étiquette qu'on a, là. [...] Ou on aime faire l'argent facile. Ou... on aime donner l'argent à nos pimps. (ANGELA)

Tsé, je suis étiquetée. « T'es sale. T'as pas de valeur » [...] C'est comme si j'ai moins de crédibilité, ou je suis une retardée ou peut-être que je ne suis pas assez intelligente pour faire autre chose même si je parle quatre langues. (GLORIA)

Ce faisant, l'expérience dans l'industrie est non seulement dénigrée, mais la force des femmes qui ont ce vécu sera passée sous silence. Effectivement, plusieurs femmes se

³⁸ Certaines auront choisi néanmoins de divulguer leur secret... parfois pour se soustraire à la menace des proxénètes qui l'utilisent pour contrôler les femmes.

décrivent comme des femmes fortes, ce qui semble cohérent avec les aléas de leur trajectoire. Une force qui demeure peu reconnue dans la société.

You get a lot of good experience, you're good at judging a situation, calm under pressure. Um... Good judgement, good communication skills. You could almost read people's minds... You can say what their needs are, you can respond... You know, it's... It does make a lot of good qualities. Because you have to be pretty much, uh... super woman, you know? To be a, in the prostitution industry. You're a very good actress, good communicator, good manipulator... You get your cash, and you do the stuff there. It's all very, it's very demanding. But you can't put that on a CV because it's not acceptable in our society. (JANET)

Le mépris et la stigmatisation envers les femmes de l'industrie vont également alimenter la répétition pour les femmes du désaide encouru bien souvent depuis l'enfance, comme explicité ci-dessus, en lien avec certaines interventions policières. De hors-la-loi, les femmes deviennent hors-société...

Et pourtant, comment penser à soutenir ces femmes sans un engagement sociétal à leur égard ? Un exemple particulièrement criant de cet écart possible entre le regard sociétal et la réalité des femmes est la question de la maternité.

LA MATERNITÉ – DE LA RÉPÉTITION À LA PORTE DE SORTIE

BEN, ELLE VOULAIT ÉCRIRE COMME QUOI J'ÉTAIS PROSTITUÉE,
PIS PEUT-ÊTRE QU'ELLE VOULAIT DIRE QUE PARCE QUE
MADAME ÉTAIT UNE PUTE, BEN ELLE A
DES SÉQUELLES DE DROGUE. (Fayah)

Cinq participantes sont mères. Leurs expériences diffèrent grandement, mais de façon générale, l'on peut discerner combien leurs enfants sont importants dans leur parcours.

Si l'on peut imaginer que certaines situations – développées ci-dessus – ne sont pas optimales pour le soin apporté aux enfants, il demeure que les services de protection de l'enfance ne seraient pas exempts de l'influence du système (des préjugés notamment) dans lequel ils s'inscrivent. Du moins, c'est ce que le discours de certaines femmes donne à penser, à réfléchir. Certaines mères rencontrées ont vécu de la discrimination auprès de la DPJ, ce qui est particulièrement questionnant pour Gloria, en lien avec son expérience complexe d'immigration (violence psychologique et physique incluant l'isolement par

rapport à l'environnement). Il semble que les autorités légales aient eu du mal à distinguer le lieu du risque pour l'enfant, compte tenu des préjugés entretenus envers les femmes ayant un vécu dans l'industrie du sexe.

[parlant de son conjoint violent] Ils l'ont laissé [mon enfant] à sa merci ! [...] Il fallait faire une évaluation psychiatrique. Lui, parce qu'il a de l'argent, il s'en est poussé. Mais moi, vu que j'ai un estie d'antécédent de crise de danseuse, de prostituée, ils ont rien foutu [...] « tu dois témoigner contre lui. » « Non, il va me tuer ». (GLORIA)

Le récit de Fayah va dans le même sens : « [...] ils savent que les putes sont supposément pas responsables », affirme-t-elle. Selon elle, « [les intervenant.es de la DPJ] profitent de l'occasion pour pouvoir les abattre plus bas, plus bas que terre ». C'est dire que les interventions des services de protection de l'enfance ne sont pas sans impact sur le narcissisme, déjà ébranlé, de ces femmes.

Trois participantes-mères ont également été prises en charge par la DPJ à l'adolescence, ce qui pourrait avoir un impact sur le regard actuellement porté sur les services. En effet, Fayah aura gardé un souvenir amer de son passage en famille d'accueil (considéré comme une erreur de la part de la DPJ), sa révolte initiale s'en est trouvée renforcée.

Fait que veut, veut pas... il y a l'effet que t'es plus avec tes parents... pis il y a l'effet que tu veux avoir ta liberté. Il y a tout ça. Fait que... c'est un bagage que j'avais... qui a fait en sorte que j'ai engendré le comportement que j'ai eu là-bas c'est tout. La madame était pas ma mère. Fait que... pour moi, tu ne me donnes pas d'ordre là. Je vais collaborer parce que je suis pas chez moi, je suis chez toi, pis je dors chez toi. Mais t'es comme payée pour me supporter.

[...] Ils m'ont juste placée quelque part pour que je puisse... mener ma vie de rebelle, mais en plus mieux. Il y a pas eu de suivi, quoi que ce soit. Il y a rien eu, il y a juste eu un placement. Pis... débrouille-toi ! (FAYAH)

Cette impression d'être laissée à soi-même par les services de protection de l'enfance est partagée par Hortense et Angela. Cette dernière aura poursuivi, une fois placée, ses fugues – ce qui l'a éventuellement amenée vers l'industrie, comme c'est le cas pour Hortense d'ailleurs.

Oui, le centre jeunesse va t'aider... pendant un petit bout de temps. Mais après tes dix-huit ans, là... ils ont fini avec toi, là. [...] Oui, quand on est mineures, ouais. On a les travailleuses sociales, ce genre de choses. Mais adulte, t'as rien, là. T'as rien du tout ! (ANGELA)

Reste que plusieurs mères admettent avoir eu des conduites inquiétantes pour la DPJ. Toutefois, sur le coup, il semble que ces agissements n'aient pas été considérés comme problématiques, parfois même, comme c'est le cas pour Fayah, jusqu'à ce jour³⁹. Il semble qu'ici, le manque de préparation à la « vraie vie », décrit ci-dessus, puisse avoir joué un rôle.

Parce que toute cette situation-là a amené la DPJ dans notre vie. Pis j'ai des justifications à leur donner [...] on n'a pas de logement, c'est... T'sais ? C'est inquiétant pour eux. Donc là ils sont là. Pis je dois aussi gérer euh tout ça. Pour pas perdre mes enfants. (HORTENSE)

Un moment donné, je me gelais trop, pis je l'ai oublié chez une amie pendant quelques jours. Fait que, ils ont appelé la DPJ. Il s'est faite placer. (KARINA)

Les prostituées se disent que c'est de l'argent facile. Pis ma fille, elle dort la nuit ! Comme... c'est contre-argument, argument. Veut, veut pas ... tout est défendable, il faut que t'aies un bon avocat. (FAYAH)

Cependant, malgré certaines difficultés à tenir compte des besoins de leurs enfants, le récit des femmes démontre à quel point ceux-ci sont importants dans leur vie. D'où les idéations suicidaires de Gloria lorsqu'elle a perdu la garde de ses enfants. C'est que dans leur situation empreinte de précarité, l'enfant semble constituer une raison de vivre, malgré la souffrance actuellement et antérieurement encourue.

Mon enfant m'a aidée à avoir espoir. Veut, veut pas, maintenant, ma vie dépend d'elle. Comme... tout ce que je fais dépend d'elle. Pis... avoir un enfant, quand t'es dépressive, dans ton ventre, t'as comme pas le choix de vivre, parce qu'elle doit vivre. Pis veut, veut pas, c'est une chimie d'amalgame que tu vis à l'intérieur de toi. (FAYAH)

Pour les femmes, l'arrivée d'un enfant sera une motivation au changement; parfois c'est une grossesse ultérieure qui sonne le glas du mode de vie antérieur et qui ramène la femme à la maternité.

[...] c'est quelque chose de sérieux, là. J'ai un enfant. Je suis plus la fille de seize ans, comme essai-erreur ou, euh... comme pour le plaisir. Non. Là, en ce moment, j'ai une optique de bâtir quelque chose. [...] tu dois t'adapter aux besoins de l'enfant, tu

³⁹ À noter que Fayah semble répéter l'expérience de son père qui aurait défendu l'injustice de son propre placement à l'aide d'avocats.

dois t'adapter à plusieurs aspects qui concernent l'enfant. Parce que j'ai grandi sans elle, maintenant, je dois grandir avec elle. (FAYAH)

Pis je pense que c'est... nos chemins se sont croisés pour que j'aie mes enfants avec lui, parce qu'avant, j'aurais pas fait. Pis j'avais besoin de ses petits êtres-là, parce que c'était un baume sur mon cœur blessé [pleurs]. (GLORIA)

Mais... qu'est-ce qui a fait que... moi, j'étais rendue au point que... ben, en fait, j'allais avoir un enfant. [...] C'est là que genre j'ai réalisé : « Ouh là ! Il va falloir que je fasse des choses, là. J'ai un enfant, là. » C'est plus pareil. [...] qu'est-ce qui me motive, c'est vraiment mon enfant. Ça m'a donné une nouvelle joie de vivre. Euh... vouloir faire d'autres choses... donner le bon exemple. Comme d'être super... quand tu as un enfant t'as envie de montrer que, t'sais, tu as toutes tes affaires en ordre. Euh... ta carrière est en ordre, comment... la façon que tu l'éduques aussi. (ANGELA)

[...] quand je suis tombée enceinte, j'ai dit : « Hey ! » J'ai eu une lucidité aussi. J'ai dit : « Hey ! J'ai un enfant, moi. Faudrait bien que je revienne ». (KARINA)

Outre le peu de préparation, la désaffiliation des femmes pourra jouer en leur défaveur au moment d'investir la maternité. D'autant plus que se répète, pour plusieurs participantes, la monoparentalité vécue par leur propre mère. L'attitude des aidant.es est d'autant plus importante à considérer, afin de soutenir ces femmes, compte tenu du défi d'investir ce nouveau rôle, souvent teinté du désir de faire mieux que la génération précédente (Gilbert, 2015). En ce sens, le récit d'Hortense montre combien les intervenant.es pourront avoir été soutenantes plutôt que jugeantes, au regard de la complexité de sa problématique (recherche de logement, consommation de SPA).

Parce que il y avait les intervenants de DPJ, l'intervenant qui m'aidait dans le... comment on appelle ça donc ? Euh mes suivis là en... en consommation là ? T'sais pour l'alcool pis les joints parce que ça avait augmenté pis j'étais vraiment... Je faisais de l'anxiété encore plus. Bref, j'avais des lettres [des intervenant.es] à l'appui de ma demande pis ça semble que c'était pas suffisant pour eux pour faire un transfert [de lieu d'hébergement]. (HORTENSE)

La question de la maternité témoigne de la complexité de penser l'insertion sociale en termes de l'axe logement-études-travail. En effet, s'y immiscent de nouveau des enjeux relatifs à l'image de soi (être une « pute » et rien d'autre), au rapport à l'autre (par exemple la révolte héritée de l'enfance) et du rapport à la société (stigmatisation). Prendre en considération ce second niveau de la trajectoire de la sortie de l'industrie (voir figure 15) semble essentiel pour envisager des solutions durables et favorables au soutien des

femmes dans ce processus. En ce sens, seront d’abord envisagés les défis, pour ensuite proposer des pistes de solution, des recommandations.



Figure 15 : Un second niveau de la trajectoire de sortie de l’industrie⁴⁰

L’ensemble de ce propos, y compris les recommandations, sera fondé sur les récits et le point de vue des femmes, et donc, sur leur pouvoir d’agir – au-delà des aléas de l’environnement social et sociétal (qu’on ne saurait pourtant négliger). La société se trouve ainsi interpellée à partir de leur positionnement ou de leur fragilité singulière.

D’ABORD, LES BLESSURES INHÉRENTES AU RAPPORT À SOI

[...] UNE RÉINSERTION DANS LA VIE PIS EUH,
REPRISE DE CONFIANCE EN SOI. PAS JUSTE QU’ON
TE DONNE LE LOGEMENT PIS « BYE, ARRANGE-TOI »
PIS TOUT EST BEAU LÀ ? (Hortense)

Le discours des femmes démontre que la complexité du processus de sortie de l’industrie outrepassa le simple cumul d’enjeux pourtant plus saillants : la question (inévitabile) de l’argent, mais aussi le logement, l’emploi, etc. Rappelons-le, l’argent apparaît surtout signifier quelque chose d’autre, de plus profond, d’intérieur aussi. Oui, la précarité est bien réelle, mais il ne faut pas négliger la question sensible de l’apparence qui y est liée. Ce faisant, c’est de l’image de soi et de l’acceptation par l’autre dont il s’agit ici – altérées dès l’enfance, amplifiées par les enjeux raciaux. En parallèle aux changements sociétaux nécessaires, c’est une (nouvelle) atteinte à soi dont il faut se défaire, racontent

⁴⁰ À noter que cette temporalité est inspirée par la notion de santé relationnelle de La rue des Femmes (Gilbert et al., 2017).

les femmes, pour atteindre une certaine autonomie (devrait-on dire libération ?), (re)trouver un pouvoir d'agir.

C'est un peu, comme, quelque chose qui est pas en moi, mais... On dirait que partout où je vais aller, ça va un peu me suivre. (IMANE)

C'est comme une dionée. On te sème quelque chose en toi, t'sais ? (HORTENSE)

C'est, ça fait partie de moi, en fait. (ANGELA)

[Le vécu dans l'industrie] it chips away à notre coeur, à tous les jours, jusqu'à temps que we no longer have. (ELENA)

Ces extraits du récit des femmes amènent à considérer combien leur personne se sera vue transformée par le passage dans l'industrie. En ce sens, deux éléments importants ressortent pour expliquer une partie de cette transformation de soi, de même que les impacts sur leurs tentatives d'inscription sociale : les séquelles à caractère traumatique, et la persistance de la consommation de SPA.

DES SÉQUELLES À L'ENCONTRE DE L'INSCRIPTION SOCIALE

Du côté du rapport à soi, il est essentiel de mentionner combien la majorité des femmes témoignent, selon différents termes, de séquelles d'ordre traumatique : qu'il s'agisse de *flash-back* (reviviscences), de difficultés à se concentrer, d'une plus grande réactivité, etc. Dans les cas plus extrêmes de femmes ayant connu l'itinérance et la rue, une forme de perte de soi est encore plus importante, ramenant au soi-objet.

[...] j'avais pu de nom, pu de cartes d'identité, pu rien, parce que tu perds tout un coup que t'es dans la rue. (KARINA)

Évidemment, ces séquelles interfèrent grandement avec une éventuelle inscription sociale : retour au travail ou aux études (mais aussi, sans doute, les démarches relatives au logement, ou le côtoiement des paires en hébergement).

Pis aussi les séquelles du passé qui reviennent. Comme que j'essaie de... parce que là, je vais en thérapie. Pis j'essaie de... les séquelles du passé m'atteignent au point que mentalement, j'ai des problèmes mentaux, euh... la dépression, comme je suis TPL aussi, là. (ANGELA)

Cette citation d'Angela est intéressante pour plusieurs aspects. D'abord, de quel « passé » s'agit-il ? Si l'on considère le nombre de femmes qui ont des vécus de violence à l'enfance... Aussi, dans une certaine mesure, les troubles mentaux évoqués ici ne sont pas du tout

étrangers à ces violences : les personnes ayant un diagnostic de trouble de personnalité limite (TPL) seraient plus susceptibles d'avoir connu un traumatisme infantile (abus, négligence, etc.) (Gouvernement du Québec, 2018)⁴¹. En ce sens, d'ailleurs, même les conduites adoptées par ces femmes à l'adolescence et au début de l'âge adulte correspondent bien souvent à ce diagnostic (tentatives de suicide, consommation, relations conflictuelles, petite délinquance, etc.).

J'ai fait une tentative de suicide. Ça a pas marché, fait que. Je savais pas trop fait que t'sais. Dans cette période de choses difficiles avec mes parents, je déménageais tout le temps, je changeais tout le temps d'école... (HORTENSE)

That I was crazy, uh... dirty, uh... stupid... worthless... Horrible self-esteem. Ugly, uh... drug-addict, uh... Very uh... judgemental. Very violent towards myself there, like with all the suicide attempts, the drug overdoses, the self-mutilation... Uh, a lot of anger, a lot of confusion uh... With the post-traumatic, a lot of fear... And that's where drugs came in often, it was to kill the feelings of fear. All the rage of when I had been abused when I was younger, um... (JANET)

S'attarder à ce diagnostic permet de considérer le piège qui en découle : poser une étiquette sur des symptômes et des conduites qui prennent sens à la lumière de l'histoire, du vécu... comme le proposent ces deux femmes (Janet a aussi un diagnostic de TPL). Piège d'autant plus important à considérer ici, car c'est non seulement la trajectoire singulière des femmes qui est oubliée, mais les caractéristiques liées à leur vécu en termes de race, d'immigration, etc. Le risque est de blâmer la victime, puisque c'est la femme qui porte un diagnostic et, de ce fait, peut être considérée comme *malade*. Cela pourrait s'ajouter à la stigmatisation en raison de leur vécu dans l'industrie, en tant qu'obstacle aux efforts d'inscription sociale.

Concernant le traumatisme, d'ailleurs, il est intéressant de le voir dans la perspective où les événements récents (ici, les violences vécues dans l'industrie) viennent raviver, en se surajoutant, les expériences difficiles du passé. Si la souffrance s'en trouve particulièrement prégnante, reste que cela permet de rendre accessible (car actuel), voire travaillable, le passé⁴². L'on peut observer cet après-coup traumatique dans l'histoire

⁴¹ Il serait trop long ici de recenser toutes les études en ce domaine et d'en faire une critique étayée, mais ce lien entre traumatismes de l'enfance (sous différentes formes, et souvent très précoces) et trouble de personnalité limite est grandement documenté dans la littérature tant médicale que psychologique, voire même, psychodynamique.

⁴² L'approche psychodynamique, en psychologie, cible justement cette reviviscence, dans la thérapie, des expériences du passé.

d'Hortense, ici liée au pays d'origine : le vécu inhérent aux aléas de l'immigration (confiage, délai dans la réunification familiale) se serait vu amplifié par les expériences ultérieures.

De l'accepter [le passé dans l'industrie] c'est aussi de pas nier les séquelles. [...] dans mon cas à moi ça a été dans ma vie adulte. Quand ma vie adulte semblait commencer ben je voyais déjà qu'on m'avait enlevé tellement mon enfance que... [...] T'sais rapidement je suis devenue trop femme. Puis aussi le fait que dans mon pays plus jeune je restais avec ma tante puis j'étais déjà... T'sais je faisais déjà des choses de femmes indirectement. (HORTENSE)

Certaines séquelles apparaissent plus subtiles... et possiblement plus difficiles à cibler par l'intervention. C'est le cas d'Hortense, qui comprend mal combien certaines conduites – qui semblent associées à l'industrie – peuvent heurter son entourage, au point que son maintien en logement soit menacé. Quelle est la part possible de la stigmatisation ? Difficile à dire. Reste que l'impact de la consommation sur les perceptions ambiantes apparaît minimisé⁴³.

[Il s'agit ici des accusations de l'entourage] Comme exemple je dansais nue dehors euh... je consommait à l'extérieur devant les enfants. Toutes des choses pour me mettre en tort. Alors que... plein de gens font ce qu'ils veulent dehors [rires] ou peu importe là... Ils font même des feux le soir pis ils ont pas le droit pis... T'sais y a des choses qui se passent là. C'est pas comme si les enfants ils avaient jamais senti le pot dans leur vie. Fait que moi, devant ma résidence, je voyais pas qu'est-ce qu'il y avait de mauvais. Fait qu'ils essayaient d'attirer l'attention sur moi comme quoi je faisais des choses euh... vraiment dérangeantes. (HORTENSE)

Cet héritage du milieu – cette partie de soi à la fois étrangère et intégrée – semble se répéter dans sa tentative, avortée, de fonder une nouvelle entreprise : à la fois être à la merci des investisseurs (qui s'apparentent à des proxénètes), à la fois être regardée comme objet sexuel.

[...] en masquant un peu cette réalité-là [celle de l'industrie]. Mais à long terme, ça m'a rattrapée un peu parce que [...] je pensais que j'aurais pu m'en sortir et plus avoir besoin de leur aide, t'sais ? [...] Fait que une fois que ça a été pignon sur rue [son entreprise] je me suis rendu compte que... d'attirer mettons des hommes, une

⁴³ De plus, il est à noter qu'Hortense était aussi exposée à l'adolescence à l'industrie et pourrait reproduire malgré elle ce qu'elle aura subi autrefois : « Ça piquait ma curiosité. Pis aussi le fait que où je restais en famille d'accueil, à chaque jour en bas de la côte pour aller prendre l'autobus scolaire, ben on était devant un bar de danseuses à [nom de la ville]. » (Hortense)

clientèle qui va vouloir... profiter de ma vulnérabilité au niveau affaires parce que j'étais un peu... C'était précaire, t'sais ? T'sais je voyais qu'on pouvait me manipuler encore, t'sais ? On pouvait me manipuler.

[...] Malgré tout ce que je faisais pour m'établir financièrement, avoir du pouvoir d'achat ou réussir professionnellement à travers des études, à travers essayer d'avoir une entreprise, à travers essayer de réaliser mes rêves et tout ça ben... on dirait que... Y avait toujours cet espace-là de disponible en moi [lié au vécu dans l'industrie]. D'ouvert, t'sais ? Peu importe la forme mais... Qu'à la base... c'est juste qu'on m'a pas semé du bon en moi, t'sais ? Mon adolescence... Pis j'arrivais d'un autre pays fait que. (HORTENSE)

PERSISTANCE DE LA CONSOMMATION : UNE SOUFFRANCE À CONSIDÉRER ?

[...] PARCE QUE J'AVAIS DÉJÀ FAIT DU MEETING AVANT. J'AVAIS CONNU LE BONHEUR D'ÊTRE STRAIGHT, PIS... (Karina)

Les femmes rencontrées mettent en majorité de l'avant une consommation importante de SPA liée à leur vécu dans l'industrie. Différentes substances seront consommées, alcool et drogues confondues. Du reste, quelques femmes, à l'inverse, mettent l'accent sur l'importance de ne pas céder à cette influence du milieu, sachant que la fuite ou l'oubli de la réalité est impossible à long terme, sachant aussi combien cette consommation peut alimenter la spirale inhérente au « fardeau financier » (Clara) ou afin de garder le contrôle, comme elles le feraient dans d'autres emplois, et considérant que la consommation n'est pas nécessaire pour « faire la fête » (Elena). Cependant, l'abstinence demeure un effort rationnel, justifiée par la persistance de la souffrance une fois les brumes dissipées.

[...] on est une minorité. Il n'y a pas beaucoup de femmes qui ne consomment pas pendant qu'elles font ce travail-là, qui ne boivent pas, qui ne font pas de la drogue. Je n'en faisais pas. Ce n'était pas mon style. Je voulais être alerte, pis pour moi c'était un travail. [...] j'aimerais ça tu sais, consommer pour oublier, mais tu oublies pour l'instant, pis à un moment donné tu n'oublies plus. Tu sais, tu t'en rappelles même quand tu consommes. (ELENA)

La consommation perdure bien souvent après la sortie de l'industrie (ou la distanciation), surtout le cannabis, parfois présenté comme une forme d'automédication : une façon de combler le manque ressenti ou de pallier la dépressivité.

Mais si je fume pas, comme, c'est sûr que je vais être debout, je vais parler, mais en dedans, c'est... il va toujours me manquer de quoi, comme quelqu'un qui a besoin de son café le matin pis tout. Moi, j'ai besoin... de mon buzz. Donc je vais être là, mais il va toujours me manquer de quoi en dedans. J'ai vraiment besoin de consommer et tout. (IMANE)

Comme ça gèle tes pensées d'aller dans le négatif. C'est plus, t'es plus sur toi-même. C'est une porte ouverte à ton esprit intérieur, ton âme intérieure. [...] Parce que c'est un sentiment de bien-être... quand tu consommes. [...] Je, j'aime pas ça, moi, les médicaments. Je déteste ça. J'aime mieux, euh... consommer de la tisane, des choses naturelles. [...] Même quand le docteur le prescrit, je le prends pas. [...] Comme quand j'étais dépressive, ils m'ont donné des pilules pour la dépression. Pis j'ai pas pris. (FAYAH)

Tel que présenté dans la littérature (Weber et al., 2004), la consommation est intimement liée à l'industrie, voire indissociable pour certaines : « **parce que les deux vont ensemble. Tu retournes dans la drogue, tu retournes dans la prostitution** », explique Karina. Néanmoins, chez plusieurs femmes, la consommation aura précédé l'entrée dans l'industrie et surtout, elle sera posée comme une stratégie de fuite de certaines émotions, d'une souffrance plus fondamentale : « **if I wasn't high, I would have to feel sad, and angry, and everything I was trying to run away from** », admet Janet.

La participante la plus jeune décrit aussi cette interaction consommation-industrie, mais sous un mode festif, de même qu'une autre participante nommera la possibilité de tirer du plaisir (« fun ») de ses activités et qu'une troisième relie consommation et industrie sous l'angle de ses propres besoins et désirs : « **Sometimes being stoned, you know, you might fell like having sex [...] let's go do a client and take care of my sexual needs** » (Janet). Cela amène à questionner la place de la substance, mais surtout, du vécu antérieur (et de la souffrance associée) dans la façon de concevoir la (sur)vie. Plus précisément, difficile de penser mettre fin à cette consommation, en omettant de prendre en compte la souffrance ou, à tout le moins, le besoin sous-jacent.

RAPPORT À L'AUTRE : VERS QUI SE TOURNER ?

Nous l'avons vu, l'expérience dans l'industrie aura potentiellement amené les femmes à l'isolement, voire à la désaffiliation. Le rapport à l'autre s'en trouve fortement altéré chez les femmes, en particulier celles qui avaient vécu antérieurement du rejet et de la stigmatisation, en raison de leur race. Le point de vue d'Hortense illustre combien le rapport à soi vient teinter, par la suite, le rapport à l'autre; elle aura répété malgré elle des relations « abusives » avec les hommes – ce qui fait écho aux propos de Natalia mentionné précédemment : « ils vont pas te respecter; ils vont te traiter comment toi, tu te traites. »

Je me dis que s'il m'a semé ça jeune pis moi j'arrive pas à le sortir de moi ou bien d'avoir toujours cette mauvaise relation avec l'argent... avec moi-même... avec ma vie personnelle, sexuelle, les chums que j'ai pu avoir, c'est peut-être... T'sais je réalisais que c'était peut-être toujours des... Y avait des abus là-dedans pis... (HORTENSE)

Effectivement, dans l'industrie, les relations amoureuses auront régulièrement été empreintes de violence ou d'abus (incluant les relations transactionnelles), alors que la relation avec les pairs sera trop souvent contaminée par la rivalité. Plus largement, ce qu'il semble important de considérer est que pour plusieurs, si l'industrie a constitué un milieu social, même marginal, les relations (et la quête affective) auront été fort décevantes. Comme l'exprime Clara, les enjeux relationnels initiaux (difficulté à « socialiser », honte de sa couleur, etc.) sont toujours irrésolus au sortir de l'industrie – avec l'intuition qu'une autre voie aurait été plus efficace pour soutenir sa « valeur » propre.

Et on dirait que ça a été des années où j'aurais pu socialiser avec des hommes, avec des filles. Euh... il y a beaucoup de choses... j'ai comme construit ma valeur sur des choses qui... sont pas vraiment réelles dans la vie de tous les jours. Des choses qui n'ont absolument aucune importance dans la vie de tous les jours. (CLARA)

Il faut mentionner, toutefois, que certaines femmes conservent quelques amies dans l'industrie – des femmes qui leur ressemblent ou alors, qui auront pu pallier les failles affectives du milieu familial, comme c'est le cas pour Clara.

J'ai développé un sens de la famille dans les salons de massage. [...] mes amies ont longtemps été ma famille. Comme jusqu'à aujourd'hui, même jusqu'à tout récemment, mes amies ont été ma famille. [...] aujourd'hui, je les vois dans la rue pis... on se sent encore comme redevables. On a encore ce sentiment où on doit comme se protéger. Ou... on doit être là les unes pour les autres. Pis j'ai jamais senti

ça avec ma famille. C'est vraiment bizarre. [rires, puis très longue pause] C'est... vraiment un sentiment bizarre. (CLARA)

Du reste, les différentes sphères sociales sont le plus souvent altérées après le passage dans l'industrie : famille, ami.es, conjoint.es ou partenaires de vie. Le secret sur cette parenthèse dans leur vie, le risque de stigmatisation associé auront découragé plusieurs femmes de dévoiler leur histoire – et il n'est pas impossible que la stigmatisation encourue dans certaines communautés culturelles vienne amplifier la nécessité du secret en lien avec le tabou. Ce faisant, on comprend que le personnage créé dans l'industrie a désormais cédé sa place à un personnage (à la fois soi, à la fois non-soi) dans la vraie vie. L'investissement relationnel s'en trouve limité et les femmes se privent de la possibilité que l'autre puisse soutenir, en toute transparence, leur nouvelle trajectoire.

Ainsi, pour une majorité des femmes, se faire un nouveau réseau est un défi – après avoir rompu avec le milieu d'origine : famille, conjoint violent/abuseur et possessif, et ami.es. Si, d'une part, le réseau antérieur peut se montrer rejetant en raison de la parenthèse dans l'industrie, d'autre part, il est difficile pour plusieurs femmes de fréquenter des paires qui ont un vécu dans l'industrie. Il semble que la différence, comme la similarité, soient parfois évitées.

Fait que là, j'ai commencé à envisager une autre perspective de la vie, qui était de reprendre contact avec mon père. Fait que je me suis dit, si je veux reprendre contact avec mon père, il faut que je quitte la game. [...] Fait que je me suis dit, bon, ben... t'sais ? J'ai pas le choix de prendre ma vie, au sérieux, en main. (FAYAH)

On n'a même pas pris un café ensemble, parce que je ne veux pas [...] Mais c'est une partie de ma vie que, oui je l'accepte, mais je veux plus, je ne veux plus de ça [des femmes qui ont une expérience similaire] dans ma vie. (ELENA)

Certaines femmes auront néanmoins trouvé un tel *autre*, un homme qui accepte leur histoire hors relation transactionnelle. Du reste, leur passé demeure à risque d'affecter leur vie conjugale (et sexuelle) et même, le projet de fonder une famille, comme on le voit chez Natalia.

Fait que, pour qu'on puisse se rendre à l'enfant qui vient après, ben, il faut avoir des relations sexuelles. Pour avoir des relations sexuelles, il faut que je guérisse. Fait que, comme je te dis, dans ce volet-là, j'ai jamais vraiment touché. Fait que, c'est sûr que j'ai une attente à... à ce que le bobo, il se règle, un moment donné. (NATALIA)

Pour plusieurs femmes, en fait, la méfiance perdue envers les hommes, ce qui donne à penser que d'éventuelles relations conjugales pourraient s'en trouver fragilisées (ou constamment mises à l'épreuve). Peu convaincues de l'amour de leur nouveau partenaire, certaines femmes auront à expliquer le rapport à soi désormais altéré. Alors que d'autres comme Fayah développent des stratégies d'évitement, lesquelles ramènent à cette façon de ne pas être totalement soi-même. Se confronter à cette partie souffrante de soi ou alors, s'amputer de celle-ci, telle semble être la question.

[...] pis après ça, j'ai été capable de lui expliquer que... « je me sens comme si je suis une vidange. » [...] Pis là, il prenait soin de moi, pis là, j'étais comme : « Ok. Tu sais, c'est pas une personne qui veut juste me baiser. Il m'aime. » [...] Fait que, tu descends tes gardes... (NATALIA)

L'homme est méchant. [rires] L'homme est vraiment méchant. C'est pour ça que moi, je suis très méchante avec les hommes. Parce que les hommes sont méchants... c'est une nature vraiment méchante ! Surtout quand ils savent que tu les apprécies, là. C'est pire ! Vaut mieux que tu caches tes sentiments avant. Moi, je dis, faut toujours que l'homme t'aime plus que toi, tu l'aimes. (FAYAH)

Ces difficultés dans le lien à l'autre s'apparentent à ce qui est retrouvé chez les « femmes en difficulté » (Gilbert et al., 2017; Gilbert et al., 2020) sous l'appellation générique de la « désaffiliation ». Sous cet angle, l'on peut concevoir que les liens sociaux ont à se (re)bâtir, progressivement, avec l'atténuation de la méfiance envers l'autre héritée du parcours antérieur. Si nous avons situé ce rapport à l'autre entre le rapport à soi et le rapport à la société, c'est qu'il apparaît évident que c'est dans la rencontre entre la mise au travail de soi, et les possibles offerts dans la rencontre de l'autre, qu'une véritable modification de trajectoire sera envisageable notamment sur le plan de l'inscription sociétale.

Ayant précédemment esquissé les contours et défis de l'investissement sociétal normatif (logement, études, emploi), nous envisageons ici le *seuil* de la société, tel que constitué par les ressources d'aide disponibles pour les femmes. De nouveau, plusieurs défis sont à relever.

« IL FAUT UN VILLAGE... » : COMPLEXITÉ DU RAPPORT À L'AIDE

AU MOINS, J'AVAIS DES RÉFÉRENCES, TU SAIS. SI J'AI TELLE AFFAIRE, JE PEUX APPELER LÀ. SI J'AI TELLE AFFAIRE, JE PEUX APPELER LÀ. FAIT QUE, QUAND QUE ÇA ALLAIT PAS, J'APPELAIS UN PETIT PEU PARTOUT. J'AI TOUT GARDÉ ÇA EN RÉFÉRENCE. JE ME SUIS FAITE SUIVRE AUSSI PAR UN PSYCHOLOGUE.

(Karina)

Les propos de Karina montrent à quel point la mobilisation de différentes ressources semble nécessaire au moment d'investir autrement la société. Son récit laisse entendre également que certaines lacunes dans le cheminement antérieur pourront brimer l'inscription sociale, et que les aidants ne sauraient remplacer la nécessité pour les femmes de travailler sur et pour elles-mêmes.

Ben, l'aide sociale. J'avais pas grand-chose. J'avais même pas d'éducation, pis j'avais pas de nom. Après ça, je savais que la maison [nom de la maison d'hébergement] était là. Quand j'avais des problèmes, je les appelais. Mais un moment donné, j'ai dit : « Bon. Ben, faut bien que j'avance par moi-même ! ». (KARINA)

Des aptitudes entravées par le passé

Plus précisément, plusieurs femmes témoignent d'un manque (non seulement affectif et narcissique tel que présenté ci-dessus) qui brime leurs possibilités de trouver leur place dans la société – ce qui se surajoute aux considérations relatives à l'abandon scolaire (le manque d'« éducation » mentionné par Karina, le « capital humain⁴⁴ » décrit dans la littérature) et la parenthèse de l'industrie. Tel est le cas de Fayah, mise à la porte par ses parents, qui tombera sous le joug d'un proxénète avant de loger chez des hommes en échange de services sexuels. De même, Clara, délaissée par son père, ne saura trouver auprès de sa mère un encadrement pourtant nécessaire afin de baliser sa trajectoire d'adulte.

⁴⁴ « Le capital humain désigne les connaissances et les compétences acquises par une personne au cours de son éducation, sa formation et son expérience, et il est mesuré comme la valeur actuelle des revenus futurs. » (Gu, 2023)

[...] ma mère a un problème de santé mentale. Mais je suis frustrée. Et je suis frustrée parce que, ma mère était supposée m'apprendre des choses qu'elle m'a pas apprises. (CLARA)

De façon générale, les participantes auront eu peu de chances de se préparer à intégrer la société en tant qu'adultes autonomes. La figure 16 résume les différents obstacles rencontrés.



Figure 16 : Motifs du manque de préparation à l'inscription normative dans la société

Rappelons combien la composante migratoire aura ici interféré dans le parcours de plusieurs femmes, par la tradition en porte-à-faux avec la culture dominante chez certaines (exigences envers les enfants, mariages précoces, etc.), mais également par la précarisation des figures parentales (accentuée par les séparations conjugales) et la séparation physique des parents (enfance ou adolescence dans le pays d'origine).

L'on pourrait s'attendre à ce que les ressources d'aide puissent pallier ces lacunes, au moment de la sortie de l'industrie. Effectivement, les femmes rapportent une diversité d'expériences de rapports aux aidant.es. Plusieurs éléments positifs ou souhaités seront abordés ci-dessous, dans les recommandations. Auparavant, toutefois, il est essentiel de s'attarder aux défis rencontrés dans les relations d'aide.

Trouver sa place : ne pas se reconnaître dans l'aide offerte

IL Y A JAMAIS EU, VRAIMENT, DE SERVICES, J'AI L'IMPRESSION,
POUR LES FILLES COMME MOI. [...] OK. BEN, IL FAUT QUE
JE M'ARRANGE ENCORE TOUTE SEULE. (Maeve)

Certaines femmes laissent entendre que les ressources disponibles restent méconnues : « Tu sais, par exemple, moi, quand j'étais dans le milieu, j'ai jamais su que, dans le fond, la CLES existait. » (Maeve). Toutefois, leur discours et leurs expériences pointent surtout vers le fait que l'aide offerte ne leur correspond pas.

« Ah ok, ben, t'as pas d'enfants fait que tu peux pas venir ici. » T'sais ? C'est ça qui est difficile de... à un moment donné, t'es comme ok. Mais je laisse tomber t'sais. (DAFNÉ)

Elle, elle a dit que moi, je suis pas... assez bien pour aller faire un cours. Je dois aller chez les gens qui ont des problèmes mentaux. Je m'en vais à l'organisme pour les problèmes mentaux. Elle m'accepte pas. C'est comme... je suis pas assez [in]apte pour être avec des gens qui ont des problèmes mentaux. (GLORIA)

Plusieurs obstacles ont été relevés par les femmes, en lien avec les organismes d'aide.

Comme nous l'avons vu en termes de logement, il leur apparaît difficile de se reconnaître dans les ressources d'hébergement pour femmes en difficulté; elles sont portées à considérer les usagères comme plus souffrantes notamment sur le plan de la santé mentale, ou alors, la confrontation à des femmes qui consomment ou qui sont encore dans l'industrie se révèle fragilisante, voire insécurisante.

C'est difficile pis je me sens vraiment déchirée, parce que je sais que ces ressources, comme je t'ai dit avant, ils font de leur mieux, mais... ce n'est pas assez. Y en a pas assez de ressources, puis les interventions... Moi, je ne comprends pas... Je ne sais pas... T'sais une place de même, ça prend quelqu'un qui est là, ça prend une certaine surveillance. Il n'y en a pas eue. Ils disent qu'il y avait des caméras, mais est-ce que vous les regardez ? Est-ce que vous les écoutez ? Il y a de la prostitution qui se fait... [...] Il y a des règles à suivre pareil. T'sais, moi je les suis, mais il y en a beaucoup qui ne les suivent pas. (ELENA)

Le cas particulier des ressources en violence conjugale a aussi été abordé par certaines femmes qui pourront parfois en être exclues (comme c'est le cas pour les femmes en

difficulté, les femmes en situation d'itinérance, voir Gilbert et al., 2020) du fait que la violence subie, qui outrepassa la violence conjugale, n'est pas reconnue comme telle. Il est à noter que quelques participantes témoignent d'épisodes de leur vie où le cumul des problèmes s'apparente d'ailleurs aux femmes en situation d'itinérance : consommation de SPA, fréquentation de la rue, etc.

Ben, les intervenantes, quand que je me suis rendue là-bas, ils m'ont renvoyée chez moi après parce qu'ils étaient comme : « Ah, c'est pas de la violence conjugale. On peut pas t'aider » et tout. Fait que t'sais, ça m'a comme faite peur. Ben ça m'a fait mal, pis ça m'a fait peur parce que t'sais, j'avais pas être chez moi parce que j'avais peur qu'il revienne et tout. (DAFNÉ)

Plusieurs femmes auront tout de même fréquenté, éventuellement, des ressources dédiées aux femmes victimes de violence conjugale, mais elles admettent que, dans un premier temps, elles ne reconnaissent pas leur expérience comme de l'ordre de cette violence spécifique. L'on peut ici se demander si cette non-reconnaissance de la violence conjugale et plus largement de la violence axée sur le genre, au sein de leur histoire, aura joué en ce sens ?

Je voyais des organismes pour les femmes battues, des trucs comme ça. Pis je me reconnaissais jamais là-dedans. [...] J'avais pas l'impression d'être sous l'emprise de quelque chose, de quelqu'un dans le fond, d'un homme qui était justement, violent. Mais entre toi et moi, j'étais sous l'emprise de cette industrie-là, mais je l'ai réalisé après. (MAEVE)

Mais en premier lieu, c'est vraiment violence conjugale. Mais nos situations viennent aussi avec une forme de violence conjugale masquée par nos expériences. Parce que dans le fond c'est comme si les séquelles peut-être qu'on les voit plus. Pis c'est vraiment à travers les conjoints que tout ça se vit, t'sais ? (HORTENSE)

Si l'on garde en tête que le rapport à soi et à l'autre est fortement impacté chez ces femmes, comment penser qu'elles puissent magiquement trouver (et non *retrouver* : on sait combien cette place n'était pas acquise auparavant) leur place dans la société, et à commencer, dans les ressources ? Outre le manque évident de ressources pour les femmes en difficulté (décrié années après années par les organismes qui s'y consacrent), des enjeux spécifiques aux femmes ayant un vécu dans l'industrie doivent être pris en compte dans l'offre de services.

Lorsque l'aide reproduit le vécu antérieur : perception d'abus de pouvoir et objectification

BEN... [SOUPIR] TOUTE MA VIE, J'AI ÉTÉ QUELQU'UN DE VRAIMENT MÉFIANTE, SI JE PEUX DIRE ÇA COMME ÇA. (Fayah)

Nous l'avons vu, la méfiance ressort de l'expérience par les femmes de leur rapport à l'autre; une méfiance que l'on retrouve également chez les femmes en difficulté en lien avec leurs parcours singuliers (Gilbert et al., 2017). On ne s'étonne pas que cette méfiance teinte les rapports aux aidant.es. Cela apparaît cohérent avec la stigmatisation encourue précédemment, le désir de garder le secret sur une partie de soi, de même que les expériences d'abus de pouvoir empreintes de violence (notamment avec les forces de l'ordre).

Sans nier la possibilité que certain.es aidant.es n'aient pu accueillir les femmes avec l'attitude la plus appropriée, il semble que l'accumulation des expériences d'oppression (être rabaissée, être écrasée, être interrogée), avant et pendant le vécu dans l'industrie, soit susceptible de rendre les femmes particulièrement sensibles à la façon dont elles sont reçues par l'autre, l'aidant.e.

Peu importe qui aurait pu nous aider, ou des intervenantes, ou même des policiers t'sais. Ça aurait été cool de savoir, ok, mettons, à cette adresse-là, tu peux aller s'il y a quelque chose. Ou t'sais, même des fois au début, on avait peur là. Au début c'était nous qui étaients comme des criminelles. (DAFNÉ)

En ce sens, par exemple, Imane aura l'impression de subir un « interrogatoire » ce qui s'apparente aux expériences d'incarcération (même les plus brèves), alors que Gloria se sentira « écrasée » et sans recours.

Je trouvais un peu comme si c'était un interrogatoire, comme si on me posait trop de questions. Pis après, j'ai lâché l'affaire. Je me suis pas présentée [à une ressource pourtant appropriée]. (IMANE)

C'est toutes des travailleuses sociales qui ont des diplômes, qui ont tout, mais ils savent pas te diriger ! C'est n'importe quoi ! Il y a des abus de pouvoir même là-bas ! [...] Il y a beaucoup de monde qui sont haut placés, qui ont la position. Une fois qu'ils ont la position, ils rient, pis ils t'écrasent, parce qu'ils savent que t'es démunie ! [pleure]. (GLORIA)

Un peu comme nous l'avons vu pour le logement, les besoins des femmes ne sont pas homogènes. Ainsi, le caractère professionnel des aidant.es, qui semble critiqué dans les propos d'Imane et de Gloria, sera apprécié par Fayah qui y voit, à l'inverse, une protection contre le « rabaissement » par autrui (notamment les proches).

[...] j'aime mieux commencer par le professionnalisme que le personnel. Parce que le professionnel est payé pour faire sa job ! Tandis que le personnel... tu t'exposes à être... rabaissée comme à être élevée ! (FAYAH)

On ne peut exclure la possibilité que même les lieux qui se veulent a priori soutenant, puissent amener les femmes à percevoir une répétition de l'oppression vécue, sous différentes formes, dans le rapport à l'autre. Dans le cas de Natalia, par exemple, cette posture d'objet de l'autre, d'objet de l'exploitation par autrui sera ressentie dans une communauté spirituelle : « j'en ai ma claque d'être le lutin de tout le monde, dès que je sens de l'exploitation », constate-t-elle.

De façon plus générale, le récit de Gloria – « Ils peuvent pas comprendre d'où tu viens » – semble refléter la stigmatisation ambiante. Du reste, le double sens de cette assertion, venant d'une femme immigrante, permet d'envisager que ce qui est incompris touche tout autant le vécu dans l'industrie que la violence conjugale, les aléas de la migration et ce qui a été source de souffrances dans sa culture et son pays d'origine.

Mon histoire, si je veux... si tu veux, je te l'amènerai. Je l'ai écrite, mes maltraitances et tout ce que j'ai dû passer à travers. (GLORIA)

RECOMMANDATIONS... PAR LES FEMMES ET POUR LES FEMMES

Nous avons fait le choix de tableer d'abord sur les propos des femmes, sur leurs expériences et leur propre regard sur ces dernières, afin de dégager les premières recommandations qui s'imposent, lorsqu'on pense à les soutenir dans leur processus de sortie de l'industrie (et même avant). En effet, leurs expériences sont riches de pistes, et le fait de mettre ainsi de l'avant leur point de vue nous semble correspondre à une réelle reconnaissance de leur parcours et de leur pouvoir d'agir.

DE L'HÉBERGEMENT AU LOGEMENT AUTONOME : LE SOUTIEN

Nos résultats amènent à envisager la sortie de l'industrie comme un processus au sein duquel se retrouvent différentes formes de soutien adapté. La figure 17 déploie ces différentes étapes, dans un regroupement des deux temporalités présentées précédemment. À remarquer : le *travail sur soi* apparaît ici central. Point de convergence par rapport aux deux premiers temps, et point de départ des étapes ultérieures.

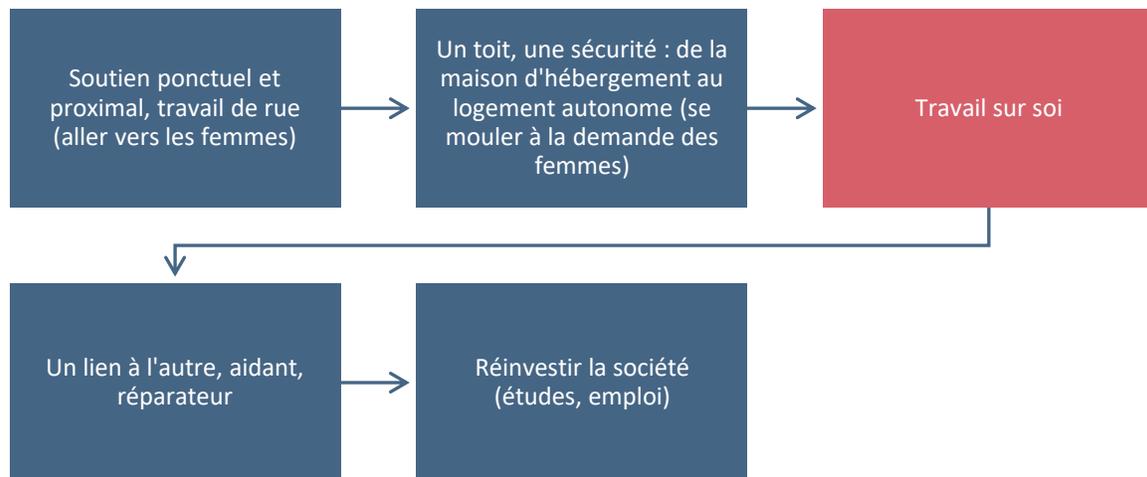


Figure 17 : Recommandations par et pour les femmes

AIDE PONCTUELLE (TEMPS D'ARRÊT) ET APPRIVOISEMENT DES FEMMES DANS L'INDUSTRIE

À certains moments de leur trajectoire, alors qu'elles sont encore dans l'industrie, il semble que l'aide ponctuelle soit à privilégier : drop-in/répit ou intervention de proximité. Dafné considère d'ailleurs cette possibilité de répit à l'amorce de la sortie de l'industrie, médiatisée par de nouveaux acquis (« outils ») inhérents au passage par l'hébergement. Cela est cohérent, d'ailleurs, avec la nécessité d'apprivoiser l'aide, retrouvée plus largement chez les femmes en difficulté (Gilbert et al., 2017; Gilbert et al., 2020).

T'sais au moins de prendre un répit. T'sais c'est pas tout le monde qui veut arrêter. Pis ça je peux le comprendre. Mais t'sais au moins, si tu veux prendre une pause mettons cinq jours, ben tu peux aller là-bas. Pis après ça, t'as les outils, pis si tu veux recommencer, tu recommences. Mais moi, personnellement, j'aurais pas recommencé. J'pense que, j'pense que si j'avais eu plus d'aide, j'aurais arrêté avant. (DAFNÉ)

Pour Imane, le fait que l'aide soit non seulement disponible mais proximale est un soutien important. S'y retrouve une forme d'approvisionnement de l'autre, d'un.e autre bienveillant.e, qui pourrait mener à davantage d'acceptation de l'aide offerte et contrer la méfiance antérieure. Ce soutien peut aussi adopter la forme du travail de rue, tel que décrit par Janet. Dans tous les cas, de telles approches dites de proximité semblent particulièrement appropriées pour les femmes au moment où elles hésitent à demander de l'aide, comme l'explique Fayah : « **Pis aussi, j'étais orgueilleuse. T'sais ? Je suis pas quelqu'un qui va demander de l'aide. Dans ce temps-là, j'aimais pas ça demander de l'aide.** »

(...) mais ça aurait été cool que, t'sais, qu'il soit, il y ait des intervenantes vraiment, dans le public, qui soient là pour nous aider. T'sais, pour nous soutenir. (DAFNÉ)

Parce que moi, je suis pas vraiment du genre à appeler vraiment, tant que ça. [...] Donc elle vient nous voir comme ça. Elle passe vite, vite et tout. [...] Quand t'es vraiment... t'as envie de parler, t'es en train de pleurer, c'est... pis tout. Elle va être là. Elle peut se déplacer. (IMANE)

So basically it's street workers. They're really great because they accompany you, um, in whatever situation you're in without being all judgemental. (JANET)

Cette forme d'aide contraste avec les expériences antérieures (par exemple, la prison et l'« interrogatoire ») : l'aidant.e se positionne en soutien, dans le respect de ce que veulent aborder les femmes à un moment précis – ce qui apparaît pertinent pour les femmes à cette période de leur trajectoire où elles vivent dans l'immédiateté.

Donc elle, elle est, comme, là un peu comme intervenante, disons. Ça adoucit mes peines, quand elle intervient un peu. Là, elle dit : « Ouais. Moi, je suis son intervenante. » [...] So, elle m'aide un peu avec mes trucs, parce que c'est quand même assez dur. Pis en même temps, c'est un peu... Ben, comme, on parle, disons. Si t'as besoin de parler, elle va toujours être là, pis elle va t'écouter. [...] Elle, c'est son travail, mais avec elle... Parce que j'en ai vu d'autres, mais... Eux, c'est vraiment, comme, ils me posaient des questions, pis là, ils écrivaient. Pis j'avais l'impression d'être dans une salle d'interrogatoire. (IMANE)

LA BASE, C'EST LE LOGEMENT, LA STABILITÉ, LA SÉCURITÉ

Sans avoir accès à un milieu de vie stable, sécurisant, les femmes ne peuvent opérer un réel changement dans leur trajectoire. La majorité des participantes abordent d'ailleurs, d'une manière ou d'une autre, cette nécessité d'un lieu à soi pour ce faire – à noter que le changement est d'abord situé en soi (reconstruction, identité, valeurs, etc.).

[...] mais un toit, c'est important, c'est là où tu te reconstruis, c'est là où tu t'analyses, c'est là où que tu es laissée à toi-même pour enfin dire, voici mon monde, voici comment je veux me recréer. (BERTHE)

[...] j'ai créé mon identité dans ce logement. J'ai développé ma vie de femme. J'ai bâti mes valeurs dans cet appartement-là. (CLARA)

Le premier aspect à considérer demeure la sécurité, tant concrète que psychique :

- Par le choix du lieu : un environnement distinct de l'industrie et de son influence;
- Par les caractéristiques du lieu (par exemple, une porte principale verrouillée);
- Par les paires usagères et le cadre proposé (règles de vie et respect de celles-ci) lorsqu'il s'agit d'une maison d'hébergement.

Plus précisément, les ressources d'hébergement adaptées à la réalité des femmes apparaissent nécessaires, mais surtout dans l'urgence et de façon transitoire. Elles incluraient des lieux pour se déposer de quelques heures à quelques jours, amorcer un travail sur soi, avant de repartir vers un logement plus autonome. En effet, considérant les réticences de plusieurs femmes à côtoyer des paires du milieu de l'industrie, considérant aussi la nécessité de s'éloigner des lieux liés à cette dernière (alors qu'à l'inverse, les ressources *drop-in*, temps d'arrêt, etc. seraient possiblement mieux situées à proximité de ces milieux), il semble que le besoin principal consiste plutôt en des logements accessibles côté financier, mais éloignés des « triggers » (ou influences) que constituent le monde de l'industrie, des expériences antérieures traumatiques, des paires qui flirtent encore avec l'industrie, etc. L'espoir d'obtenir éventuellement ce logement est nécessaire, et serait envisagé dès le premier jour.

Effectivement, la majorité des femmes évoquent davantage le désir d'obtenir un logement social, voire un logement tout court. Cela apparaît essentiel à considérer, toujours sous l'angle de la trajectoire et des enjeux sous-jacents. De fait, nous avons vu que par la parenthèse dans l'industrie, plusieurs femmes vivaient avec l'espoir de reprendre du pouvoir, d'acquérir une autonomie, en réaction à leur vécu antérieur.

Ça me dérange pas d'être dans un organisme. Mais... mes goûts, mes projets, mes goals, sont différents. Tu comprends ? Comme moi... je veux own qu'est-ce que j'ai. Je veux avoir... je veux que ça m'appartienne. (ANGELA)

Le pas vers le logement autonome ou semi-autonome est particulièrement important, compte tenu de l'expérience de ces femmes et de leur grand besoin d'intimité et de sécurité. Néanmoins, cette transition sera plus ou moins aisée selon les femmes, selon leur parcours antérieur et le moment de leur trajectoire. Ainsi, certaines femmes qui ont quitté le milieu familial à peine adultes et toutes les femmes qui ont intégré l'industrie à l'adolescence n'auront pas eu de telles expériences antérieurement. Aussi, les propos d'Elena rappellent que la trajectoire de sortie de l'industrie est complexe, et que les besoins en termes de ressources et logements sont dès lors variables, selon la situation des femmes.

Je sais qu'il y a des femmes qui sont rendues à cette étape, mais pour moi ce ne sont pas des femmes qui sont autonomes. Moi je pense qu'il devrait y avoir des ressources vraiment pour des femmes qui ne sont pas autonomes, qui ont besoin de surveillance tout le temps, semi-autonomes pis autonomes. [...] C'est sûr quelqu'un qui est encore en train de boire, consommer, t'es même pas semi-autonome. (ELENA)

Si [...] j'avais pas eu ces trois appartements, dans ma vie, ça aurait été vraiment difficile pour moi de me sortir de l'industrie. Je me serais, j'aurais probablement, j'aurais pas arrêté. (CLARA)

Cette notion d'autonomie chez les femmes apparaît essentielle; tant dans la quête initiale, issue du vécu infantile, que dans les besoins au moment de sortir de l'industrie⁴⁵. Cette « capacité de quelqu'un.e à ne pas être dépendant d'autrui » (*Larousse* en ligne) nécessite, on le conçoit aisément, un travail sur soi. Celui-ci nous semble teinter la suite de la trajectoire des femmes (tel que présenté à la figure 17). Compte tenu de son caractère fondamental, nous y reviendrons après avoir parcouru comment s'imisce un rapport à l'autre transformé et cohérent avec le vécu des femmes, dans le soutien offert.

⁴⁵ À noter qu'en ce sens, nos résultats pointent vers une possible différence entre les femmes qui ont un vécu dans l'industrie, et une majorité de « femmes en difficulté » qui se retrouvent en maison d'hébergement ou autres lieux associés à l'« itinérance » (Gilbert et al., 2020).

AU-DELÀ D'UN TOIT : UN SUIVI ÉVOLUTIF, SUR LE LONG TERME ET ADAPTÉ

[...] J'AI EU UN TOIT SUR MA TÊTE. ÇA C'EST FANTASTIQUE, MAIS TOUT LE RESTE LÀ, LE PARCOURS, MOI J'AURAIS AIMÉ ÇA, TU SAIS PARLER AVEC QUELQU'UN. [...] CETTE RESSOURCE A COMME BUT, JE SAIS, C'EST DE LOGER LES FEMMES QUI SONT EN DIFFICULTÉ, MAIS WHAT ELSE ? (Elena)

Avoir un toit est nécessaire, mais n'est pas suffisant nous rappellent les femmes – ce qui d'ailleurs a été documenté auprès des femmes en difficulté (Gilbert et al., 2017; Gilbert et al., 2020). Un réel soutien pour les femmes nécessite des interventions adaptées, des intervenantes disponibles, et ce, même avant l'amorce de sortie de l'industrie (tel que vu précédemment). D'abord pour parler, comme l'expriment Elena, Imane et d'autres, mais également, pour soutenir des démarches logistiques relatives à un « monde » qui leur paraît étranger.

Fait que là, disons que j'avais de la misère à gérer tout ça en même temps. Quand j'ai appelé la CLES, elles m'ont soutenue, pis elles m'ont donné des suggestions. Elles ont fait les recherches avec moi. Elles ont parlé avec la résidence. Elles m'ont aidée à trouver un entrepôt pour mettre mes meubles. (NATALIA)

Mais quelqu'un qui tombe tout seul, pas d'organisme, pas de soutien, il se sent perdu, là. Il arrive pas dans ce monde-là. Il finit par se tirer une balle, là, à la fin. J'en ai entendu des histoires comme ça, là. (KARINA)

Un aspect fondamental de l'aide offerte relève du soutien à l'autonomie. Il s'agit de respecter le rythme des femmes, leurs besoins, leurs demandes aussi; afin notamment d'éviter qu'elles se sentent infantilisées ou alors, contrôlées – ce qui de nouveau rappelle les sensibilités découlant de leur parcours antérieur, de même que leurs forces dont la stigmatisation sociétale envers elles semble faire fi.

C'était autonome. Donc t'avais ton appartement, t'étais autonome. Mais il y avait toujours un bureau en bas, la semaine, avec des intervenants. Mais t'étais autonome. (ANGELA)

Euh... de savoir qu'il y avait des intervenantes que je pouvais voir, quand c'était nécessaire. (CLARA)

[...] une maison comme ça avec des éducateurs en bas, que les filles peuvent parler, qui peuvent avoir du soutien 24 sur 24 pis qui vont être entourées, tu peux pas demander mieux, tu sais. (KARINA)

[...] il y aurait comme une ressource là toujours si t'as besoin d'aide. Mais en même temps t'as ton autonomie mais... d'avoir toujours un support à côté. (HORTENSE)

À noter combien ce soutien s'inscrit en continuité avec ce que Janet et Imane rapportent de leurs expériences de soutien de proximité. C'est dire que l'élément essentiel, ici, est bel et bien celui de l'autonomie à préserver chez les femmes.

So if you have an issue, you talk to them. So. [...] We're really lucky. Uh, well yeah, they have like phones, so you phone them and uh, some are there five days a week. (JANET)

[...] mais j'y allais pas vraiment, parce que je voulais y aller. C'est un peu, tout forcé. On voulait que j'y aille, parce qu'on me disait : « Tu vas pas bien » pis tout. Donc, c'est ça. Mais... c'est forcé, là. [...] J'aime pas parler de mes affaires et tout à moins que j'en aie vraiment envie, là, d'en parler. Sinon, je préférerais garder mes choses pour moi. So, me forcer à parler et tout, c'était... Ouin. Ça m'a un peu énervée, là. (IMANE)

Effectivement, des services spécifiquement conçus pour ces femmes – et leur propension à un mode de vie autonome – demeurent essentiels : services externes (au-delà des logements autonomes ou sociaux, pensons aux femmes qui sont retournées vivre avec leur famille), comme milieux de vie adaptés.

L'expérience de certaines femmes démontre un manque au niveau de la continuité du soutien – ce qui est en porte-à-faux avec la notion d'un mouvement progressif, avec des possibles allers-retours dans la sortie du milieu de l'industrie. La vision d'une réintégration progressive au fonctionnement normatif en société est nécessaire, telle que Berthe l'oppose ci-dessus à une certaine chronicité dans les hébergements pour femmes en difficulté.

Ce faisant, le service idéal ne saurait être interrompu prématurément, ni ne s'adresser qu'aux femmes les plus démunies. Soutenir l'autonomie revient à demeurer disponible pour les femmes tout au long du processus d'insertion sociale, peu importe le revenu nouvellement acquis puisque dans tous les cas, celui-ci ne saurait atteindre le niveau et l'instantanéité de l'argent obtenu dans l'industrie. La tentation demeurera forte, pour beaucoup de femmes, de retourner vers ce milieu...

[...] dès qu'on veut faire un travail qui est autre qu'être cuisinier, par exemple, là, c'est comme : « Ok. Ben, t'es capable de voler de tes propres ailes. Donc trouve-toi quelque chose ou... » [...] [ce qui contraste avec] un service qui te permet de t'épanouir, mais qui t'offre quand même la chance d'avoir un hébergement abordable et tout ça – sans jugement pis sans que tu sois sur le bien-être social pis que... tu sois nécessairement traumatisée au point de pu être capable de sortir de chez toi. (MAEVE)

You stay there the time you need there. It's like, written permanent housing in there. But if your situation changes, and you suddenly get better or you get a job and you make more money, or you get off disability or something, then you may lose the subvention part of the rent thing. Or... if you don't fit the criteria, you may have to relocate at some point, to give somebody else a chance. But uh, I mean you're not pushed out the door. (JANET)

Ben c'est sûr que c'est pour ça que je vois le côté long terme... comme je dis... Parce que juste être aidée sur quelques mois; quelques semaines, c'est pas assez solide. (HORTENSE)

LA PLACE DES PAIRES : DES INTERVENTIONS DE GROUPE AU COACHING

Proposer le plus rapidement possible des logements – bien localisés – aux femmes semble nécessaire pour soutenir la distanciation du milieu de l'industrie.

J'aime pas me mélanger, j'aime pas euh... j'aime pas me mélanger avec ce type... T'sais, j'ai rien contre eux. C'est juste moi. J'suis pas encore rendue là. Oui, admettons j'peux te dire mon histoire et tout. Mais t'sais, je pourrais aller faire des activités avec eux et tout mais, j'sais pas [...] j'ai peur de rencontrer du monde que je connais. (FAYAH)

Si les paires constituent régulièrement une menace à la stabilité, il apparaît qu'elles pourraient néanmoins être côtoyées dans d'autres dispositifs – et au moment opportun selon la trajectoire des femmes. En ce sens, les thérapies ou ateliers de groupe seraient propices au soutien entre paires. Cela amène à envisager la formation de paires aidantes, notamment au sein d'interventions de proximité, compte tenu du fait que certaines femmes envisagent de mettre à profit leurs expériences antérieures, telle Gloria qui aimerait écrire sur sa trajectoire et travailler en toxicomanie. Ne serait-ce pas là une façon de répondre aux besoins des femmes d'être *tirées vers le haut*, tout en conservant la familiarité (rassurante, non jugeante) inhérente avec l'expérience dans le milieu

[...] it really helps that, to have uh, group therapy if you will with other girls that were having the same goals, that was really helpful. (JANET)

Ça serait cool qu'ils forment les filles qui ont vécu, qu'est-ce que les filles ont vécu. Comme ça, ça serait plus facile... l'approche. Parce que t'sais mettons exemple toi, t'as pas vécu ça. Mais tu viens donner des conseils à une fille. La fille va dire : « What the fuck? » Comme : « t'es qui toi ? » [...] il y aurait aussi des intervenantes régulières, t'sais qui ont leur formation, mais avec d'autres filles, qui auront pas leur formation. (DAFNÉ)

Une forme d'implication des paires, comme le présente Dafné, aurait pour but de compléter l'aide offerte par des personnes professionnelles moins familières avec le milieu. Proposition à laquelle nous sommes tentée d'ajouter la possibilité que ce soit justement ces femmes ayant un vécu dans l'industrie qui sensibilisent voire *forment* les professionnel.les et aidant.es à la réalité du milieu. Cela, afin de répondre au besoin maintes fois exposé par les femmes d'être reconnues, comprises, et de contrer leurs expériences de discrimination en raison de leur vécu dans l'industrie (et bien souvent, antérieures à celui-ci).

MISER SUR LES COMPÉTENCES DES FEMMES, DES SURVIVANTES

Cette dernière proposition tend à rejoindre une dimension moins évidente du parcours des femmes, sitôt qu'on oublie que sous la possible exploitation, sous les expériences de victimisation, se trouvent des femmes « fortes » (Maeve), en raison notamment de la traversée de ces mêmes expériences – et ce, sans minimiser leur caractère traumatique. Nous le relevons ici afin de prendre en compte cette force à mobiliser chez les femmes de différentes façons – dont la paire aidance. Pensons à Maeve et Gloria qui utilisent leur force intérieure pour soutenir leurs paires; de même pour Janet qui fait valoir combien la survie dans l'industrie témoigne de plusieurs qualités dont les femmes sont porteuses, et ce, même à l'extérieur de ce milieu.

Pis t'sais j'suis une combattante, tout le monde me dit : « Quand tu veux quelque chose Dafné, tu l'as. » Mais j'suis épuisée. [...] T'sais, j'suis épuisée de... tout le temps, c'est pas normal que, faut que tout le temps faut qu'on se batte pour avoir de l'aide. C'est pas normal. (DAFNÉ)

Du reste, les propos de Dafné montrent que ces qualités ne sauraient exclure l'importance de penser l'aide comme une interaction entre les ressources offertes (aidant.es de tout acabit, maisons d'hébergement, etc.), d'une part, et d'autre part, la personnalité des femmes (incluant qualités, expériences, valeurs, désir d'autonomie, etc.), sans oublier la

façon dont la société accueille les femmes (à l'encontre de la stigmatisation, du racisme, etc.), tel qu'illustré par la figure 18.

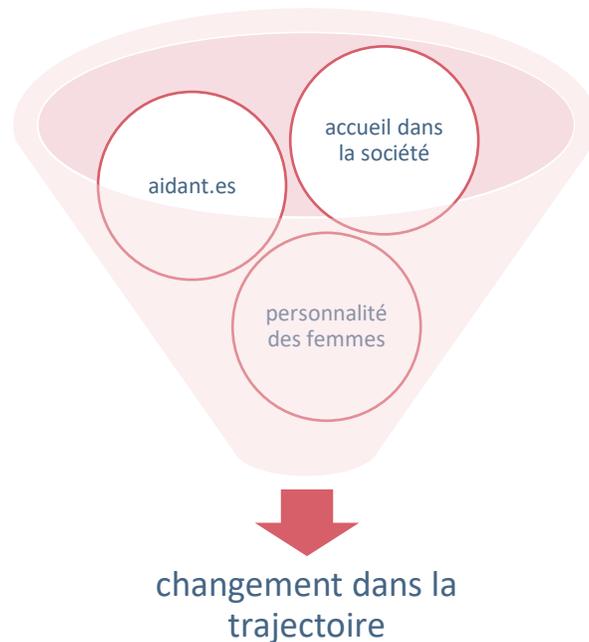


Figure 18 : Composantes essentielles du changement de trajectoire chez les femmes

La section suivante explorera donc le rapport à soi, composante essentielle et transversale, rappelons-le, de la trajectoire de sortie de l'industrie. Loin d'y voir une façon de sur-responsabiliser (voire culpabiliser) les femmes, nous y percevons plutôt la reconnaissance de leurs qualités, aptitudes et pouvoir d'agir aux fondements de ce processus. Plus précisément, ce travail sur soi nous semble envisageable en deux temps : de la déconstruction à la (re)construction.

DÉCONSTRUCTION : RÉAPPROPRIATION DE SOI COMME SUJET

Plusieurs voies peuvent être envisagées en lien avec la modulation du rapport à soi. Évidemment, la psychothérapie sous différentes formes pourrait être évoquée, compte tenu des nombreuses séquelles dont les femmes sont porteuses. Du reste, cette option devrait être adaptée à la possible ambivalence de certaines femmes et, surtout, à leur budget limité.

Ce n'est pas que j'ai besoin d'un suivi, mais si j'avais aimé... Moi je leur ai dit que j'aimerais ça parler avec un psychothérapeute, un psychologue. Elles m'ont donné une liste de... Je l'ai encore la liste... Mais c'est toutes des affaires... Il faut que je paie ! (ELENA)

C'est pourquoi il apparaît nécessaire de considérer dans un premier temps ce qui ressort de l'expérience des femmes rencontrées et qui relève de leur pouvoir d'agir et de leur créativité. Les propos de Janet résument plusieurs éléments abordés plus ou moins directement par les femmes.

Like in this world of like, screens, and selfies, and everything is like super artificial and power, money oriented... Physical appearance oriented... People forget that inner beauty is a lot more interesting and important. And um... It's just spirituality. Like everyone is like « Oh, well fuck church and fuck Jesus » and all that, but I mean, there's some good things in there. Like prayer, meditation... uh, gratitude, um, Buddhism, you know... So there's a lot of good in every religion [...] There's a lot of bad in religion too, but... There's a lot of beauty too in the spiritual.

White culture, you see Jesus blond, blue-eyed, young, uh... And that's all bullshit. That goes like with the racist, like you know, white power kind of... mainstream, rich, straight white people look. But I mean, Jesus was probably like, Jewish or some kind of um... desert person, you know? He was no blue-eyed, blond haired dude. He's just like this healer dude from the desert. And people kind of... changed him into something he wasn't. And uh... changed to make him something that is more culturally acceptable for like, the mainstream population. But I don't think it's completely accurate, so... I just brought Jesus back down to the human level. Where we're all connected, where we're all the same, you know? (JANET)

L'on constate combien il est important pour certaines femmes de se redonner du pouvoir au sein même de leur croyance, et d'y voir les dérives racistes possibles, qui conviennent (ou ont convenu) à la majorité blanche. Cet extrait met aussi en évidence combien un travail est nécessaire pour se soustraire à l'objectification, la réification de soi évoquée précédemment. En ce sens, remarquons la dissociation entre la « beauté » extérieure, valorisée dans l'industrie, et la beauté intérieure désormais recherchée, de même que la distinction entre le matériel et l'esprit (voir en ce sens combien la précarité apparente voile des considérations psychiques : valeur de soi, lien affectif), entre le (re)devenir sujet plutôt qu'objet.

Il s'agit d'un processus qui prend, selon les femmes, différentes formes. La spiritualité, parfois plus spécifiquement une religion, mais aussi la méditation constituent des appuis qu'ont trouvés plusieurs femmes afin de soutenir le processus de sortie de l'industrie. Au-delà du support spirituel recherché, le discours des participantes amène à relever combien un mouvement intérieur de détachement, de déconstruction se produit : être davantage qu'un corps ou ce qu'autrui renvoie comme image de soi, se détacher de pensées intrusives, retrouver le vrai soi, revenir à ses propres perceptions.

[...] je me suis baptisée. Pis ç'a juste fait comme ça. J'ai juste senti que, comme, dès que je Lui ai dit : « OK. Ben, je lâche prise [...]. Montre-moi où est-ce que je m'en vais. Qu'est-ce que je fais ? » Pis depuis ce temps-là, je suis jamais retournée à ce milieu-là, jamais voulu me suicider à nouveau, pis ça l'a vraiment... j'ai commencé à grandir dans ma foi, à voir que j'avais de la valeur, que j'étais beaucoup plus que mon corps, que toutes les choses qu'on avait dites par rapport à moi, j'étais pas obligée d'accepter. (NATALIA)

Fait que c'est ça qui a fait en sorte que j'ai lâché la game : ma croyance et tout, là. (FAYAH)

Je savais que la seule et unique... solution, peu importe les raisons, c'était de pouvoir me détacher de mes pensées. Et pour me détacher de mes, de mes pensées, il y a juste un remède : c'est la méditation. (GLORIA)

[...] depuis que j'ai commencé à méditer... T'sais, une grande partie de la méditation c'est la gratitude... (ELENA)

I'm trying to be positive and thankful, and have a good attitude you know? Because you can't change everything in your situation, but you do have control over what kind of attitude you have. And your perception of your situation, you know? (JANET)

À ce mouvement intérieur correspond un changement plus concret dans les pratiques, dans le rapport à l'autre. En d'autres termes, cette déconstruction s'incarne bel et bien dans la réalité des femmes, dans leur mode de vie (moins axé sur le matériel), dans leur choix de milieu de vie (davantage soutenant).

But then there's, uh, action that you can take that have a more lasting effect, if you will. Doing things for yourself that are less material, you know? (JANET)

Quand tu veux te réadapter, aller à l'église ça aide... Que ça soit peu importe, parce que c'est... un choc. Il faut que tu changes de milieu. Tu dois absolument changer de milieu. (BERTHE)

UN NOUVEL ESPACE-TEMPS : DU LIEU POUR SE DÉPOSER, À LA RÉGRESSION POUR SE RECONSTRUIRE

[...] J'AI EU UNE VIE. MAIS C'EST PAS COMME SI
J'AI VRAIMENT VÉCU DEDANS. (Angela)

SO, JE ME DIS : « SI C'EST MOI, SI JE FAIS ÇA, SI ÇA VIENT
NORMALEMENT SANS QUE JE LE CHERCHE, C'EST QUELQUE
CHOSE SÛREMENT QUI EST EN MOI. » [...] (Imane)

Le logement ou l'hébergement est fondamental, nous l'avons vu, en tant que lieu propice au travail sur soi. Du reste, non seulement l'*espace*, mais également le *temps* est essentiel à considérer lors du changement de trajectoire des femmes. De plus, la question de la temporalité (dans l'industrie, au sortir de celle-ci) est récurrente dans le parcours des femmes. Ce qui nous amène à proposer qu'un lieu stable serait favorable afin qu'un mouvement régressif⁴⁶ puisse s'amorcer chez les femmes. Effectivement, l'instabilité résidentielle, l'insécurité, etc. ne sauraient être compatibles avec un tel chamboulement intérieur.

L'idée d'un mouvement régressif (lié à la temporalité) s'ancre dans des expressions telles « repartir à zéro » « ou à moins mille » comme le formule Hortense. En lien avec le parcours infantile et adolescent des femmes, l'on peut se représenter une ligne du temps interrompue (ou alors, une bifurcation) chez elles, sur le plan de la construction de soi. Les femmes témoignent de cette interruption de différentes façons : « se reprogrammer » (Hortense), se « reformater » (Berthe), une « parenthèse » (Maeve) dans leur vie. Revenir à ce point de rupture implique qu'il s'ensuive un mouvement progressif nécessaire, afin de mieux se connaître, voire connaître le monde (normatif) dans lequel elles désirent s'inscrire.

[...] j'ai l'impression que j'agis comme une personne, une femme, dans la vingtaine. Donc, c'est parce qu'en ce moment, je connais rien [...] je veux me connaître, en fait. Je veux vraiment découvrir qui je suis vraiment. Parce qu'en ce moment, je me rends compte que l'identité que je me crée est vraiment basée sur beaucoup de traumas que j'ai eus. Et la personne que j'étais avant, une enfant. (CLARA)

⁴⁶ Ici, la régression est entendue dans sa signification processuelle, en tant que mouvement de recul, comme lorsque l'on prend du recul pour mieux (voir et) repartir, et non selon une connotation négative.

[...] ça ma aidée à ravoir confiance en moi. Ben, « à ravoir », j'en ai jamais eue. [...] À bâtir ma confiance, à me connaître. Pas connaître qu'est-ce que le monde me disait pis qu'est-ce que le monde m'a dit de faire pis que... Non, Karina. Qu'est-ce qu'elle aime, Karina ? Comment qu'elle est vraiment, Karina, avant qu'elle se soit faite maganer ? C'est quoi les valeurs de Karina ? Comment il est, son corps ? C'est quoi qu'elle aime ? C'est quoi qu'elle aime pas ? Il a tout fallu que j'apprenne ça, parce que moi, je suis partie avec le mode de vie des autres, comment qu'on me faisait voir que j'étais, comment qu'on me disait que j'étais. Mais moi, je savais pas qui j'étais jusqu'à temps que je sache qui que je suis. (KARINA)

Il apparaît souhaitable que le soutien soit envisagé en termes de support à ce réinvestissement du passage à l'âge adulte. Le retour à cette étape fondamentale du développement appelle à un mouvement de (re)construction sur le plan identitaire, un mouvement de réparation des blessures du passé (incluant l'enfance et la répétition dans l'industrie), d'autonomisation par rapport au milieu familial (redoublé par le pouvoir attractif du milieu de l'industrie), un mouvement d'investissement du social. L'on reconnaît ici les enjeux fondamentaux de l'adolescence, voire de la subjectivation (Cahn, 2002a), qui apparaissent d'autant plus pertinents pour ces femmes trop souvent objectifiées au cours de leur histoire. Il s'agirait, en d'autres termes, de redevenir *sujet* (à part entière) de leur histoire, par la résolution d'enjeux relatifs à l'autonomisation dans la société (aptitudes, apprentissages, soutien logistique), mais aussi, à la libération, au niveau psychique, des conflictualités antérieures.

Avant d'aborder ce mouvement de résolution des conflits, il apparaît pertinent de prendre en compte l'idée que ce travail sur soi ne saurait être exempt d'un support au niveau sociétal – comme le laisse entendre Hortense. L'on pourrait même avancer que les valeurs de l'industrie, incluant le rapport à l'argent et le colorisme, sont cohérentes, au moins en partie, avec le fonctionnement sociétal normatif.

[...] réapprendre à marcher, réapprendre à vivre pis... c'est pas nécessairement facile dans une société qui est très basée sur l'argent. (HORTENSE)

Ce qui pose la question : un changement sociétal plus profond est-il nécessaire pour soutenir le changement de trajectoire chez les femmes ?

Un nouvel espace-temps, soutenu par la société ?

La vie dans l'industrie est sous-tendue, nous l'avons vu, par un mode de (sur)vie dans l'urgence, dans l'immédiateté aussi; on pourrait dire : sans lendemain. Ce faisant, les souffrances antérieures sont non seulement palliées (au moins temporairement), mais aussi voilées par cette non-projection dans le futur, puisqu'une fois la parenthèse refermée « y'a rien qui reste de toute façon », comme le disait Hortense. Il n'est donc pas étonnant que le soutien à la sortie de l'industrie doive proposer une autre temporalité aux femmes, un temps d'arrêt, hors urgence, hors fébrilité, hors menace de l'autre. Les propos des femmes évoquent un repli sur soi, un cocon qui permettrait à même un logement (hébergement) stable de ne pas avoir à se soucier des perturbations de l'« extérieur ».

[...] repartir de base à zéro, on nous donnait bien un lit, un frigidaire, un four, donc ça c'était un souci de moins. L'Hydro-Québec n'était pas à notre compte non plus. C'était au compte de la maison [...] Tout était en place pour qu'on se sente bien et à l'aise, et qu'on puisse... voir autre chose, et puis qu'on sente pas trop le stress de l'extérieur. (BERTHE)

Est-ce que notre société basée sur l'argent, la productivité, l'immédiateté est prête à accepter que ces femmes puissent se déposer, en toute sécurité et avec leurs besoins de base comblés, le temps d'opérer le travail sur soi nécessaire à un changement durable de leur trajectoire ?

Ce temps octroyé aux femmes est fortement lié aux suivis à long terme proposés ci-dessus, mais surtout, il est fondamental afin que les femmes puissent entrevoir puis intégrer d'autres réponses à leurs quêtes initiales, tel qu'illustré dans la figure 19. C'est notamment ainsi que nous concevons le travail sur soi (réinvestissement de ces quêtes) – toujours teinté du lien à l'autre – un travail qui demande du temps.

UNE AUTRE RÉPONSE (QUE L'INDUSTRIE) AUX QUÊTES INITIALES

Révolte envers l'autorité

- Démarches de réparation des traumatismes infantiles, accompagnement
- Formation des figures légales d'autorité
- Rendre accessibles les recours

Sortir de la précarité

- Soutien financier et logistique à la sortie de l'industrie
- Plaidoyer et accompagnement
- Dans tous les cas : déstigmatiser (vécu dans l'industrie et race)

Comblers les besoins narcissiques

- le miroir de l'autre à intégrer pour soi
- redevenir « sujet » de son histoire
- reconnaissance sociétale de la trajectoire

Comblers les besoins affectifs

- apprivoiser la relation aux aidant.es
- revisiter certains liens (et modèles) familiaux

Figure 19 : Des réponses alternatives aux quêtes initiales

Au sein du mouvement de réinvestissement du passage adolescent, il est donc nécessaire de revenir aux quêtes dont les femmes nous ont fait part. Ces quêtes les ayant amenées vers l'industrie, tout se passe comme si aidant.es et société bénéficiaient d'une seconde chance au regard des premières réponses du social (incluant l'industrie du sexe) vers lesquelles se sont tournées les femmes. C'est dire que la (re)construction de soi, le nouveau rapport à soi, nécessite de prendre en compte les réponses sociales voire sociétales à ces mouvements intérieurs; ce sont ces réponses que nous explorerons ci-dessous.

La Loi juste

Rappelons que la révolte envers l'autorité perçue comme injuste (le contrôle de l'autre souvent abusif, le manque de possibilité de prendre sa place dans le social, etc.) aura souvent été amorcée par la fugue, la fuite des figures parentales ou sociétales d'autorité. Il est donc nécessaire de soutenir le processus de réparation des traumatismes infantiles puis des violences ultérieurement subies dans l'industrie : par la reconnaissance d'abord, puis

par un éventuel accompagnement dans les démarches judiciaires. À cela s'ajoutent d'autres événements qui auront pu être ressentis comme une répétition des injustices, notamment pour certaines femmes : le placement de leurs enfants, le nonaccès à certains logements en raison de l'oppression liée à la race et au vécu dans l'industrie, etc.

Les filles parlent par elles-mêmes, celles qui sont sorties de prison, celles qui ont pu gagner des causes à la cour, celles qui ont pu trouver un logement, euh, qui ont perdu leur logement, qui ont retrouvé un logement, celles qui ont pu ravoir la garde de leurs enfants, grâce à ces intervenantes-là, parce que, elles, elles se portent garantes de nous, de nos conditions, devant le système, devant le gouvernement, et devant la société. J'en connais pas d'autre organisme qui fait ça pour nous. (BERTHE)

Il s'agirait ici d'opposer une autorité juste aux injustices vécues, soit, mais les propos de Berthe rappellent que le soutien dans ces démarches éprouvantes (qualifiées de « suicidaires » par Hortense) est nécessaire, fondamental – en opposition à la stigmatisation qui plane sur les femmes (surtout racisées) ayant un vécu dans l'industrie.

Une recommandation essentielle, en ce sens, consiste en la formation des représentants de l'autorité sociétale à la réalité des femmes, et en particulier des femmes racisées, ayant un vécu dans l'industrie : policiers et policières, juges, intervenant.es de la DPJ, etc. Certains volets du récit des femmes illustrent justement ce besoin d'être « arrêtées » : le besoin d'une autorité juste, légalement reconnue, qui intervienne en leur faveur, même si cela implique une dimension confrontante.

Ben on prenait l'avion, il payait, t'sais il fraudait le billet d'avion. Mais on pouvait pas demander de l'aide, on pouvait pas parler à personne, tu vois qu'est-ce que je veux dire ? Fait que c'était difficile. Pis ça des fois je me dis : ça aurait été cool que les filles, elles peuvent... qu'il y ait juste comme un code qui peut dire, t'sais : « aidez-moi ». Pis qu'à l'aéroport ils savent, tu vois ce que je veux dire ? Ça ça aurait été cool t'sais ? Admettons, t'sais un signe, que les aéroports ils savent. (DAFNÉ)

I guess I would have liked... somebody... maybe to have like... stopped me, you know? Like a few times or whatever, I appreciated like a prise en charge situation where, the woman would say: « Wow, you're really hurting yourself » like... (JANET)

Cette réparation des injustices s'applique aussi au vécu spécifique des femmes racisées. Il s'agirait dès lors de mieux soutenir les femmes immigrantes, notamment par l'accessibilité et la connaissance des services lorsqu'elles doivent échapper par exemple à la violence conjugale. Ce qui est le cas de participantes mais aussi de leurs mères (violentées et parfois

abandonnées par un conjoint pourtant fortuné) qui semblent avoir méconnu ou alors craint les ressources légales disponibles. Comme le rappelle Gloria, les autres cultures constituent autant de réalités auxquelles il faut être sensibles afin de promouvoir le recours des femmes aux services existants.

S'il y a des femmes immigrantes qui viennent, qui ont été victimes de violences, qu'il y ait des maisons pour elles, qu'elles peuvent vivre avec leurs enfants. [...] [Chercheuse : Qu'est-ce que... qui aurait pu t'aider, à cette époque-là, par rapport aux enfants pis par rapport à sortir de cette ressource d'hébergement-là ?] [...] À savoir qu'il y avait de l'aide pour les enfants, qu'il y ait des places où on te donne un répit, parce que t'es une jeune maman, seule... à la merci de la vie, dans un pays que tu connais pas. En plus, sans CV, que personne... pas de confiance en... pas d'estime de toi, que tu marches, tu regardes tes pieds. (GLORIA)

L'accès à des logements décentes, des conditions de vie décentes même dans les quartiers particulièrement multiculturels, participe également aux fondements d'une justice à défendre, particulièrement chez les femmes racisées.

Soutenir le mouvement de sortie de la précarité : pallier les lacunes du passage à l'âge adulte

Plusieurs femmes ont trouvé dans l'industrie, pour un temps, une façon de sortir de la précarité – et de pallier la honte associée. Au sortir de cette expérience (et bien souvent, au fil de celle-ci), toutefois, la précarité et les sentiments de honte se sont amplifiés. Cela vient confirmer le besoin de soutenir financièrement les femmes au moment de la transition vers un mode de vie socialement normatif, afin que (et le temps que) celles-ci puissent terminer des études, obtenir des emplois (qui risquent d'être d'abord précaires). Pour ce, il apparaît fondamental de déstigmatiser les expériences dans l'industrie (se sortir la tête du sable ?).

J'ai jamais eu, par exemple, l'aide sociale. Ou l'assurance chômage. Euh... tandis que j'en aurais eu besoin entre toi et moi. Pour faire une transition... faire comme un... pas nécessairement une assurance sociale, mais, je sais pas c'est quoi. Mais un entre-deux. T'sais ? (MAEVE)

Du reste, un simple montant d'argent ne semble pas suffisant, considérant l'expérience dont témoignent ces femmes. Le manque de préparation a été souligné par plus d'une, mais également l'interruption précoce des études (souvent avant la fin du secondaire), l'expérience d'un monde parallèle à la « vraie vie » créent des lacunes en ce qui a trait à la possibilité de prendre appui sur les ressources sociétales pour devenir autonomes. Ce sont de nouvelles aptitudes qui seront à développer et à soutenir chez les femmes trop

rapidement sorties de l'enfance, sans transition vers le monde adulte – comme elles-mêmes le déplorent. Ici encore, se dessinent les contours d'un retour en arrière, là où le chemin s'est écarté, dès lors que certaines femmes expriment : « Tu sais, ils m'ont vraiment, comme, tenue par la main pis aidée pour que je revienne en société, là. C'est de toute beauté. » (Karina)

La question – primordiale – du logement est exemplaire des besoins de soutien des femmes. Il peut s'agir de faire connaître les ressources disponibles, ou alors, d'aider à remplir les documents, de même qu'à se tenir à jour sur les différentes offres accessibles. Mais plus encore, ce soutien pourra pallier les aléas de la parenthèse dans l'industrie, par la reconnaissance du parcours antérieur des femmes. Il s'agit vraisemblablement d'un rôle de plaidoyer par les organismes, qui vise à faire connaître la trajectoire singulière de celles-ci. Ce plaidoyer peut même prendre la forme d'un accompagnement concret, afin de contrer les différentes sources de discrimination vécues et anticipées en regard du logement, en particulier chez les femmes racisées.

Mais quelqu'un qui tombe tout seul, pas d'organismes, pas de soutien, pas ça, là, il se sent perdu, là. Il arrive pas dans ce monde-là. (KARINA)

[...] j'ai fait l'application pis que j'ai été reconnue [...] elles ont écrit une lettre pour moi. Parce qu'elles reconnaissent aussi que... moi j'ai vécu des choses dans ma famille. (HORTENSE)

Même pour le logement, j'ai eu peur. Je me suis dit : « Ils me prendront jamais. » Mais, tu sais, l'organisme était avec moi. Fait que, c'est l'organisme qui m'a représentée. [Chercheuse : Ok. Devant le propriétaire ?] Ouais. Être toute seule, je le sais pas si j'y serais arrivée. (KARINA)

L'argent investi pour soutenir les femmes serait donc à penser ainsi (en plus des considérations relatives aux logements – potentiellement subventionnés – ou à l'hébergement explorées ci-dessus) :

- Versé aux femmes, à moyen voire long terme – car le travail sur soi (mieux-être psychique, développement d'aptitudes, etc.) n'est pas immédiat, et demeure préalable à la possibilité de se réinscrire socialement.
- Incarné dans la réponse, dans un premier temps (et souvent dans l'urgence), aux besoins primaires concrets (alimentation, ameublement de base, etc.).
- Versé à des organismes dédiés au soutien des femmes, qui constituent des tremplins vers les possibilités futures (par exemple, lorsqu'il s'agit d'endosser les prêts bancaires, de contresigner les baux de location, etc.).

Un aspect souvent négligé et abordé ci-dessus demeure la composante plaisir. En effet, précarité n'est pas synonyme d'austérité. D'où l'importance de garder en tête que tout sujet humain est un être en quête de plaisir... ce qui ne saurait être omis de la trajectoire de sortie de l'industrie par les femmes. Cette proposition se base notamment sur ce qui manque à certaines femmes lorsqu'elles s'éloignent de l'industrie (et qui tend à favoriser leur retour vers celle-ci) : complicité pour certaines, liberté et adrénaline pour d'autres, etc. Ces sources de plaisir apparaissent d'autant plus importantes pour les femmes (noires en particulier, mais pas seulement) ayant été élevées dans un climat particulièrement austère (en lien avec des valeurs pour certaines, en lien avec la précarité pour d'autres). Comment quitter un milieu qui offre partiellement (et rapidement) ce qui a fait l'objet de tant d'espoir ? Comment intégrer le plaisir dans le processus de sortie de l'industrie du sexe ?

Sachant que ces femmes sont à risque de demeurer pour un temps en situation de précarité, un bref retour sur cette notion apparaît ici pertinent. En effet, la précarité retrouvée chez les femmes outrepassa la précarité socioéconomique, comme nous l'avons vu précédemment. Plusieurs auteurs (Furtos, 2008; Mellier 2006) proposent de distinguer les termes de précarité sociale et précarité psychique afin de mettre de l'avant ce qui sous-tend la vulnérabilité économique – sans pour autant exclure la dimension structurelle. La figure 20 représente bien l'intrication entre ces trois niveaux de précarité. S'y retrouvent les sources de ces différentes formes de précarité, telles que relevées chez les femmes racisées rencontrées. À noter que le vécu dans l'industrie aura renforcé chaque forme de précarité.

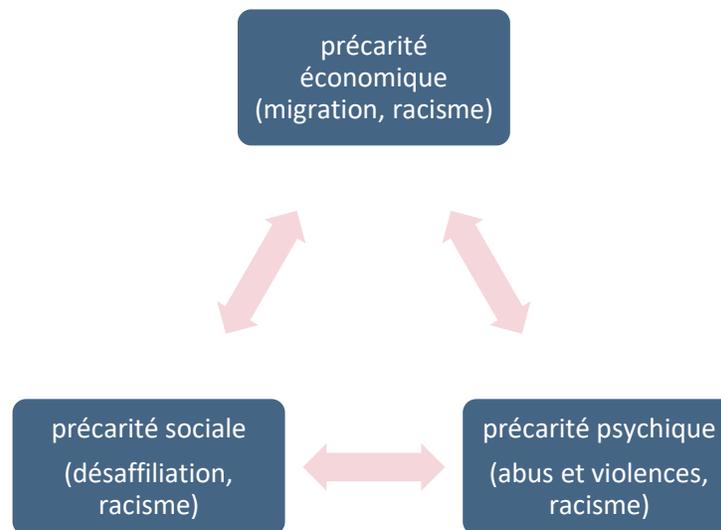


Figure 20 : Interaction entre les différentes formes de précarité

Les réponses aux enjeux narcissique et affectif (voir figure 19) viseraient à contrer la précarité sociale et la précarité psychique, en complément des propositions précédentes relatives à la précarité économique. Nous émettons ici l'hypothèse que ces réponses constituent autant d'ingrédients essentiels afin que les femmes puissent retrouver un certain plaisir à travers leur nouvelle trajectoire.

Enjeu narcissique : restaurer l'image de soi et contrer la précarité psychique

La réparation de l'image de soi altérée est fondamentale pour les femmes dont nous avons vu la fragilisation sur le plan narcissique, par les aléas du vécu infantile et pour plusieurs, le vécu de stigmatisation en lien avec le racisme, la précarité, etc., redoublé par l'expérience dans l'industrie. Nous avons vu combien les femmes se sont montrées créatives dans leurs stratégies de modulation du rapport à soi. Néanmoins, le soutien de l'autre se révélera régulièrement nécessaire pour ce faire. Que l'on pense à Maeve, Hortense et à la reconnaissance de ce qu'est la violence conjugale; que l'on pense aussi à Janet et à la reconnaissance de l'autoagressivité inhérente à ses actions.

All these people who reached out and showed me that I was worth something, and I was worth saving... That I wasn't a piece of shit under somebody's shoe... Uh, that I wasn't just like some holes to be raped and spat on, you know, so... (JANET)

Ce revirement est d'autant plus important que les femmes, objectifiées, se sont vues trop souvent considérées en fonction non pas de ce qu'elles sont, leur être, mais de ce qu'elles font ou ont fait et de l'image donnée à voir. Tout se passe comme si l'on devait tendre à celles-ci un autre miroir, leur permettant, d'une part, de reconnaître les difficultés vécues antérieurement et, d'autre part, de se reconnaître pour ce qu'elles sont, leurs qualités, leurs forces et le chemin parcouru. À l'opposé du personnage, du secret, le regard et le discours de l'autre ne sauraient désormais banaliser l'expérience vécue et le désaide associé.

Moi, je me suis affichée sur Facebook pour eux. C'est pas le fun pour mes enfants, mais regarde : c'est ça. Je peux pas m'empêcher. C'est dans moi. Je peux pas ne pas parler de ça. [...] Quand je me faisais battre pis que je me faisais maltraiter pis que j'ai mangé ma marde pis que je me suis prostituée. Est-ce que quelqu'un m'a dit : « T'as-tu besoin de quelque chose ? » Non. J'ai dû m'arranger toute seule et ça, je l'assume. Je veux pas de regrets. (GLORIA)

Après avoir été vues comme des objets du désir de l'autre, il s'agit pour les femmes de (re)trouver le sujet en soi. Les participantes rapportent différentes expériences d'un autre regard porté sur elles, en lien avec le processus de sortie de l'industrie. Parfois, ce sont des intervenant.es, des thérapeutes ou d'autres professionnel.les de la relation d'aide qui

l'offrent. Parfois aussi, ce seront des ami.es. Mais aussi, l'expérience dite correctrice pourra venir des forces de l'ordre – les mêmes qui autrefois avaient tant dénigré certaines femmes.

Après, j'ai rappelé mon groupe de soutien, mes ami.es qui font du mouvement. Ma chum a dit : « Viens-t'en en campagne. Viens faire une semaine. » J'ai fait des choses qui... J'ai parlé avec du monde aussi qui allaient me ramener à mon estime, à revenir. « Check tout qu'est-ce que t'as fait ! Lâche pas ! C'est une passe à passer. » Tu sais, toutes ces phrases-là m'ont ramenée. (KARINA)

C'est grâce à elle [une intervenante], pis une policière, que j'ai vraiment eu confiance. Tu vois ? Mais... Je pense que si les policiers, tu vois qu'ils s'en foutent de toi, ou dans leur attitude, moi j'suis très bonne pour deviner, pour le ressentir. Fait que si mettons je vois qu'il se fout... Ben, ça m'aidera pas à m'en sortir. Ou s'il croit pas, ou peu importe. Moi, la policière, même aujourd'hui, je lui parle encore. (DAFNÉ)

Ce regard de l'autre posé sur soi pourra éventuellement être intégré par les femmes – ce qui apparaît réparateur non seulement en lien avec l'expérience de l'industrie, mais également en réponse aux expériences délétères de l'enfance – d'où l'allusion à des figures parentales, par Janet.

You know like, just these, all these caring people that mirror back to me, uh, like good parenting. (JANET)

Effectivement, c'est aussi ce mouvement d'intégration du regard de l'autre, souvent depuis l'enfance, qui aura altéré chez les femmes l'image de soi, favorisant parfois les conduites délétères envers soi. Ce que Gloria reconnaît ici pourrait fort bien s'appliquer aux conduites autodestructrices d'autres femmes (dont Janet).

[...] je voulais me taper sur la tête pis me maltraiter moi-même. Parce que il y avait plus personne pour me maltraiter. [voix brisée par l'émotion] Il y avait plus personne qui pouvait avoir un pouvoir sur moi pour me faire infliger des choses. Fait que, j'étais moi-même en train de me le faire, parce que c'est ma zone de confort, la marde... dans laquelle j'ai grandi et qui m'a suivie. (GLORIA)

Cela nous ramène à l'ampleur de la tâche qui attend les femmes au sortir de l'industrie, que nous avons abordée sous l'angle de la modulation du rapport à soi. Les propos de Janet nous rappellent d'ailleurs que ce changement ne saurait qu'être progressif.

First I walk by a mirror I say: « Fuck you bitch! » and then you want me to walk by and say: « I love myself, I'm a valuable human person » ? No, no. It doesn't happen that easily. (JANET)

Le temps nécessaire pour ce faire ne pourra être obtenu que par une implication et, d'abord, une reconnaissance sociale de leur trajectoire – une reconnaissance de là où justement la société aura failli à son devoir de support des femmes en situation de précarité. De plus, ce rôle de miroir de l'autre, aidant.e naturel.le ou professionnel.le, devra être soutenu par de la formation (professionnelle) et de la sensibilisation (publique) à la réalité des femmes – et pourquoi pas, par les femmes concernées ?

Par ailleurs, cette reconnaissance de soi par l'autre rappelle que les quêtes sur les plans narcissique et affectif sont intimement liées.

Comblers des besoins affectifs : réparation du lien à l'autre et des liens familiaux

Pour l'ensemble des femmes rencontrées, il est évident qu'un soutien personnalisé serait nécessaire, au sens où les parcours peuvent se révéler très différents (pensons à la place de la consommation, au vécu de rue), et que les caractéristiques du parcours des femmes racisées sont à prendre en compte (considérant le regard qu'elles portent sur elles et sur autrui, par expérience). Cependant, il n'est pas clair qu'elles se sentent toujours prêtes à faire les démarches en ce sens, comme nous le rappelle Fayah.

Pis aussi, j'étais orgueilleuse. T'sais ? Je suis pas quelqu'un qui va demander de l'aide. Dans ce temps-là, j'aimais pas ça demander de l'aide. (FAYAH)

Ce qui est présenté comme un trait de personnalité peut toutefois se comprendre, en lien avec les expériences antérieures qui suscitent chez les femmes une grande méfiance. C'est dire qu'aussi nécessaire soit-il, le passage par l'autre, le retour vers l'autre ne va pas de soi chez les femmes.

Ici encore, l'on peut percevoir combien le vécu à la sortie reprend en quelque sorte des étapes du développement possiblement escamotées précédemment chez les femmes – les amenant à se dissocier du social, de la société normative (perçue comme rejetante) au moment où, justement, elles en étaient au stade de s'y investir. En effet, la posture de certaines change... De la personne en désaide, méfiante, défiante, etc., le fait d'expérimenter une personne qui *care*, qui regarde la femme autrement, la voit autrement et le lui reflète, pourra soutenir (outre la modulation de l'image de soi) un changement dans le lien à l'autre. C'est le cas de Dafné qui voudra maintenir la sortie de l'industrie, non seulement pour elle, mais pour cette femme qui l'a soutenue, pour ne pas la décevoir (après tout cet investissement authentique) :

Mais t'sais j'ai continué un peu après, mais à un moment donné, la voir déçue, [policière], ça m'a faite mal. Fait que à un moment donné, j'ai juste fait : « Ok, tu sais quoi... Je dois arrêter. » (DAFNÉ)

Effectivement, l'on remarque que plusieurs femmes ont maintenu l'espoir de répondre à leur quête affective héritée de l'enfance, notamment dans le choix de partenaires amoureux (qui ont guidé ou maintenu leur trajectoire vers l'industrie). Cette recherche dans le social de figures substitutives, en tant qu'elle est la base des choix amoureux, est tout à fait naturelle, il va sans dire, mais forcément teintée par le vécu infantile : ici, des figures parentales décrites comme particulièrement défailtantes.

En ce sens, nos participantes évoquent leurs mères, femmes racisées (noires dans notre échantillon), abandonnées avec leurs enfants; leurs pères dont on entend peu ou pas parler, peu impliqués auprès de leur fille, dont certains reviennent tardivement... (Le seul père présent est décrit par sa violence.) En outre, un père est décédé, une femme a immigré avec son conjoint, mais fut abusée par son père dans son pays d'origine, un autre père est décrit comme « **stoned all the time** » (Janet).

À l'occasion pourtant, le père pourra demeurer une figure significative comme pour Fayah qui cherche à reprendre contact avec lui et pour ce, doit sortir de l'industrie.

À l'inverse, pour Natalia, il s'agit d'une figure à rejeter violemment en raison de son abandon initial.

Mais jusqu'à ce jour, il veut venir au Canada. Mais je m'en câlisse, c'est pas mon problème. « Tu m'as pas donné ton nom de famille. » « Mais je veux te donner le nom de famille. » « Je suis mariée, maintenant. Le nom de famille que je vais prendre, c'est celui de mon mari. J'ai pas le temps. » C'est comme : « T'aurais pu me donner ton nom il y a longtemps. » (NATALIA)

Si on comprend aisément ce mouvement de rejet, reste que la résolution de la quête affective pourrait parfois prendre d'autres voies que le rejet massif et la quête alternative dans le milieu de l'industrie. Nous avons d'abord considéré les failles dans les milieux familiaux – et c'est aussi, pourrait-on dire, ce qui apparaît au premier regard. Mais puisque tout n'est jamais *tout noir ou tout blanc*, il est pertinent de s'intéresser, dans une perspective d'intervention, à la réhabilitation, même partielle, de l'image de certaines mères – telle qu'elle ressort du récit de quelques femmes.

Dans les cas des femmes noires rencontrées, cela semble d'autant plus pertinent que quelques éléments épars de leurs discours viennent aussi valider les difficultés auxquelles se sont heurtées ces mères immigrantes. De plus, ces aspects de leur récit amènent à

réfléchir au soutien à apporter à ces femmes (mères des participantes) trop souvent laissées à elles-mêmes, dans une société où elles peuvent avoir (par leur propre histoire difficile : on n'immigre pas sans raison, et certaines ont vécu de la violence conjugale) bien du mal à se faire une place *en toute dignité* dans la société. Ce faisant, certaines participantes ont été amenées à reconnaître des aspects positifs aux modèles maternels... malgré les souffrances inhérentes à leurs histoires.

Elle a, malgré les échecs, elle a continué, elle a persévéré, elle a obtenu son diplôme... Elle a commencé à travailler. Elle a travaillé très fort. Elle a économisé pendant des années. Elle a acheté sa maison. Malgré les échecs financiers, elle a jamais pris recours à la prostitution, ou quoi que ce soit. Donc pour moi, c'est un modèle. Cette femme-là est forte. (BERTHE)

[...] ma mère [qui a des problèmes de santé mentale], elle est comme... c'est comme vraiment le don de soi, carrément. (CLARA)

Pis la journée de mon mariage, j'ai honoré ma mère. Pis c'est elle que je vais toujours honorer, parce que c'est elle qui a eu le... les gonds de prendre soin de moi, même si ma famille l'a crissée dehors à cause que t'as pas été assez homme responsable... (NATALIA)

Lorsqu'on s'attarde aux propos de Dafné, on comprend encore plus à quel point certaines mères des participantes se seront posées en force contre le racisme encouru – et à la défense, au moins pour ce point, de leur progéniture.

[...] quand j'étais jeune un moment donné je suis allée jouer dehors avec une petite fille [...] Pis la petite fille elle voulait que j'aille jouer chez elle [...] Fait que dès que sa mère m'a vue elle a dit : « ark, une Noire pas chez nous, pas chez nous ! » Pis elle a commencé à désinfecter la maison. Mais moi, je suis rentrée chez nous en pleurant pis je pleurais, pis... Pis là ma mère dit : « qu'est-ce qu'il y a Dafné ? » Pis là j'ai dit ça, pis là ma mère elle a pris ses sabots pis toc, toc, toc, toc. Elle a dit : « C'est quoi ton problème ? ». T'sais pis après ça on est devenues amies. Mais t'sais on a vécu beaucoup de racisme, même encore aujourd'hui ! (DAFNÉ)

Cette reconnaissance des qualités maternelles apparaît confirmer le réinvestissement du passage, dit adolescent, au niveau des enjeux de différenciation-identification aux figures parentales inhérents à cette période de la vie (Cahn, 2002b). C'est dire que le mouvement régressif proposé ci-dessus, au regard de la (re)construction de soi, pourrait bien inclure un retour des femmes, en après-coup, sur leur histoire et une (re)construction plus favorable de certains modèles familiaux.

Il est intéressant de constater que deux des femmes noires rencontrées, aujourd’hui devenues mères, auront adopté auprès de leurs propres enfants un positionnement réparateur, pour leurs enfants – filles ou garçons. Ce qui nous amène à certaines réflexions sur les ruptures de transmission générationnelle, en ce qui a trait aux oppressions subies par les femmes racisées.

DE LA MATERNITÉ À LA TRANSMISSION : UNE VOIE POUR LE CHANGEMENT ?

Sans négliger la perspective historique, transgénérationnelle qui tend à maintenir le racisme systémique que nous avons vu à l’œuvre chez les participantes, il est intéressant de clore ces résultats, toujours en référence à l’expérience des femmes, sur une note positive en ce qui a trait à la reprise de pouvoir. Ce faisant, nous abordons la question du rapport à la société, mais sous un autre angle que celui des défis relatifs à l’inscription par l’emploi, le logement, etc.

L’expérience de maternité de Karina (qui rejoint en partie celle de Fayah) met de l’avant la transmission de la fierté noire chez ses enfants – comme Clara dit l’avoir vécu auprès de son père (quoique cette expérience semble avoir été contredite par la suite auprès des pair.es, à l’école, et s’ancre aussi dans un pouvoir matériel).

Et je me suis aperçue à un très jeune âge que c’est parce que ma mère était perçue comme plus faible. Pis... qu’on pouvait être raciste avec ma mère. Pis qu’avec mon père, ça passait pas. C’était même pas que mon père était une personne très... mon père était vraiment calme. Mais mon père imposait juste le respect. Les gens voyaient mon père pis... c’est comme si les gens se mettaient comme à quatre pattes devant lui. (CLARA)

Mon gars, il s'en allait chercher une job, pis là, tout de suite, il a dit : « Ben, tu sais, ça doit être parce que je suis noir. Ils m'ont pas accepté. » J'ai dit : « De où que ça sort, ça ? Je t'ai pas appris ça ! Je t'ai tout le temps appris à avoir la tête haute. »

[...] Parce que depuis qu'il est jeune, je lui montre à respecter la femme. J'ai dit : « Quand tu vois une prostituée dans la rue, tu la traites pas de pute ». Pose-toi la question : « Comment ça qu'elle est rendue là ? » Parce que si elle est rendue là, c'est pas parce qu'elle a eu une vie rose, là. Respecte la femme. (KARINA)

Il n’y a pas de solutions simples, à sens unique, au racisme; le travail sur soi et sa filiation, à partir de l’expérience propre, prend sa valeur dans la mesure où l’autre, la société, se met elle aussi au travail. Plus encore, cette façon de transmettre, pour Karina et à partir de son expérience, le respect des femmes, de toutes les femmes, et la prise en compte des

aléas de l'histoire dans le devenir de celles-ci est particulièrement inspirante. Elle semble indirectement répondre à des interrogations et impasses de certaines participantes sur le plan de l'identité : femme et Noire.

[...] la plus grosse chose qu'il faut faire quand on part... Je crois que c'est pour ça, là, que vous m'appellez. C'est travailler l'estime de la fille qui revient en société. Ça, c'est tellement fort, parce qu'elle en a pas, estie. Elle est à terre quand qu'elle revient. Pis travailler l'estime aussi de la Noire... (KARINA)

Finalement, il semble que cette assertion de Karina démontre que le travail sur soi (soi-femme, soi-Noire), un soi violenté de différentes façons qui l'ont amenée à se vivre comme objet plutôt que sujet, est effectivement fondamental.

IMPACT DE LA PANDÉMIE DE COVID-19

La pandémie mondiale de Covid-19 a grandement ébranlé nos vies; ses nombreuses conséquences ayant touché de manière directe une kyrielle de milieux, groupes, individus. Entre autres, elle a eu un impact marqué sur l'industrie du sexe, pensons par exemple au fait que les bars de danseuses, salons de massage et clubs de nuit ont été fermés pendant plusieurs mois, obligeant les personnes y travaillant à trouver des alternatives. Aussi, si leurs activités lucratives étaient non déclarées, plusieurs personnes impliquées dans l'industrie du sexe se sont retrouvées sans aide financière d'urgence pour pallier l'impossibilité de travailler. Malgré l'importance des effets de la pandémie, tout comme des mesures sanitaires y étant associées, sur la population visée par la présente recherche, ceux-ci ont été, jusqu'à maintenant, peu documentés. Différents impacts de la pandémie ont néanmoins été rapportés par les participantes, surtout des impacts négatifs, quoique certaines femmes aient profité de cette *opportunité* pour, en quelque sorte, se déposer et moduler leur trajectoire.

DES IMPACTS COMMUNS

En ce qui concerne les impacts négatifs, plusieurs femmes se sont heurtées aux mêmes difficultés que la population générale, en particulier les délais (et changements) encourus auprès des différents services, de même que l'interruption de certains services – dans ce cas, les services communautaires (débordés et souffrant d'un manque accru de personnel) – alors que la demande était pourtant en croissance.

D'autres femmes rapportent des expériences liées à la pénurie de logements et aux difficultés reliées à l'obligation de trouver rapidement un nouveau lieu de vie sans avoir l'opportunité de visiter celui-ci. D'autres encore auront souffert, alors qu'elles étaient

sorties de l'industrie récemment, des difficultés liées à leur emploi (conditions de travail qui se sont dégradées, par exemple, dans la restauration). Finalement, certaines femmes ont déploré l'isolement prolongé, en particulier les jeunes mères, et rapporté l'anxiété exacerbée en raison de la situation de précarité, du changement et de l'imprévu.

PRÉCARISATION

En ce qui concerne plus précisément les impacts liés à l'industrie, l'on relève notamment une grande précarisation et vulnérabilité accrue des femmes. Notamment, certaines femmes ont dû accepter, afin d'obtenir un revenu suffisant, de satisfaire des demandes qu'elles auraient autrement refusées, en lien avec une baisse des tarifs, en lien aussi avec le non-respect des règles sanitaires par les clients – les femmes ayant à charge de les faire respecter.

Il est à noter que les femmes qui étaient encore dans l'industrie n'ont pas pu obtenir d'aide financière d'urgence et se sont donc retrouvées particulièrement précarisées.

FRAGILISATION

Par ailleurs, certaines femmes ayant amorcé une sortie de l'industrie ont eu davantage de mal à rester à distance de cette dernière (voir ci-dessus, les quartiers qui ramènent à l'expérience) et étaient donc davantage exposées à l'influence potentiellement négative de ces milieux. Une jeune participante rapporte aussi une consommation exacerbée de SPA, en raison de son abandon des études à la suite des confinements.

LE TREMPLIN

Du reste, certaines femmes ont, à l'inverse, pu tabler sur cet événement pour consolider leur sortie de l'industrie ou même amorcer celle-ci.

T'sais je me dis si le Covid il serait pas arrivé peut-être j'aurais continué. Là le Covid est arrivé. Je remercie le Covid, pour ça [rires]. (DAFNÉ)

C'est aussi le cas d'Elena, qui a profité du temps d'arrêt imposé pour travailler sur elle-même, ou alors, de Janet qui aura accompli un sevrage de sa médication pendant ce temps, tout en mettant fin à ses recours répétés à l'urgence hospitalière et psychiatrique. L'on peut dès lors se demander à quel point certaines femmes ont besoin de se sortir de l'effervescence non seulement de l'industrie mais également du mode de vie sociétal actuel pour se recentrer sur elles (voir ci-dessus l'importance du travail sur soi au sortir de l'industrie). En effet, quelques femmes ayant du mal à mettre leurs limites par rapport aux demandes d'autrui, ont pu profiter des confinements pour prendre une pause désirée.

En ce sens, la pandémie constitue une forme de loupe sur différents enjeux explorés ci-dessus, soit la précarité des femmes dans l'industrie (dépendance aux demandes du marché), leur vulnérabilité même au moment de la sortie (influence de l'entourage, mais aussi consommation de SPA liée à la confrontation de la souffrance), la limite qui s'impose éventuellement par le refus de certaines conditions ou pratiques, l'importance d'un temps pour se déposer (travail sur soi) afin, éventuellement, d'entreprendre des changements majeurs axés vers le social et la société. La figure 21 résume cette trajectoire favorable.

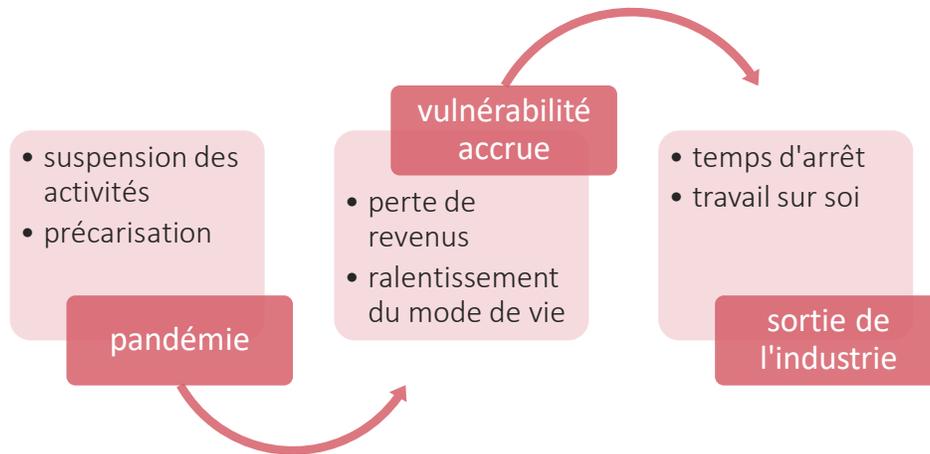


Figure 21 : Lorsque la pandémie constitue un tremplin vers la sortie de l'industrie

Il est à noter qu'aucune femme n'a souligné d'impacts liés au fait d'être racisée, mais l'on connaît bien sûr les conséquences économiques de la pandémie. On peut donc inférer que pour les femmes noires en particulier, que l'on sait être plus sujettes à la précarité dans notre société actuelle, la pandémie ne peut qu'avoir exacerbé cet état de fait.



EN GUISE DE CONCLUSION

Cette recherche aura permis de répondre aux différents objectifs déclinés ci-dessus. Toutefois, quelques considérations supplémentaires sont également ressorties des résultats de nos analyses, en plus des recommandations précises associées aux résultats les plus saillants. Finalement, les limites de cette étude et quelques propositions pour les recherches futures seront énoncées.

DES RÉPONSES À NOS OBJECTIFS INITIAUX

D’abord, la trajectoire des femmes racisées ayant un vécu dans l’industrie du sexe aura été explorée, puis les spécificités raciales et migratoires qui s’inscrivent dans cette trajectoire. On aura pu discerner que les vulnérabilités héritées de l’enfance et de l’adolescence ont donné lieu à différentes quêtes chez les femmes, auxquelles l’industrie du sexe semblait offrir des réponses attrayantes, bien qu’imparfaites. Au cœur de cette expérience, les femmes auront exacerbé plutôt que guéri leurs blessures héritées du passé. En particulier les femmes noires, en raison du colorisme qui prévaut dans ce milieu – comme, pourrait-on supposer, dans la société dans laquelle s’inscrit l’industrie. Ce faisant, leurs quêtes initiales demeurent bien présentes au moment de la sortie de l’industrie, en attente de réponses alternatives, de la part des aidant.es comme de la société.

Un autre objectif était axé sur le soutien proposé aux femmes concernées. Globalement, l’on constate que celui-ci demeure embryonnaire, car peu spécifique à la réalité des femmes. Plusieurs enjeux relatifs au vécu dans l’industrie et à certaines quêtes des femmes qui ont favorisé cette parenthèse dans leur vie, complexifient le rapport aux aidant.es et aux services offerts. Au premier plan, la quête d’autonomie apparaît difficilement compatible avec certains services offerts plus généralement aux femmes en difficulté (notamment les maisons d’hébergement). Ce qui ressort particulièrement à ce niveau est le besoin de formation des aidant.es de tout acabit, qui ne saurait s’inscrire que dans une société qui reconnaît la spécificité du vécu des femmes dans l’industrie et, en particulier, des femmes racisées qui s’y sont retrouvées.

En termes de besoins répertoriés chez les femmes racisées, on trouve chez les participantes de cette étude des points similaires à ce que l’étude de la CLES (Szczepanik et al., 2014) a révélé : du logement à l’emploi, de l’accompagnement aux services de santé offerts par les professionnel.les, etc. Ce qui apparaît en plus, toutefois, est un certain ordonnancement de ces besoins, sous forme d’étapes à franchir – ce qui va dans le sens

d'un véritable processus de sortie de l'industrie, où la trajectoire intérieure des femmes est aussi mise en oeuvre.

Nos résultats confirment en outre la préférence, discernée par Mourani (2019), pour le logement autonome et sécuritaire chez les femmes, de même que l'attention qui doit être accordée à la localisation de celui-ci. Du reste, compte tenu de la prise en compte de leur trajectoire, une nuance s'impose : la possibilité de se stabiliser dans un tel logement doit prendre en compte, bien souvent, des étapes préalables fondamentales : notamment le travail de proximité et l'hébergement collectif dans des ressources dédiées à ces femmes. Plus importante encore, la prise en compte dans cette trajectoire de sortie du travail sur soi et du lien à l'autre (voire aux autres, à la société) reste fondamentale. Les femmes l'affirment : un toit ne suffit pas. Cela implique également de tenir compte du temps nécessaire pour opérer des changements durables sur soi, de faire l'expérience de liens à l'autre constructifs et, donc, de soutenir (monétairement) la stabilisation des femmes dans différents lieux sécuritaires.

La section qui suit présente, sous forme de tableau (voir la figure 22), les principales recommandations issues de ce travail de recherche.

RECOMMANDATIONS DES CHERCHEURES

Il est à noter que la principale recommandation a été relevée par Lanctôt et al. (2018), dès lors que le travail sur soi, fondé sur la reconnaissance de l'agentivité des femmes, apparaît incontournable pour entrevoir une éventuelle sortie de l'industrie.

Soutenir le réinvestissement du rapport à soi

- soutenir la reprise du *mouvement adolescent* en termes d'aptitudes, d'identification à des modèles pertinents et de quêtes héritées de l'enfance
- prendre en compte le temps nécessaire pour que ce travail puisse être accompli, compte tenu notamment du passé souvent traumatique des femmes
- tenir compte des stratégies développées par les femmes, par exemple le recours à la méditation, à la spiritualité, etc.
- considérer que le rapport à soi s'articule inévitablement dans le rapport à l'autre, qui agit comme miroir de l'image intégrée (ou à intégrer) de soi

Enjeux systémiques : (re)connaître la réalité des femmes concernées

- consulter ce rapport !
- soutenir la formation des différentes instances sociétales appelées à intervenir auprès de femmes à partir d'une meilleure compréhension de leurs trajectoires singulières
- impliquer les femmes ayant connu cette expérience dans l'industrie, incluant les femmes racisées, à titre de formatrices et d'intervenantes (paire aidance)
- reconnaître le vécu dans l'industrie comme une partie intégrante de la trajectoire des femmes – reconnaître les aptitudes et les forces des femmes, assurer un minimum vital qui permet de contrer la propension au retour vers l'industrie

Vers un logement autonome

- penser le logement en termes de nécessité d'un lieu stable et sécuritaire (hors influence de l'industrie) pour que d'autres sphères de la vie des femmes puissent se transformer
- viser d'emblée l'autonomie des femmes (une quête importante et ancrée dans leur vécu), tout en envisageant un processus qui s'amorce par des approches de proximité, de l'hébergement d'urgence, puis de l'hébergement à moyen terme, le cas échéant
- offrir un soutien prolongé aux femmes (par exemple, subvention pour le logement) selon leurs besoins, malgré leurs acquis sur le plan de la stabilisation (par exemple, augmentation des revenus à la suite de l'obtention d'un emploi)
- reconnaître la spécificité des mères et l'importance pour elles de ce statut, un rôle à soutenir tant dans les maisons d'hébergement adaptées que lorsqu'elles intègrent un logement

Spécificités des femmes racisées

- « des » spécificités distinctes, parfois convergentes : immigration, différences culturelles sur le plan des us et coutumes et des valeurs, racisme subi
- reconnaître les enjeux relatifs au racisme et au colorisme dans la trajectoire des femmes en tant que facteurs supplémentaires de l'oppression subie par les femmes – lors de la sortie de l'industrie, penser à la discrimination relative au logement et à l'emploi
- former les aidant.es sur les réalités singulières des femmes immigrantes et racisées; intégrer davantage de femmes issues de la diversité culturelle dans les services de soutien
- contrer la stigmatisation et les préconceptions à *double sens*: des réticences de certains parents immigrants envers les instances légales (telle la DPJ) au racisme systémique qui s'infiltré dans l'intervention

Figure 22 : Comment soutenir le processus de sortie de l'industrie chez les femmes racisées ?

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUPPLÉMENTAIRES

LE REGARD SUR LES FEMMES RACISÉES DANS L'INDUSTRIE DU SEXE : UN EFFET LOUPE SUR LA RÉPÉTITION DE L'OPPRESSION DES FEMMES ?

NO WOMAN SHOULD BE SELLING HER BODY.
FOR WHATEVER PRICE. IT'S A HORRIBLE FEELING... (Janet)

Les propos des femmes montrent à quel point elles sont objectifiées tout au long de leur trajectoire, par un continuum de violences subies : abus à l'enfance, violences conjugales, réponse dans l'industrie au désir d'autrui, etc. À leur sortie de l'industrie, difficile pour elles de prendre une place de « sujet » à part entière, de (re)prendre le pouvoir sur leur vie, dès lors qu'une majorité d'entre elles n'auront eu que bien peu accès à cette posture, et qu'en plus, la société semble vouloir effacer cette expérience – y compris leur être qui pourtant y a survécu – en plus de systématiquement défavoriser, si ce n'est toutes les femmes racisées, à tout le moins les femmes noires.

Il est à noter que plusieurs des femmes rencontrées auront eu des mères elles-mêmes en situation de perte de pouvoir, qu'elles soient victimes de violence conjugale, appauvries à la suite d'une séparation du couple parental, abandonnées par le père de leurs enfants ou dépassées par les conduites de leur fille. Ici se discernent en particulier les impacts de l'immigration (et de la société d'accueil) : précarité notamment, mais aussi aléas du recours à l'aide, et racisme.

Comment rompre la répétition d'une génération à l'autre de cette précarité des femmes, des mères immigrantes et racisées, qui convergera pour certaines vers l'industrie du sexe ? À l'échelle individuelle et familiale, les propos de Karina semblent ouvrir la voie à une possible rupture de la répétition inter ou transgénérationnelle des oppressions subies non seulement par les Noir.es mais par les femmes. Nos résultats nous amènent toutefois à cibler quelques aspects fondamentaux pour envisager des changements tant pour les femmes que pour la société dont elles font partie.

ENTRE VICTIMISATION ET AGENTIVITÉ : COMMENT RECONNAÎTRE L'ENSEMBLE DE LA TRAJECTOIRE DES FEMMES ?

Le positionnement des femmes rencontrées quant à leur rapport à l'industrie du sexe demeure ambigu au terme de cette recherche. Pour la grande majorité d'entre elles, le temps qui passe et les expériences délétères dans l'industrie semblent avoir

progressivement modulé leur façon d'envisager ce pan de leur vie. En ce sens, l'agentivité revendiquée par plusieurs en lien avec l'expérience dans l'industrie est plus apparente dans le discours des femmes les plus jeunes, et tend à s'estomper avec les années. Toutefois, les femmes sont nombreuses à ne pas se présenter comme « victimes », ce qui semble cohérent avec l'emploi du terme « travail » pour évoquer spontanément cette période de leur vie, en mettant l'emphase sur la nécessité financière sous-jacente.

Nos entretiens n'ont pas forcé les femmes à prendre position en la matière, mais les résultats de nos analyses pointent vers un aspect essentiel : l'importance de mettre de l'avant leurs forces. Reconnaître la victimisation dans leur parcours, souvent depuis l'enfance, est incontournable, mais reconnaître l'expérience dans l'industrie plutôt que d'en faire fi pourrait s'avérer doublement fondamental. D'abord pour soutenir le constat que les femmes souhaitent surtout omettre ce pan de leur vie *pour autrui* (le regard de l'autre, la honte); ensuite pour faire ressortir l'agentivité, voire la débrouillardise qui les a amenées à chercher dans l'industrie des réponses à leurs quêtes, des plus anciennes et intérieures (valorisation de soi) aux plus tardives et objectivables (trouver sa place auprès d'autrui, survivre à la précarité économique). Cela, sans négliger la part de la société, la donne structurelle qui restreint grandement le nombre de lieux où ces quêtes pourront trouver des réponses alternatives, considérant la stigmatisation subie en raison de la race (et l'immigration), du vécu dans l'industrie et de la banalisation de ce vécu.

Fait intéressant, considérer la reprise de pouvoir que peut constituer le passage dans l'industrie en raison du manque de préparation des femmes (études, expériences antérieures) pour investir le marché de l'emploi nous oblige à réaliser que cette même situation (manque d'opportunités d'emploi) perdure au sortir de l'industrie. Notamment parce que socialement l'on rechigne à considérer frontalement cette *expérience* – et on tend à la considérer uniquement sur le plan d'un *déficit* dont les femmes seraient porteuses et responsables. Peut-on vraiment affirmer que celles-ci manquent de « capital humain »⁴⁷? Ici, le choix des mots (utilisés dans la littérature) nous apparaît questionnable... et révélateur d'un point de vue fort critiquable. Ledit manque de *capital humain* ne semble pas vraiment à propos lorsqu'on est attentif aux récits des femmes; peut-on vraiment évaluer ainsi, statistiquement, la *valeur des sujets humains*, en la corrélant avec le revenu qui devrait en découler ?

⁴⁷ Rappelons ici la définition : « Le capital humain désigne les connaissances et les compétences acquises par une personne au cours de son éducation, sa formation et son expérience, et il est mesuré comme la valeur actuelle des revenus futurs. »

LIMITES DE CETTE RECHERCHE ET PISTES POUR LA RECHERCHE FUTURE

Malgré les apports de cette recherche, dans un champ peu exploré par les études relatives au vécu des femmes dans l'industrie du sexe, plusieurs limites doivent ici être évoquées, lesquelles constituent autant de pistes pour les futures recherches en ce domaine. La figure 23 présente les principales limites.

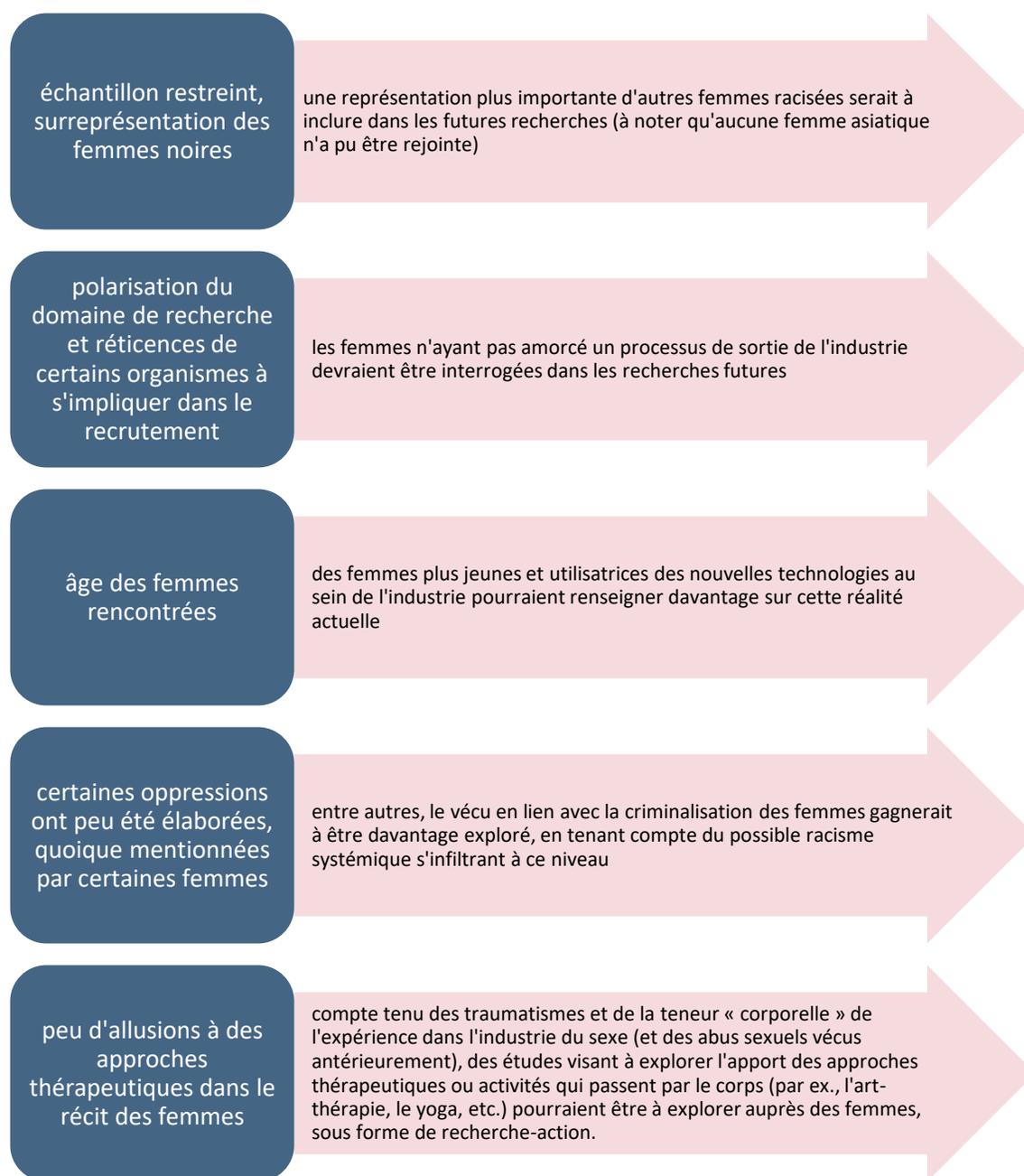


Figure 23: Limites de cette recherche et propositions de recherches futures

GUIDE D'ENTRETIEN - FEMMES

1^{er} entretien

PRÉSENTATION

- Chercheuses de l'UQAM
- **But de la recherche** : Comprendre les besoins spécifiques des femmes racisées ayant un vécu en lien avec l'industrie du sexe, notamment en termes d'hébergement et en contexte de pandémie de Covid-19. Cerner les forces et les limites du soutien reçu par les femmes tout au long de leur trajectoire.
- **Modalité de participation** : 2 entretiens à une semaine d'intervalle; durée = environ 1h-1h30 chaque entretien + un questionnaire sociodémographique.
- **Anonymat et confidentialité** : en particulier, importance de spécifier que le contenu et toute autre information sur la participante demeureront inconnus de l'organisme partenaire.
- **Enregistrement de l'entretien pour respecter fidèlement son contenu**
- **Lecture et signature du formulaire de consentement**

QUESTION D'AMORCE

- **Qu'est-ce qui vous a amenée à venir ici, à La CLES (Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle) ? – Ou alors, à l'autre organisme référent.**
Relance au besoin :
- **Comment avez-vous connu les services de la CLES ? - Ou alors, de l'autre organisme référent.**

THÈMES – ceux-ci sont abordés au fur et à mesure du récit de la participante, principalement par des relances.

Parcours personnel

- Compréhension de la trajectoire de la femme
 - Histoire personnelle, familiale et sociale
 - Expérience associée à l'industrie du sexe
 - Spécificités relatives à son origine ethnoculturelle
- Le cas échéant : représentations du processus de prise de distance face à l'industrie du sexe
 - Ressources existantes (internes et externes)
 - Obstacles perçus et/ou rencontrés
- Représentations du futur

Besoins généraux et spécifiques des femmes

- En termes **d'hébergement et de logement**
- Quant au vécu associé à l'industrie du sexe
 - À différentes étapes du parcours
- Quant à l'origine ethnoculturelle

Représentations de l'aide

- Soutien reçu tout au long du parcours et dans le processus de prise de distance face au vécu lié à l'industrie du sexe
- Appréciation de ce soutien
 - Ce qui a été aidant
 - Ce qui a été insuffisant
 - Améliorations possibles
- Spécificités relatives à l'origine ethnoculturelle

Impact de la pandémie de Covid-19

- Sur la trajectoire
- Sur les besoins et les services reçus

PRÉPARATION DE LA FIN DE L'ENTRETIEN

- Autres éléments que la participante aimerait aborder et qui ne l'ont pas été
- Raison de participation à cette recherche
- Passation du questionnaire sociodémographique

APRÈS AVOIR TERMINÉ L'ENREGISTREMENT

- Question sur le déroulement de l'entretien
- Retour sur la confidentialité et l'anonymat des entretiens et sur sa participation à l'étude
- Préciser que s'il y a un contretemps pour la seconde entrevue, elle peut nous aviser pour reporter la rencontre (téléphone, courriel)
- Évaluation de l'état de la participante
 - Référence à des ressources appropriées (à l'intérieur de l'organisme ou à l'extérieur), si nécessaire

REMERCIEMENTS

2^{ème} entretien

- Rétérer le **consentement** à la participation volontaire

QUESTIONS D'AMORCE :

- Certaines choses vous sont-elles venues à l'esprit depuis notre dernier entretien ?
- Peut-être y a-t-il certains aspects dont vous aimeriez parler ?
 Si la participante ne semble pas savoir quoi dire, on peut reprendre avec :
- Renommer notre intérêt pour son expérience et son parcours de vie. Relance sur certains aspects demeurés en chantier lors du premier entretien.

THÈMES

- Retour sur les thèmes du premier entretien en fonction des propos de la participante, et selon ce qui a été moins exploré

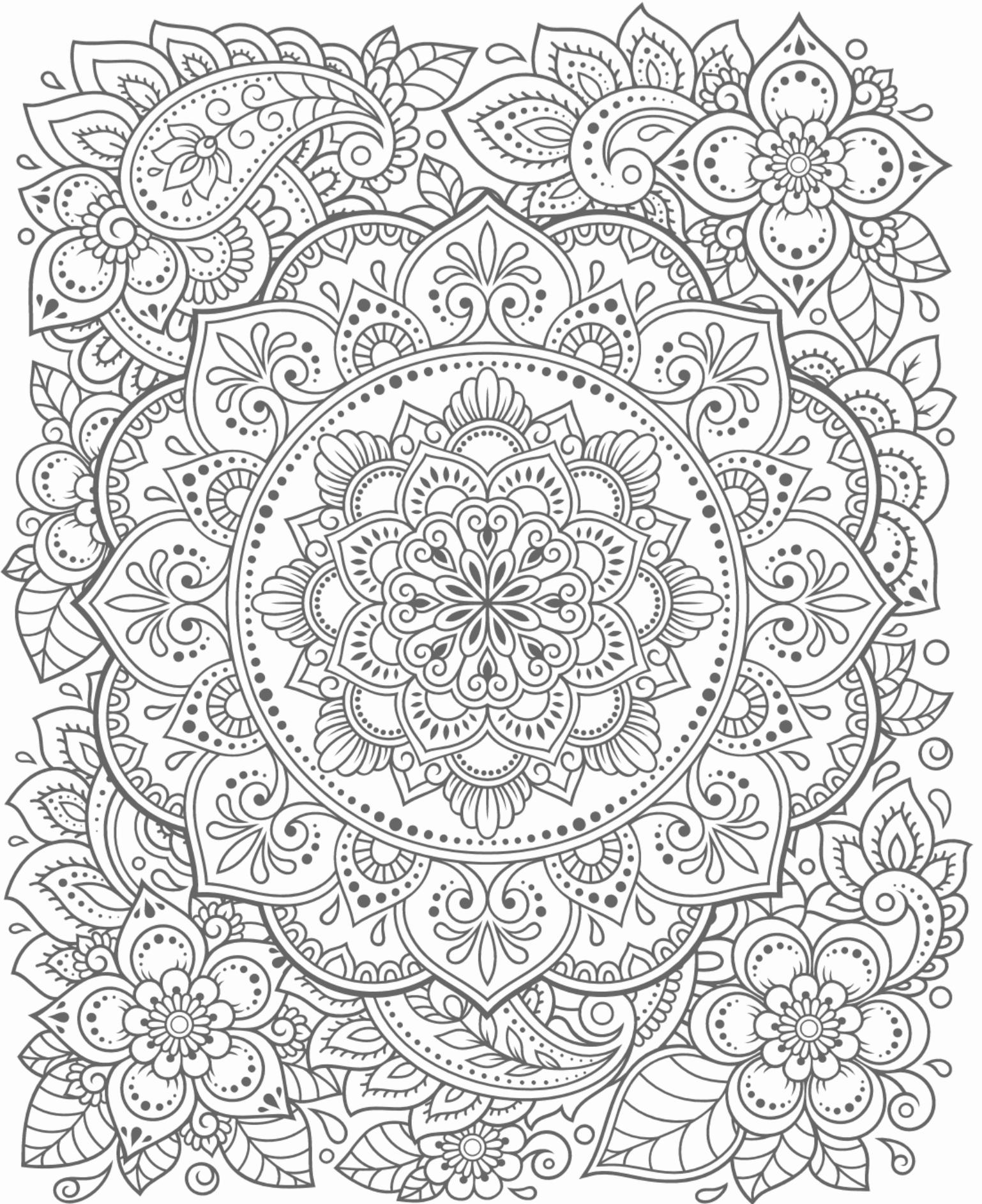
FIN DE L'ENTREVUE

- Question sur l'impression de thèmes non évoqués lors de l'entretien, mais importants pour l'interviewée

APRÈS AVOIR TERMINÉ L'ENREGISTREMENT

- Question sur le déroulement de l'entretien
- Retour sur la confidentialité et l'anonymat des entretiens et de sa participation à l'étude
- Évaluation de l'état de la participante
 - Référence à des ressources appropriées (à l'intérieur de l'organisme ou à l'extérieur), si nécessaire

REMERCIEMENTS



BIBLIOGRAPHIE

- Alès, É. (2008). Temporalité à l'adolescence. *Empan*, 69(1), 46-49.
<https://doi.org/10.3917/empa.069.0046>
- Agence de la santé publique du Canada. (2020). *Déterminants sociaux et iniquités en santé des Canadiens noirs : Un aperçu* (publication no HP35-139/2020E-PDF).
Gouvernement du Canada.
https://epe.lac-bac.gc.ca/100/201/301/weekly_acquisitions_list-ef/2021/21-08/publications.gc.ca/collections/collection_2021/aspc-phac/HP35-139-2020-fra.pdf
- Amnesty International. (2008, 27 novembre). Ne leur tournez pas le dos : La violence sexuelle contre les filles en Haïti.
<https://www.amnesty.org/fr/documents/amr36/004/2008/fr/>
- Aouattah, A. (2010). Les pratiques éducatives des familles migrantes maghrébines : Éducation ou maltraitance ? *Enfances & Psy*, 48(3), 107-118.
<https://doi.org/10.3917/ep.048.0107>
- Association canadienne de santé publique. (2014). *Le travail du sexe au Canada : La perspective de la santé publique*. Canadian Public Health Association (CPHA-ACSP).
https://www.cpha.ca/sites/default/files/assets/policy/sex-work_f.pdf
- Ba, E. (2021). Le confiage : une culture et/ou un système de protection de l'enfance?. Dans V. Meyer (dir.), *Parentalité(s) et après* (pp. 313-336). Érès.
<https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/eres.meyer.2021.01.0313>
- Beaulieu, M., Gagne, A., Beaucher, C., Dubeau, A., et Mongeon, M. (2021). Défis et ajustements des enseignant·es de la formation professionnelle confrontés à la pandémie de COVID-19. *Initio*, 9(1), 56-70.
<https://hal.science/hal-03487052/document>
- Bellemare, K. (2020). Les formes subtiles de discrimination dans le processus d'insertion professionnelle des immigrantes racisées dans le domaine de la santé à Montréal. *Diversité urbaine*, 20(1), Article 1.
<https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.7202/1084962ar>
- Benessaïeh, K. (2020, 3 juin). *Des inégalités croissantes pour les Noirs au Canada, selon une étude*. La Presse. <https://www.lapresse.ca/affaires/2020-06-03/des-inegalites-croissantes-pour-les-noirs-au-canada-selon-une-etude>

- Benoit, C., McCarthy, B., et Jansson, M. (2015). Stigma, sex work, and substance use : A comparative analysis. *Sociology of Health & Illness*, 37(3), Article 3.
<https://doi.org/10.1111/1467-9566.12201>
- Benoit, C., Maurice, R., Abel, G., Smith, M., Jansson, M., Healey, P., et Magnuson, D. (2020). « I dodged the stigma bullet' : Canadian sex workers » situated responses to occupational stigma. *Culture, health & sexuality*, 22(1), Article 1.
<https://doi.org/10.1080/13691058.2019.1576226>
- Bergheul, S., Ourhou, A., Ayotte, M.-H., et Mbacké Gueye, S. T. (2020). La prostitution : Facteurs d'entrée, de sortie et interventions. *Sexologies*, 29(2), Article 2.
<https://doi.org/10.1016/j.sexol.2020.02.006>
- Bernaud, J. (2021). Quelle place au symptôme dans l'addiction ? Entre contrainte de la consommation et contrainte de l'abstinence. *Cliniques*, 21(1), 96-109.
<https://doi.org/10.3917/clini.021.0096>
- Biron, C. (2022). *Femmes victimes d'inceste durant l'enfance : Adapter l'intervention féministe à leur réalité* [Mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa]. Recherche uO Research. <http://hdl.handle.net/10393/43911>
- Bois, C. (2022). Ce qu'il reste de nous : Les crises identitaires chez Paul Ricoeur et László Tengelyi. *Philosophiques*, 49(1), 161-181. Érudit.
<https://doi.org/10.7202/1090268ar>
- Bouche-Florin, L., Skandrani, S., et Moro, M. (2007). La construction identitaire chez l'adolescent de parents migrants. Analyse croisée du processus identitaire. *Santé mentale au Québec*, 32(1), 213-227. Érudit. <https://doi.org/10.7202/016517ar>
- Boulebsol, C. (2022). *Pratiques et recherches féministes en matière de violence conjugale : Coconstruction des connaissances et expertises*. Presses de l'Université du Québec.
<https://public.ebookcentral.proquest.com/choice/PublicFullRecord.aspx?p=6935130>
- Brooks, S. (2010). Hypersexualization and the Dark Body : Race and Inequality among Black and Latina Women in the Exotic Dance Industry. *Sexuality Research and Social Policy*, 7(2), Article 2. <https://doi.org/10.1007/s13178-010-0010-5>
- Bungay, V., Halpin, M., Atchison, C., et Johnston, C. (2011). Structure and agency : Reflections from an exploratory study of Vancouver indoor sex workers. *Culture, Health & Sexuality*, 13(1), Article 1.
<https://doi.org/10.1080/13691058.2010.517324>

- Cahn, R. (2002a). *L'adolescent dans la psychanalyse*. Presses Universitaires de France.
- Cahn, R. (2002b). Les identifications à l'adolescence. Dans *Identifications* (p. 111-125). Presses Universitaires de France.
<https://doi.org/10.3917/puf.danon.2002.01.0111>
- Caron, C. (2017). La recherche qualitative critique : La synergie des approches inductives et des approches critiques en recherche sociale. *Approches inductives*, 4(2), 49-78. Érudit. <https://doi.org/10.7202/1043431ar>
- Cénat, J. M., McIntee, S.-E., Mukunzi, J. N., et Noorishad, P.-G. (2021). Overrepresentation of Black children in the child welfare system : A systematic review to understand and better act. *Children and Youth Services Review*, 120, 105714. <https://doi.org/10.1016/j.childyouth.2020.105714>
- Chastang, S. (2008). Toutes les manières de rater un don humanitaire. *Revue du MAUSS*, 31(1), 318-347. <https://doi.org/10.3917/rdm.031.0318>
- Chicha M.-T. (2012). Discrimination systémique et intersectionnalité : La déqualification des immigrantes à Montréal. *Canadian Journal of Women and the Law*, 24(1), Article 1. <https://doi.org/10.1353/jwl.2012.0006>
- Chong, N. G. (2014). Human Trafficking and Sex Industry : Does Ethnicity and Race Matter? *Journal of Intercultural Studies*, 35(2), Article 2.
<https://doi.org/10.1080/07256868.2014.885413>
- Cohen-Scali, V. et Guichard, J. (2008). L'identité : perspectives développementales. *Identités & orientations*, 37(3), 321-345. <https://doi.org/10.4000/osp.1716>
- Colpron, S. (2023, 11 mars). *Afflux de migrants : Pas de répit pour Montréal-Nord*. La Presse. <https://www.lapresse.ca/actualites/grand-montreal/2023-03-11/afflux-de-migrants/pas-de-repit-pour-montreal-nord.php>
- Eid, P. (2011). *Profilage racial et discrimination systémique des jeunes racisés : Rapport de la consultation sur le profilage racial et ses conséquences*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. <http://www.deslibris.ca/ID/228496>
- Fouillet, M. (2009). Devenir adolescent sous le regard des parents. *Après-demain*, N ° 9, NF(1), 26-29. <https://doi.org/10.3917/apdem.009.0026>
- Furtos, J. (2008). *Les cliniques de la précarité : Contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Elsevier Masson.

- Gilbert, S. (2007). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'exemple de l'itinérance des jeunes adultes. *Recherches Qualitatives, Hors série(3)*, 274-286.
http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hors_serie_v3/Gilbert-FINAL2.pdf
- Gilbert, S. (2015). La parentalité chez les « jeunes en difficulté » comme tremplin vers l'accession à l'autonomie adulte. Dans S. Bourdon et R. Bélisle (dir.), *Les précarités dans le passage à l'âge adulte au Québec*. Les Presses de l'Université Laval, Éd.; Collections de BAnQ. 94-114.
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4542992>
- Gilbert, S., Emard, A.-M., Lavoie, D., et Lussier, V. (2017). *Une intervention novatrice auprès des femmes en état d'itinérance : l'approche relationnelle de La rue des Femmes* [Rapport de recherche]. Groupe de recherche sur l'inscription sociale et identitaire des jeunes adultes/Service aux collectivités de l'Université du Québec à Montréal/La Rue des Femmes.
https://sac.uqam.ca/upload/files/Abr%C3%A9g%C3%A9_LRDF_9_mai.pdf
- Gilbert, S., Lavoie, I. A., Lafolle, S., et Squires, S. (2020). *Besoins des femmes en difficultés à Laval : vers l'adaptation et la création de nouvelles ressources?* [Rapport de recherche]. Groupe de recherche sur l'inscription sociale et identitaire des jeunes adultes/Service aux collectivités de l'Université du Québec à Montréal/Table de concertation de Laval en condition féminine.
https://sac.uqam.ca/upload/files/Besoins_femmes_difficulte_Laval_recherche.pdf
- Gouvernement du Québec. (2018, 29 octobre). *Trouble de la personnalité limite (TPL)*.
<https://www.quebec.ca/sante/conseils-et-prevention/sante-mentale/informer-sur-troubles-mentaux/troubles-mentaux/trouble-de-la-personnalite-limite>
- Gu, W. (2023). *Étude : Accumulation du capital humain au Canada, de 1970 à 2020 : Analyse selon le sexe et le rôle de l'immigration*. Statistique Canada.
<https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/daily-quotidien/230412/dq230412d-fra.pdf?st=YyaFXBIW>
- Ham, J. (2020). Rates, Roses and Donations : Naming Your Price in Sex Work. *Sociology*, 54(5), Article 5. <https://doi.org/10.1177/0038038520906773>

- Hankel, J., Dewey, S., et Martinez, N. (2016). Women Exiting Street-Based Sex Work : Correlations between Ethno-Racial Identity, Number of Children, and Violent Experiences. *Journal of Evidence-Informed Social Work*, 13(4), Article 4. <https://doi.org/10.1080/23761407.2015.1086718>
- Heck, L., et Janne, P. (2011). Vous avez dit « parentification » ? Revue du concept et réactualisation selon les derniers résultats empiriques. *Thérapie Familiale*, 32(2), 253-274. <https://doi.org/10.3917/tf.112.0253>
- Houle, R. (2020, 13 août). *Évolution de la situation socioéconomique de la population noire au Canada, 2001 à 2016*. Statistique Canada. <https://publications.gc.ca/site/fra/9.883833/publication.html>
- Institut national de santé publique du Québec. (s. d.). *Contextes de vulnérabilité : femmes immigrantes*. Gouvernement du Québec. <https://www.inspq.qc.ca/violence-conjugale/comprendre/contextes-de-vulnerabilite/femmes-immigrantes>
- Jackson, L. A., Augusta-Scott, T., Burwash-Brennan, M., Karabanow, J., Robertson, K., et Sowinski, B. (2009). Intimate relationships and women involved in the sex trade : Perceptions and experiences of inclusion and exclusion. *Health*, 13(1), Article 1. <https://doi.org/10.1177/1363459308097359>
- Kédia, M., Vanderlinden, J., Lopez, G., Saillot, I., ET Brown, D. (2019). *Dissociation et mémoire traumatique*. Dunod. <https://www.cairn.info/dissociation-et-memoire-traumatique--9782100801428.htm>
- Koreicho, N. (2014, décembre). La loi symbolique. *Institut Français de Psychanalyse*. <https://institutfrançaisdepsychanalyse.com/la-loi-symbolique/>
- Lanctôt, N., Couture, S., Couvrette, A., Laurier, C., Parent, G., Paquette, G., et Turcotte, M. (2018). *La face cachée de la prostitution : Une étude des conséquences de la prostitution sur le développement et le bien-être des filles et des femmes* [Rapport de recherche]. Fonds de recherche Société et culture Québec. https://frq.gouv.qc.ca/app/uploads/2021/05/pf_2016_rapport_n.lanctot.pdf
- Lauru, D., et Leblanc, A. (2009). Introduction. *Enfances & Psy*, 42(1), 16-17. <https://doi.org/10.3917/ep.042.0016>
- Lavoie-Taylor, G., Dufour, S., et Lavergne, C. (2021). Le signalement à la protection de la jeunesse et les populations noires : Exploration des représentations sociales des intervenants. *Alterstice*, 10(1), 109-123. Érudit. <https://doi.org/10.7202/1084806ar>

- Law, T., et Raguparan, M. (2020). 'It's a Puzzle You Have to Do Every Night' : Performing Creative Problem Solving at Work in the Indoor Canadian Sex Industry. *Work, Employment and Society*, 34(3), Article 3.
<https://doi.org/10.1177/0950017019878325>
- Loughnan, S., Fernandez-Campos, S., Vaes, J., Anjum, G., Aziz, M., Harada, C., Holland, E., Singh, I., Puvia, E., et Tsuchiya, K. (2015). Exploring the role of culture in sexual objectification : A seven nations study. *Revue internationale de psychologie sociale*, 28(1), 125-152. <https://www.cairn.info/revue--2015-1-page-125.htm>
- McCarthy, B., Benoit, C., et Jansson, M. (2014). Sex Work : A Comparative Study. *Archives of Sexual Behavior : The Official Publication of the International Academy of Sex Research*, 43(7), Article 7. <https://doi.org/10.1007/s10508-014-0281-7>
- Mellier, D. (2006). Précarité psychique et dispositifs d'intervention clinique. *Dispositifs de travail clinique*, 12(2), 145-155. <https://doi.org/10.1016/j.prps.2006.01.008>
- Morrow, S. L. (2005). Quality and trustworthiness in qualitative research in counseling psychology. *Journal of Counseling Psychology*, 52(2), 250–260.
<https://doi.org/10.1037/0022-0167.52.2.250>
- Mourani, M. (2019). *Le logement—Besoins et préférences des femmes et des filles de l'industrie du sexe—Version abrégée*. Mourani-Criminologie, Éd.; Collections de BAnQ.
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3732806?docpos=8>
- Paillé, P., et Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (6^e éd.). Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.paill.2016.01>
- Pierre, A. (2016). *Personne racisée ou racialisée*. Ligue des droits et libertés.
<https://liguedesdroits.ca/lexique/personne-racisee-ou-racialisee/>
- Reda-Besse, M. (2011). L'enfant dans le tourbillon culturel. Entre « ici et là-bas », que reste-t-il ? Dans *Parents et bébés du monde* (p. 167-186). Éres.
<https://doi.org/10.3917/eres.besso.2011.01.0167>
- Roman, P. (2003). Les aménagements pseudo : Figures paradoxales de la résolution de la crise adolescente. *Psychothérapies*, 23(3), 139-147.
<https://doi.org/10.3917/psys.033.0139>

- Szczepanik, G., Ismé, C., et Boulebsol, C. (2014). *Connaître les besoins des femmes dans l'industrie du sexe pour mieux baliser les services* [Rapport de recherche]. Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES).
<http://www.lacles.org/wp/wp-content/uploads/FINAL-DE-FINAL-1.pdf>
- Tircher, P., et Hébert, G. (2021). *Le profil des personnes judiciarisées au Québec*. IRIS.
https://iris-recherche.qc.ca/wp-content/uploads/2021/11/Personnes-judiciarisees_web2.pdf
- Tracy, S. J. (2013). *Qualitative research methods: Collecting evidence, crafting analysis, communicating impact*. Wiley-Blackwell.
- Ville de Montréal. (2017a, août). *Profil sociodémographique 2016 : Arrondissement de Montréal Nord*. Montréal en statistiques.
https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_MNO_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROFIL_SOCIODEMO_MONTREAL-NORD_2016.PDF
- Ville de Montréal. (2017b, novembre). *Profil des districts électoraux de l'arrondissement Montréal-Nord : District de Marie-Clarac, District d'Ovide Clermont*. Montréal en statistiques.
https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/MONTR%C9AL-NORD_2017.PDF
- Ville de Montréal. (2018, mai). *Profil sociodémographique 2016 : Arrondissement du Plateau-Mont-Royal*. Montréal en statistiques.
https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROFIL_SOCIOD%C9MO_PLATEAU%20MONT-ROYAL%202016.PDF
- Weber, A. E., Boivin, J.-F., Blais, L., Haley, N., et Roy, E. (2004). Predictors of initiation into prostitution among female street youths. *Journal of Urban Health*, 81(4), Article 4.
<https://doi.org/10.1016/j.childyouth.2020.105714>
- Winnicott, D. W. (1994). *Déprivation et délinquance* (J. Michelin, trad.). Payot. (Publication originale en 1984)
- Zimmermann, G., Barbosa Carvalhosa, M., Sznitman, G. A., Van Petegem, S., Baudat, S., Darwiche, J., Antonietti, J.-P., et Clémence, A. (2017). Conduites à risque à l'adolescence : Manifestations typiques de construction de l'identité ? *Enfance*, 2(2), 239-261. <https://doi.org/10.3917/enf1.172.0239>